

Couverture : Illustration pour les Mille et Une nuits, aquarelle, G. Chambon, 1979

© G. CHAMBON, 2009

Pensées au jour le jour

année 2004

20/08/04

Vacances terminées. Retour de l'île d'Yeu, trouvé chaudière cassée par l'orage, congélateur décongelé, et d'affreux champignons spongieux, comme des algues super-gélatineuses, tout autour du tronc du frêne que j'ai planté voilà vingt ans. Fallait-il partir en vacances ? Elles n'étaient pas mauvaises... Avec Anne, gris et soleil souriant du pays de Galles, où le gazon d'un vert invraisemblablement phosphorescent, est absolument impossible à traduire en aquarelle.

21/08/04

La lecture de la « vie secrète » et du « journal d'un génie » de Salvador Dali m'ont laissé perplexe. L'exacerbation de l'égotisme, nécessaire pour constituer et

maintenir l'envergure originale, créatrice, et truculente du personnage, s'avère être aussi une sorte de carcan qui finit par l'empêcher d'avancer et le réduit au rôle de bouffon. Un peu comme si un voilier, pour augmenter au maximum sa vitesse quand le vent est en poupe, fixait définitivement l'architecture alors optimum de sa voilure ; lorsque le vent faiblit ou devient contraire, le vaisseau en question est incapable de saisir et de mettre à profit les nouveaux flux atmosphériques ; il ne sait qu'augmenter encore fièrement la surface de ses voiles, qui claquent héroïquement au vent sans le faire avancer. L'anti-héros (que je suis ou que je tends à être), a une personnalité inverse : il cherche à dépasser ses inhibitions et complexes initiaux, non, comme Dali, en faisant tourner le « moteur mou » de sa paranoïa autour d'un pivot fixe fétichisé – son amour pour Gala - , mais en imaginant de s'équiper de mille moteurs différents capables de saisir toutes les formes d'énergies possibles. Le problème étant alors de savoir capter l'énergie quand elle passe, et activer le bon moteur au bon moment ; le maintien de tous les moteurs en état de marche réquisitionnant souvent toute l'énergie disponible, et empêchant d'avancer. C'est pourquoi la trajectoire de l'anti-héros est inverse de celle du génie à la Dali : celui-ci à la trajectoire d'une avalanche, visible à des kilomètres à la ronde, arrachant les arbres sur son passage, mais qui finit, dans un fracas assourdissant, par devenir un simple tas de neige molle fondant au soleil. Celui-là a la trajectoire chaotique d'un

filet d'eau qui se promène indécidablement sur les crêtes de la montagne, hésitant longtemps à prendre le chemin d'un versant plutôt que d'un autre, toujours à la limite d'être absorbé par le sol spongieux qu'il traverse (et qui l'est parfois, absorbé...), pour finalement grossir comme un torrent impétueux, puis se couler dans la force tranquille des méandres d'un fleuve, et enfin se perdre dans l'immensité cosmique de l'océan.

Mon problème actuel est d'arrêter de fréquenter les sommets spongieux de la montagne d'indifférence qui m'entoure, pour m'engouffrer enfin dans le torrent impétueux qui doit me permettre de rejoindre la sagesse sinieuse du fleuve tranquille. Mais tant que l'anti-héros a le cul entre deux chaises, il ne peut se précipiter allègrement sur les pentes abruptes et devenir torrent impétueux. Combien de temps encore devra-t-il transpirer dans les marécages de la vie quotidienne qui cherchent à l'absorber totalement, à sucer tout son fluide jusqu'à l'arrêt total des convections qui animent les déplacements de son principe humide ? Heureusement l'anti-héros à bon dos et c'est en tangentant le néant que subrepticement il creuse son lit, non pour s'endormir mais pour faire son chemin.

Bien qu'étant d'une personnalité diamétralement opposée à celle de Dali, je partage quelques-unes de ses appréciations sur l'art contemporain – et notamment sur la peinture abstraite - ainsi que son admiration sans borne pour

Vermeer. Je le suis également dans sa défiance vis-à-vis de la démocratie et de la *bien-pensance* humanitaire qui caractérisent nos sociétés occidentales modernes. Par contre j'entends utiliser d'autres ressorts d'analyse que les phobies et obsessions paranoïaques (comme par exemple les épinards, les sauterelles, ou la culture chinoise) qui étaient le carburant principal du *moteur mou* de la méthode paranoïa-critique de Dali, obsessions qui l'ont empêché de faire de ses intuitions géniales autre chose qu'une arme expressive de premier ordre (ce qui n'est bien sûr déjà pas mal).

22/08/04

Dernier jour de mes trop courtes vacances. Demain reprend le cycle infernal : études urbaines multiples, chantiers du Chapeau Rouge et de Barbezieux, projets de Villegouge et encore de Barbezieux, gestion des délais impossibles, des clients jamais contents, et des collaborateurs parfois pas très compétents... Le marécage spongieux du quotidien va à nouveau me submerger, alors que je n'ai même pas terminé mon « déjeuner sur l'herbe » (toile entreprise au mois de juillet). Edith est rentrée du Pérou... au même âge qu'elle, nous étions partis Anne et moi au Mexique... temps d'insouciance, de découvertes, et d'incertitude. Partir très loin pour être davantage soi-même, pour exister face à un monde nouveau, pour activer le grand moteur endormi de l'imaginaire. Mais il est si avide de

mondes nouveaux qu'en définitive il lui faudra toujours les réinventer ou les reconquérir. Breton disait que le beau est toujours et exclusivement le merveilleux. Nous voulons construire un présent à l'image de ce qu'il n'est pas, à l'image d'un monde perdu, d'un monde lointain et mystérieux, nous voulons sortir le présent de l'ornière des relations contractuelles et conventionnées, répertoriées et enregistrées, protocolisées et contrôlées, marchandisées et taxées. Nous rêvons d'amour et de profondeur, de cosmicité et de communion, de nature et d'esprits mystérieux. La sécheresse – que dis-je, l'aridité de la modernité, circonscrit le désir d'imaginaire dans l'organisation des vacances crétinisantes et du tourisme toujours plus débilisant. En dehors de ça, elle le canalise et le stérilise au quotidien par la drogue la plus puissante jamais inventée, je veux dire la télévision. Le mystère, l'art, la transcendance, ont été congédiés et exclus des actes quotidiens ; ils sont délégués à un nouveau clergé du merveilleux constitué de vedettes, sortes de demi-dieux intouchables et vénérés, parfois entraperçus sortant de voitures somptueuses, distribuant au quidam des autographes comme de nouvelles indulgences. Jamais l'avilissement humain n'a été si menaçant qu'aujourd'hui. Sous couvert de rationalité et d'égalitarisme, de contrôle démocratique et de protection salubre, la castration universelle des classes moyennes se rapproche de plus en plus dangereusement. Est-ce avec internet que l'on réussira à réenchanter le quotidien ?

Chaque jour la laideur objective du monde gagne un peu plus de terrain : destruction des grands espaces sauvages, médiocrités architecturales et urbanistiques qui gangrènent les périphéries des villes, difformités croissantes des hommes, de leurs costumes et de leurs comportements ; puanteur des diesels, camping-cars, et caravanes, qui circulent stupidement, offrant à leurs passagers le paysage des bords de route à ruminer, comme jadis les vaches regardaient passer les trains. La bêtise irresponsable et revendicative envahit tout et souille le monde de sa pluie visqueuse, lénifiante, et analgésique. Heureusement des îlots de résistance se constituent, et le Puy en est un, exemplaire.

23/08/04

Ça y est, le travail a repris, avec son cortège d'emmerdements : les fax, les email, les messages du répondeur téléphonique accumulés pendant quinze jours, le courrier... Ces quinze jours de vacances ont passé, et on s'aperçoit que ce ne sont que les emmerdeurs qui ont pensé à nous, parce qu'ils veulent faire des réunions pour voir si le travail a bien avancé même s'ils ne se sont pas encore décidé à nous payer, ou parce qu'ils ont quelque chose d'important à nous dire juste au moment où on n'est pas là. Les factures sont arrivées aussi, assorties de leurs pénalités de retard qui courent déjà depuis une semaine. La routine, quoi...

Comme si on ne pouvait être utile à la société qu'en malaxant de stupides relations établies par contrats toujours immuables et spécialement contraignants, juste pour le plaisir de rendre les choses qui pourraient être agréables et faciles, difficiles et insupportables. La garantie, plutôt que la confiance ; l'exigence aveugle, plutôt que la compréhension et la collaboration. Le rapport de force plutôt que l'entente cordiale. En démocratie, il faut se montrer qu'on ne se fait pas confiance, même si en définitive on a envie de se faire confiance. On est si englués dans l'ingénieuse et ramifiée toile d'araignée destinée à prendre les fraudeurs, qu'on finit par ne plus pouvoir bouger. Je crois que j'aime de moins en moins la démocratie et son cortège réglementaire et procédurier. La vérité est qu'il est difficile de remplacer, même à l'échelle globale d'un pays, les relations d'amitié, d'estime, d'affection, d'empathie, par une série de normes, de contrats, de lois, et de pénalités. Dans les rapports de travail de la démocratie moderne, chaque individu devient parfaitement interchangeable avec tout autre individu de même qualification, comme tout billet de banque est remplaçable par tout autre qui présente le même nombre à côté de l'effigie. Sans que nous nous en apercevions, subrepticement, la société nous somme de devenir des machines, de ne jamais avoir d'état d'âme, de ne jamais convoiter notre collègue de bureau sous peine d'accusation de harcèlement, de ne jamais faire ni recevoir de cadeau de peur d'être taxé de corruption active ou passive, de ne

jamais choisir un employé en fonction de la sympathie naturelle, de peur d'être soupçonné de favoritisme et de discrimination à l'embauche. Pour éviter les abus, on supprime toute la souplesse et la densité des relations humaines. Personne bien sûr n'a envie de retourner au stade de la république bananière. Mais tout de même, l'excès inverse n'est pas une solution, d'autant que les plus malins, toujours dénués de scrupules, arrivent encore et arriveront toujours à contourner les lois et tirer abusivement leur épingle du jeu. Tout est un problème d'équilibre et de mesure, comme dans la peinture ; qu'importe les principes, l'essentiel est de savoir bien doser les remèdes.

Dire que les jeunes d'aujourd'hui sont pareils à ce que nous étions hier, pas bien plus malins : épris d'égalitarisme, de principes humanistes, de solidarité obligatoire, redresseurs de torts comme jamais... et l'enfer est encore et toujours pavé de bonnes intentions. Nos Robespierre en herbe sont prêts à en découdre avec le grand capital, les riches, les bourgeois, les racistes, les impérialistes américains, et tutti quanti. Leur monde est si simple, tout en noir et blanc : la gauche, c'est le progrès, la droite, c'est au mieux l'archaïsme réactionnaire, au pire la mafia du grand capital. Ils ont trop vu de films et de dessins animés où les bons et les méchants se reconnaissent à un kilomètre. Ils n'ont pas compris grand chose à la vie et au monde – ce qui est somme toute normal... Mais au lieu

d'être en recherche de connaissance, ils pensent déjà tout savoir. Ils sont manipulés, avant de devenir manipulateurs lorsqu'ils tiendront un bout des rênes du pouvoir. Sans doute les choses ont toujours été à peu près analogues depuis la haute antiquité : des vieux pervers manipulateurs, des jeunes idéalistes manipulés, et entre les deux une masse de moutons de Panurge hébétés ; heureusement, il y a toujours eu aussi quelques poètes, quelques originaux, ou tout simplement quelques vrais intellectuels, comme le fut Camus, qui gardent un œil ouvert et vigilant sur les frasques de l'humanité.

26/08/04

Comment eut-on être Persan ? J'imaginai Voltaire et Minock me fait remarquer que c'est Montesquieu, comme chacun sait, sauf moi, l'anti-héros. Hé oui, car comme chacun sait, l'anti-héros a la mémoire qui flanche. Cela vient d'un ramollissement de l'hippocampe occasionné par le stress chronique - dont je suis victime à chaque retour de vacances. Quoi qu'il en soit, Montesquieu ou Voltaire, plus personne aujourd'hui ne se retourne devant les Iraniens enturbannés qui régulièrement alimentent la chronique politique par leurs pas de danse dur/mi-dur/modéré. La folie et l'incongruité des propos souvent teintés de charia ou de fatua fait maintenant tellement partie du paysage quotidien qu'il n'y a plus personne pour s'en émerveiller.

Montesquieu avait tort de se moquer de ses contemporains si attentifs à l'exotisme, à la différence. Un homme est toujours un homme, certes, qu'il soit d'ici ou de Perse. Mais il est parfois dangereux de ne plus voir les différences, que ce soit par habitude ou par complexe antiraciste, complexe si bien porté par les temps qui courent. Il est vrai que reconnaître la différence, c'est parfois aller à l'affrontement, au choc des idées et des civilisations. Mais n'est-ce pas la pire preuve de mépris de l'autre que le penser pareil à soi ? J'ai hâte que l'on entende à nouveau dans les salons snob, des interrogations qui méritent d'être posées : comment peut-on, dans ce monde sans pitié et sans autre éternité que l'instant qui passe, comment peut-on être chrétien, juif, musulman, ou communiste, comment peut-on croire en une vérité et une justice au-delà des individus ?

29/08/04

François Léonardon a connu l'oncle de Benoît Mandelbrot. Il paraît qu'en maths-sup ou maths-spé, Benoît Mandelbrot résolvait tous les problèmes d'algèbre par une solution géométrique, ce qui énervait son professeur de mathématiques à tel point qu'il a toute l'année cherché à trouver des problèmes sans solution géométrique, mais Benoît en a toujours inventé une. Il ne supportait pas le groupe Bourbaki, auquel appartenait son père, paraît-il.

Agréable week-end passé à Fonservine. On a discuté de l'Europe et de l'entrée de la Turquie. Minock croit au destin politique de l'Union, François non. C'est vrai que pour aller au-delà des petites querelles et des petites accointances entre des pays si nombreux et si variés, on se demande quel imaginaire collectif pourra cimenter les peuples au point de leur faire assumer un destin commun. La vache Europe regardera-t-elle passer le train de l'histoire en restant à ruminer quelques belles idées vaines à l'aide de sa machine digestive si alambiquée ? Quant à la Turquie, si sa culture lui met le cul entre deux chaises, nous ne pourrions l'accepter ou lui refuser l'entrée que si nous réussissons à savoir qui nous sommes et qui nous ne sommes pas, nous autres européens de la première heure. La logique voudrait que tous les pays européens ne soient pas égaux : une première couronne de pouvoir serait constituée par la France, l'Angleterre (?), l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie, et la Hollande. Une deuxième couronne, moins puissante, comprendrait le Luxembourg, la Belgique, l'Irlande, le Portugal, le Danemark et l'Autriche. La troisième, encore moins puissante, regrouperait la Pologne, la Tchéquie, la Slovaquie, la Hongrie, la Grèce, et la Turquie. Enfin la dernière couronne serait composée de la Lituanie, l'Estonie, la Lettonie, la Serbie, la Croatie, et la Bosnie. Je pense en avoir oublié deux ou trois mais qu'importe, l'essentiel est de comprendre que tous les états ne sont pas égaux au sein de l'Europe... Personne ne conteste qu'il y ait plusieurs

divisions dans les équipes de football, c'est un peu la même chose pour les états européens.

30/08/04

Difficile rentrée. Faut-il vraiment écrire quand tout semble aller de travers ? Je me sens dévoré, décortiqué, macéré, digéré par mon travail fastidieux d'urbaniste, par cette société qui, à travers les impôts, les taxes, les entretiens, les loyers, les abonnements, les charges, les salaires et leurs RTT, m'extorque la presque totalité de ce que je gagne si durement, et m'épuise en m'imposant des délais toujours plus difficiles à tenir. Je ne compte pas, je suis un simple pion qui a chaque erreur de parcours se fait dépouiller. Sans doute suis-je mal entouré ; à ma modeste compétence s'ajoute l'incompétence et le manque de motivations de mes collaborateurs(trices). Quinze ans de galère libérale pour en arriver là. Une telle pression que même le sentiment de liberté qui est le plaisir de cette profession finit par disparaître entièrement. Je suis bien nourri, mes enfants peuvent poursuivre leurs études, j'ai une maison agréable au milieu des bois et des vignes, on peut penser que dans cette situation, il n'y a pas de quoi se plaindre. Mais j'aimerais mieux avoir moins d'assurance matérielle et plus de temps pour rêver, faire des projets, et espérer les réaliser. L'âge avance et les chemins de traverse de la vie se font de plus en plus rares, de plus en plus

improbables. Depuis vingt-cinq ans que je peins sérieusement (bien que sans doute trop peu, mais qu'y puis-je ?), j'ai dû admettre peu à peu que ce que je fais n'intéresse vraiment que moi, et de toute façon pas les professionnels de l'art. Non que je travaille mal, mais ma peinture est trop traditionnelle, sans autre projet que celui de bien faire et de faire rêver. Et un gouffre doit séparer mes rêves de ceux de mes contemporains. De toute façon je dois être plus une sorte d'artisan de l'imaginaire, qu'un vrai artiste novateur. La société me méprise en tant qu'artiste : par la condescendance des galeristes qui m'éconduisent, par les félicitations convenues de mes connaissances, par le désintérêt des instances institutionnelles. Il n'y a pas de place pour moi dans le jeu artistique contemporain, et c'est pourtant là que j'aurais voulu tenir une place, parce que la peinture est ma première passion. Il y a mille façon de rater sa vie et celle que j'ai choisie (malgré moi, par faiblesse ou par décret du destin) me paraît vraiment trop morne... L'anti-héros finira-t-il un jour par savoir plaire ?

06/09/04

J'ai acheté un gros pinceau chinois pour la calligraphie ; je compte l'employer pour essayer des paysages zen de grande taille, avec équilibre dynamique des clairs et des sombres, des empâtements et des tracés plus nerveux, des gestes impulsifs et des gestes précis, des

mouvements retenus et des mouvements scandés, comme les doigts du pianiste qui courent sur le clavier. Ma fille m'a déconseillé de l'employer avec de la peinture à l'huile, et c'est pourtant ce que j'ai l'intention de faire, avec de la peinture très diluée dans l'huile de lin et le siccatif flamand, pour lui donner un maximum de transparence.... Et tant pis si les poils de chèvre du pinceau souffrent un peu.

Ainsi je suis prêt à innover, mais curieusement avec de la peinture traditionnelle et un outil également on ne peut plus traditionnel. Ma vision de la modernité est sans doute de faire du neuf avec du vieux ; je fais cela en architecture aussi. En ce moment je conçois pour une petite commune près de Libourne, un projet où je démonte une partie d'un bâtiment en pierres du XIXe siècle pour le réintégrer dans une façade de conception différente, plutôt contemporaine (dans le sens stylistique du mot), comme un grand collage archéologique. C'est que je n'ai jamais cru à l'homme nouveau, à l'esprit nouveau, à la révolution, à la table rase, et encore moins à l'architecture générique. L'homme et son esprit sont des choses éminemment complexes qui ne se modifient qu'après des dizaines, voire des centaines de milliers d'années. C'est en ce sens que l'esprit est intemporel. Le poète ou l'inventeur ne créent pas de nouvelles choses ; ils jouent une nouvelle partie en redistribuant les cartes, en brassant les arcanes permanents de leur esprit, de leur culture. Il est parfois nécessaire d'oublier, un peu ou beaucoup, pour redécouvrir et rafraîchir

le monde, comme la rosée du petit matin rafraîchit l'atmosphère surchauffée par le soleil de plomb de la veille, et permet alors aux couleurs pures de reconquérir les vastes paysages.

12/09/04

Il me semble que le fossé se creuse. Entre moi, mes désirs, mes attentes, mes plaisirs, et mon environnement proche. Je suis allé hier soir au festival organisé par l'association Astérie à laquelle participe ma fille. Il y avait cette année un groupe qui déplace les foules locales (cinq cents personnes, ce qui est beaucoup pour un petit village comme La Rivière) : l'Opéra Pagāi (je ne suis pas sûr de l'orthographe). Tout le monde se délectait des blagues insipides de ce groupe qui met beaucoup d'entrain à faire un spectacle que j'ai trouvé d'une médiocrité affligeante... Mais apparemment j'étais le seul à ne pas m'amuser des facéties convenues et sans poésie de cette bande de joyeux drilles. Je m'effraie moi-même de penser que tous ces gens sont des crétins. Moi, l'anti-héros, je suis vraiment mal placé pour faire un complexe de supériorité. Simplement j'ai le sentiment qu'à force de rêver le monde pour cause de ne pas pouvoir y trouver une place suffisamment gratifiante à mon goût, je m'écarte de plus en plus du réel tel qu'il est, comme un bateau au mouillage dont l'amarre serait rompue et que la

faible houle éloignerait chaque heure imperceptiblement de la côte. Le ressac de mes rêveries m'éloigne de mes contemporains, et rend la communication – ou la communion, de plus en plus problématique. Mon bateau à la dérive envoie bien des signaux à ceux qui sont sur le rivage pour demander à qui veut bien de le rejoindre... C'est le sens de ma peinture : regardez comme cela est merveilleux, suivez-moi sur l'océan de mes rêves, de mes phantasmes... Venez avec moi découvrir les îles merveilleuses où la poésie prend possession des êtres et où tout acte, même le plus anodin, devient surprenant et mystérieux. Mais tous suivent des yeux d'autres rêves et d'autres bateaux plus prestigieux ou plus rassurants que mon frêle esquif, dont on a peine à distinguer la poupe de la proue. Dois-je me résigner à affronter seul la tempête, dois-je faire des provisions pour cette longue traversée en solitaire de l'existence?... Ou dois-je continuer mes gesticulations et mes efforts de communication pour tenter d'entraîner avec moi quelques fous, peut-être dans l'espoir secret qu'ils me ramènent avec eux sur le rivage des gens normaux et me fassent oublier mes songes insensés.

18/09/04

Le week-end est enfin là, en plus avec du soleil... les vendanges vont démarrer, et on entend déjà au loin vrombir

les machines qui, pendant une semaine, vont tourner jour et nuit. Le rituel du vin et de la vigne, particulièrement fort en Bordelais, est une facette de l'imaginaire occidental et méditerranéen qui prospère aujourd'hui parce que ses racines plongent très profond dans notre passé, réel et mythologique. Le mariage aussi à des racines ancrées très loin dans l'histoire de l'humanité. Curieusement, c'est à Bègles, en Bordelais, pays de vin et de tradition, que le plus sérieux coup vient d'être porté à l'imaginaire du mariage. Vouloir marier deux hommes, c'est comme vouloir faire du vin sans alcool, ou faire de la vigne hors sol, où je ne sais quoi d'autre qui rompe la grande chaîne imaginaire qui relie le plaisir de la dégustation du vin à la communion avec une très ancienne culture. C'est aussi ça le mariage. L'inscription dans une chaîne imaginaire, le plaisir du rituel de la tradition ancestrale. Que les homos puissent trouver un cadre législatif et contractuel pour gérer leurs relations d'amitié, de fidélité, d'amour, ou de sexe, je crois que cela est normal et fait partie des avantages que procure aux individus la société moderne. Mais ne violons pas pour autant l'imaginaire... le mariage, c'est de l'imaginaire ; c'est comme le père Noël ou le petit Jésus...on n'est pas obligé d'y croire, mais pour autant on peut aimer la force imaginaire et mythologique qui s'en dégage. Et il ne viendrait à personne l'idée de revendiquer que le père Noël soit coiffé d'un turban parce que les musulmans doivent pouvoir s'identifier à ce personnage débonnaire. On peut

avoir la religion de son choix, on peut apprécier l'imaginaire de la religion dans laquelle on a baigné, comme on peut aussi aimer celui des autres religions, sans pour autant vouloir une religion unique qui englobe toutes les traditions, et qui en plus soit conforme à la morale des droit de l'homme. Il faut cesser de tout mélanger. Le mariage, c'est un truc hétéro, une sorte de rituel de fondation qui relie la culture humaine au mystère profond de la différence des sexes et de la procréation. C'est, dans la religion chrétienne, un sacrement, et c'est, dans l'imaginaire social, le passage de témoin d'une génération à une autre, une sorte de messe qui célèbre la communion de la société humaine avec le merveilleux indicible de la procréation. Qu'un contrat découle de l'institution du mariage ne réduit pas ce dernier au seul contrat. Et la possibilité de passer contrat de vie entre deux ou plusieurs individus n'implique pas d'invoquer le mariage. Reprenons la comparaison avec le vin : il est possible de faire n'importe quelle boisson alcoolisée avec du jus de raisin, de la mélanger avec du coca et de la commercialiser ; mais on conviendra qu'on ne doit pas l'appeler du vin. Lorsqu'on met de la limonade dans la bière, on appelle cela un panaché. L'union des homos, ce n'est pas le mariage. Soyons imaginatifs, trouvons une appellation nouvelle : l'appariage, la fiance (du mot ancien qui signifie foi et d'où vient confiance), ou même, pourquoi pas, le pacs...et ouvrons le champ d'un nouvel imaginaire, d'une nouvelle mythologie.

L'homosexualité n'est pas une religion ni une idéologie, c'est un état qui entraîne un mode de vie différent du mode de vie le plus courant qui est celui des gens mariés avec des enfants. Les religieux qui épousent dieu (encore qu'on le dit pour les nonnes et pas pour les moines, parce que Dieu, comme chacun sait est du sexe masculin, et qu'il serait inconvenant pour un homme qui prononce ces vœux de dire qu'il épouse Dieu) ont aussi un mode de vie différent, et on ne publie pas les bancs quand quelqu'un entre dans les ordres. Alors que les homos vivent en couple, que les hétéros et les bi vivent en triplets ou en quartet, grand bien leur fasse, et il est juste qu'ils revendiquent que la loi républicaine les reconnaisse et les englobe dans son appareil législatif. Mais pas qu'elle les confonde.

En fait, derrière tout cela, il y a un autre problème qui est celui des enfants et de l'adoption. Il y a les enfants naturels, à l'intérieur ou hors mariage, qui ont un père et une mère naturels. Le couple hétéro et la famille qu'il fonde sont une convergence de la famille et des parents naturels. Lorsqu'il n'y a pas cette convergence, il y a adoption. Il peut y avoir alors un père adoptif, une mère adoptive, ou un père et une mère adoptifs (le cas le plus fréquent), ou un père naturel et une mère adoptive, ou encore une mère naturelle et un père adoptif. Mais il ne peut y avoir deux ou trois ou quatre pères adoptifs, pas plus que deux ou trois ou quatre mères adoptives. La relation de l'enfant au père et à la mère, qu'ils soient naturels ou adoptifs, est une relation

duelle, parce que c'est une relation qui inscrit l'individu et la représentation qu'il se fait de lui-même dans une vérité biologique et naturelle. Cela n'est peut-être pas immuable, parce que rien dans l'univers n'est sans doute immuable. Mais le remettre en cause, c'est comme cloner les êtres, ou élever les enfants dans un cadre qui ne soit plus la famille (comme cela a été tenté dans certaines expériences communistes) ; c'est croire que l'évolution se fait en coupant toutes les racines, en faisant la table rase, la révolution, en se laissant guider par l'étroitesse d'une doctrine, la faiblesse d'une connaissance toujours partielle, ou la partialité d'une idéologie, fût-elle la plus moralisatrice qui soit.

Personnellement, même si je trouve intéressant de rêver à des mondes exotiques et différents où tout est possible, et si je crois que ces mondes imaginaires enrichissent la relation au réel, je me garderai toujours de les proposer comme un modèle à atteindre ou pire, à appliquer dès aujourd'hui. Je suis donc contre l'adoption d'enfants par un couple d'homos qui tend à imiter la relation familiale duelle normale d'un enfant à ses parents. Qu'un ou une homo ait un (ou plusieurs) enfant naturel ou adoptif, très bien, je n'y vois rien à redire. Mais qu'un couple d'homos dise que l'on forme une famille avec deux pères adoptifs et sans mère, ou deux mères adoptives et sans père, je pense que cela est une revendication contraire à l'ordre biologique et aux fondements de la personnalité humaine.

L'homosexualité est une différence et doit le rester, avec son imaginaire, ses modes de vie, sa mythologie ; vouloir faire du couple homosexuel l'exact analogue du couple hétéro, c'est une façon de renier l'homosexualité.

21/09/04

Je dois partir à une réunion sans intérêt à Ste Foy-la-Grande. C'est toujours le même problème : on me paye pour faire des choses inutiles et sans intérêt, alors qu'il y aurait tant de choses passionnantes à entreprendre, mais, je ne sais pourquoi, ces choses n'entrent pas dans les rouages de la reproduction du système socio-économique. En fait, avec un brin de paranoïa, je pourrais penser qu'on me paye pour que je n'aie pas le temps de faire certaines choses passionnantes, parce que peut-être ces choses portent atteinte à une forme occulte du pouvoir collectif (je ne parle pas d'un quelconque pouvoir politique calculateur, mais d'un pouvoir qui est au delà, que personne ne connaît et que personne ne contrôle, une sorte de pouvoir immanent sécrété par l'ordre social : il attribue les rôles aux individus et fixe les modèles de leurs relations contractuelles, ainsi que les finalités apparentes de ces relations. Et sans doute refuse-t-il que d'autres types de relations s'établissent basées sur d'autres types de catalyseurs, jugés dangereux parce qu'ils n'endorment pas suffisamment la conscience individuelle).

22/09/04

Comme tous les matins, je fais ma gymnastique : effort dérisoire pour limiter l'action de l'âge sur mon corps. Mais si je n'accepte pas de vieillir, c'est que je n'ai pas encore trouvé suffisamment de paix intérieure pour laisser la caresse du temps ramollir mes chairs. L'anti-héros n'a pas le sang froid du héros, sang froid que procure la force ; il a au contraire la fébrilité de l'angoisse que donne à chaque instant la faiblesse, il est constamment occupé à essayer de redresser la barre, à courir après le train, à s'entraîner pour un combat qu'il craint de perdre, mais qu'il veut néanmoins gagner. En ce sens l'anti-héros n'est pas un loser ; il sait qu'il n'a pas l'étoffe du héros, mais il ne se résigne pas... il s'identifie au souriceau de La Fontaine qui à force de patience se montre plus efficace que le lion. Et en même temps il n'y croit pas vraiment ; simplement c'est son style, sa poétique personnelle, une drôle de façon de boire la vie avec une paille à demi bouchée.

7/10/04

Le vidéo projecteur est tombé en panne ; l'ordinateur portable est tombé en panne ; la chaudière fuit. Cela peut paraître anodin : il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Et pourtant ces petits incidents qui tombent mal ont considérablement compliqué l'organisation de mon travail

cette dernière semaine, et ont agi sur mon moral de façon excessive.

C'est que l'équilibre de mon agence d'architecture et d'urbanisme est très fragile ; nous utilisons, faute de moyens suffisants, du matériel souvent ancien et éclectique, des logiciels dont les versions sont parfois incomplètes et ne sont pas mises à jour régulièrement, et personne d'autre que moi ne prend en charge la coordination et le maintien en état de marche de tout ce matériel. Et comme le travail est toujours à flux hypertendu, les moindres incidents peuvent prendre des dimensions très préoccupantes. C'est la grosse différence entre une microstructure et une société plus étoffée. Dans celle-ci, les aléas habituels, liés aux pannes du matériel et aux maladies du personnel sont intégrés dans le système de gestion, et il n'y a jamais de crise dans la mesure où les incidents sont pris en compte statistiquement. Dans celle-là, il n'y a pas de moteur de rechange, pas de personnel de remplacement ; c'est comme une pièce éclairée par une seule ampoule : si elle casse, tout le monde est dans le noir ! Alors, où est la véritable richesse ? Est-ce d'être en bonne santé ? Ou n'est-ce pas plutôt d'avoir les moyens de se soigner sans perturber gravement le cours de son existence ? Si la sécurité sociale existe pour les individus, elle n'existe pas pour les micro-entreprises : elles sont condamnées à avoir une santé de fer, ou à disparaître... mais tout le monde sait que la santé même la meilleure, n'a qu'un temps. En ce sens, on peut dire que la micro-entreprise n'a

pas d'avenir ; elle n'a qu'un présent, qu'elle s'efforce de prolonger le plus longtemps possible.

9/10/04

On manque toujours de recul pour comprendre le réel. Les fantastiques progrès des connaissances scientifiques, en particulier au XXe siècle, ne changent rien à l'affaire ; au contraire, ces acquis scientifiques focalisent notre compréhension des choses sur une étiologie assez triviale. Nous nous sommes engouffrés dans un tunnel qui à chaque pas se ramifie et foisonne en un réseau de plus en plus complexe. Est-ce ainsi que l'on peut capter la réalité du monde ? Mais que signifie la réalité du monde, ou de l'univers ? Le réel peut-il avoir un sens autre que la perception que nous avons d'un environnement proche dont nous parvenons aujourd'hui, grâce aux prothèses instrumentales, à repousser les limites à plusieurs milliards d'années-lumière ?

La métaphysique fait l'hypothèse qu'il existe un autre sens au réel ; elle est en effet une façon d'interpréter l'intuition que nous avons d'une réalité qui serait radicalement différente et ne se résumerait pas à notre perception environnementale, tributaire de nos sens et de notre machinerie cérébrale. Mais pourquoi penser que le réel est au-delà de ce que nous en disent nos sens, notre

intelligence, nos instruments, et nos calculs de plus en plus élaborés ? Peut-être par analogie avec une autre connaissance qui est aujourd'hui considérée comme relevant de la connaissance scientifique, et qui pourtant, lorsqu'on s'efforce de prendre du recul, paraît bien naïve et chancelante. Je veux parler de l'histoire ; au-delà du fait que l'histoire officielle est toujours celle des vainqueurs et qu'elle donne une interprétation de la dynamique des événements fortement tributaire d'une vision toujours idéologique et morale des sociétés et de leur finalité, le point de vue de Sirius nous fait voir un monde qui, sous ses dehors d'hyper modernité et de technologie avancée, se débat dans des guerres de religions, des querelles de clans, des luttes de territoires où s'affrontent des imaginaires incompatibles, un monde totalement recroquevillé sur son présent, et dans lequel chaque individu semble prêt à étripier celui qui est en travers de son chemin, comme le font de vulgaires fourmis appartenant à des nids différents. Si le réel n'est que cela, quel sens lui donner ? Car celui que nous enseigne l'histoire, qu'elle soit d'obédience marxiste ou libérale, et qui à la fois justifie toutes ces tueries et suscite de nouvelles vocations de pourfendeurs de méchants, ce sens historique, dis-je, me paraît en vérité construit à partir d'une affligeante myopie. Mais il est certes difficile chaque matin, lorsqu'on se lève, de s'élever au-dessus du simple programme de la journée, et de réfléchir au sens plus général de l'existence, de la vie, de la mort, de la

conscience... Bien peu y parviennent. Et bien peu parviennent à chercher un sens au réel, différent de celui qui est donné par la mythologie scientifique moderne, comme bien peu aux siècles passés, parvenaient à trouver un sens en dehors du cadre des mythologies religieuses.

On peut trouver aberrant de mettre sur le même plan les récits mythologiques des religions et le récit scientifique contemporain... et pourtant, j'y vois le même projet d'expliquer le monde en confrontant les observations aux outils conceptuels et à la mémoire collective dont on dispose à un moment donné. On dit bien sûr que les religions reposent sur des dogmes immuables et ne peuvent de ce fait évoluer, tandis que la science remet sans arrêt ses acquis en question. Cela est faux : simplement les religions évoluaient lentement, au rythme de sociétés qui elles-mêmes évoluaient très lentement. La science évolue rapidement parce qu'elle est la religion d'une société qui évolue rapidement. La vraie et la seule différence, c'est peut-être la mystique, cette conviction qu'avaient les religions (j'en parle au passé parce qu'effectivement elles appartiennent globalement à un temps historique révolu, même si leurs effets sont plus présents que jamais aujourd'hui) - conviction qu'il est possible d'accéder à une compréhension supérieure du réel par d'autres voies que celles des sens et de la raison. La science a bien sûr une explication médicale de l'expérience mystique : les jeûnes successifs altèrent la transmission des messages captés par nos récepteurs sensoriels, et favorisent

une chimie du cerveau propre à susciter toutes sortes d'hallucinations.

Soit, nous ne sommes que chimie et neurotransmission. Mais pourquoi imaginer qu'un dérèglement produit forcément des aberrations ? Lorsque je dérègle le bouton de mon poste radio calé sur France Musique ou France Culture, je vais certes avoir pendant un moment de la friture inaudible, mais je vais finir par trouver, sur une autre longueur d'onde, une émission différente. Cette comparaison n'est évidemment pas une démonstration ; elle suggère simplement, comme nous le suggère d'ailleurs aussi la théorie darwinienne de l'évolution, qu'un dérèglement, un dysfonctionnement peu parfois ouvrir de nouvelles voies. Mais ici le problème est toujours le même : sur mille mutations, peut-être une seule provoquera une bifurcation et donnera naissance à une espèce nouvelle plus évoluée ; de même, sur mille troubles psychiques provoqués par des drogues ou des exercices ascétiques, combien aboutiront à une réelle expérience mystique ? Sans doute très peu, ou pas du tout. Statistiquement, la science a raison : le dérèglement psychique ne provoque que des troubles néfastes ; mais alors elle aurait aussi raison de prétendre qu'il faut veiller à empêcher toute mutation du génome humain, et c'est d'ailleurs ce qu'elle fait, bien qu'elle reconnaisse par ailleurs que l'évolution de la vie ne peut se faire que par mutations/sélection.

Protéger le bien du plus grand nombre et sa vérité collective, c'est aussi interdire qu'apparaissent les fous qui portent en eux les germes de l'altérité et de la métamorphose. L'espérance d'accéder à la vérité, la volonté de se hisser vers un réel supérieur, ne vont pas sans un immense risque de se perdre... Mais qu'y faire ? sur les millions de spermatozoïdes qui nagent vers l'ovule, un seul donnera naissance à un être nouveau ; et c'est pourtant sur cet infime infinitésimal que repose toute la stabilité tranquille du monde que nous éprouvons chaque matin. Tout cela est terrible : comme le dit l'évangile, beaucoup d'appelés et peu d'élus. Peu d'entre nous renaîtrons à la vie éternelle, après avoir trouvé le chemin de l'œuf cosmique. La plus part mourront, dans un lit d'hôpital ou sur la route, et leur conscience disparaîtra à tout jamais. Mais est-ce une raison pour renoncer à tendre vers la vie éternelle ? Les spermatozoïdes ne renoncent pas à partir vers l'ovule, bien qu'ils aient une probabilité insignifiante d'y arriver (heureusement, ils ne le savent pas). Notre seule chance de gagner au loto est de jouer, même si nous savons scientifiquement que nous allons perdre. Il est vrai que beaucoup – et moi le premier – s'abstiennent de jouer, au vu des faibles chances de succès. Heureusement que les spermatozoïdes ne font pas de même ! On peut bien sûr imaginer un monde où chaque spermatozoïde féconderait l'ovule : c'est celui de la fécondation artificielle et programmée, c'est celui dans lequel la vie individuelle est

contrôlée et programmée par le pouvoir des instances qui gouvernent la société, c'est aussi le monde du bonheur insipide pour tous que nous promettait l'utopie communiste, et qui tend à réapparaître dans la conception de la social-démocratie. On voit là le côté sombre et diabolique de la science. Elle nous montre en effet une vérité terrible : la probabilité d'une vie après la mort est insignifiante, voisine de zéro ; il faut donc faire notre bonheur ici et maintenant, sans se préoccuper de l'au-delà... Et pourtant, c'est sans doute bien par la recherche de l'au-delà qu'est conditionnée la survie et l'évolution de l'humanité.

Alors il ne faut pas jeter trop vite la pierre aux Raéliens et autres illuminés frapadingues : certes, ils font fausse route et se font plumer par des gourous frelatés, mais leur démarche, leur recherche, si l'on prend du recul, a peut-être plus de légitimité que notre assoupissement dans le confort (relatif) de l'explication du réel par la théorie unifiée des quatre forces et le récit mythique du Big Bang. Heureux les simples d'esprit ! Car en effet la connaissance scientifique rend quasiment impossible l'engagement sur la pente raide de l'expérience mystique ; pourquoi partir si l'on sait que la chance d'arriver est de l'ordre de 1/1 000 000 ? On préfère rester, et se distraire pour oublier qu'un jour - le plus lointain possible, nous retournerons au néant. L'endoctrinement monothéiste des grandes religions nous a fait oublier l'essence dramatique de l'univers, où il semble bien que Dieu et le Diable ne fassent qu'un : les 999 999

spermatozoïdes qui meurent sans atteindre l'ovule sont la part du diable, celui qui reste est la part de Dieu ; c'est pourquoi nous – issus de la fusion des gamètes de nos parents, sommes tous aujourd'hui la part de Dieu ; mais demain, la quasi totalité d'entre nous sera la part du Diable.

10/10/04

Quelle attitude adopter alors face au drame de cette vie si précaire, face à un réel si désespérant ? Les esprits rationnels et matérialistes choisissent une forme moderne d'épicurisme : ils consacrent leur vie à construire l'ici et maintenant, abandonnent la métaphysique et la transcendance, rejettent l'idée d'un réel supérieur et s'enferment de bonne grâce dans l'univers décrit par les scientifiques, qui leur paraît somme toute assez vaste pour y vivre et y rêver.

D'autres, plus crédules, choisissent de régresser vers les explications métaphysiques et mythologiques de l'une des grandes religions qui ont survécu au cataclysme de la modernité, et gagnent à petits pas (en ménageant au mieux leur bonheur terrestre) leur billet pour le paradis ou au pire, le purgatoire ; ils ont l'optimisme naïf des enfants et font une confiance aveugle au Dieu qu'ils s'inventent, comme les petits qui ne doutent pas de l'omnipotence et de l'amour infini de leurs parents. Est-ce là les seuls choix offerts à la conscience humaine contemporaine ?

Non, car aucun des deux n'est à la hauteur du drame humain, aucun des deux n'en porte toute la noblesse et toute l'absurdité. Seul le choix du poète assume pleinement ce drame, et je vais essayer de montrer comment. Le poète en effet, confronté à l'aporie fondamentale de l'être qui n'a d'autre destin que ne mourir en cherchant à vivre, est seul en mesure d'en accepter la grandiose absurdité. Parce qu'il sent que cette absurdité même engendre la beauté fascinante et ambivalente du monde. Le poète peut se lancer à la recherche de l'éternité tout en sachant qu'il ne l'atteindra pas ; il le fait non pour garantir sa survie, mais pour vibrer dans la folle beauté de cette quête aussi vaine que nécessaire. Il sait rire de sa folie, et révéler l'indicible beauté que font naître les êtres en narguant le néant. Beauté sans espoir des fleurs qui périssent quand arrive le soir, des papillons de nuit qui volent vers le feu des étoiles et se brûlent les ailes sur de vulgaires lampions, beauté terrible des formes inventées pour séduire et tuer, beauté amusante des formes mimétiques imaginées pour tenter d'échapper à la loi universelle de la prédation...Folie déconcertante des millions d'êtres aux formes improbables et aux comportements si étranges qui peuplent le fond des fosses océaniques où la canopée des forêts tropicales...et dont l'apparition, si elle est bien soumise à l'implacable loi rationnelle de la sélection, reste due essentiellement à cette sorte d'inventivité désespérée qui surgit face à l'adversité.

Si la vérité du petit monde étroit qui nous entoure est bien celle de la science, la vérité du grand large, celle de l'univers imprévisible qui crée à chaque instant l'incommensurable beauté de la vie, cette vérité supérieure est bien du côté de la folie, du côté des poètes.

Année 2005

29/01/05

Il y a quelques jours, j'ai écouté à la radio Michel Onfray interviewé sur son dernier livre consacré à l' « athéologie ».

Michel Onfray a tort d'opposer terme à terme la raison et les religions ; comme si la seule alternative pour l'esprit humain était de croire aux mythes (des contes de bonnes femmes...) ou de tout ramener à la rationalité scientifique, à l'analyse de la réalité basée seulement sur les connaissances matérielles vérifiables, établies en une vérité absolue, et opposées aux mensonges des inventions de l'imagination humaine.

C'est, à mon sens, surestimer le rôle de la raison dans la saisie du réel, et sous estimer celui de l'intuition et de sa transcription dans l'imaginaire. Les contes mythologiques, personne n'a jamais prétendu, ou n'aurait jamais dû prétendre, qu'il fallait les prendre au pied de la lettre. Ils représentent un effort de l'esprit pour synthétiser en un récit métaphorique toutes les choses perçues, ressenties sourdement, et qui restent inaccessibles à la machine à décrypter le monde qu'est la science rationnelle. Celle-ci, bien qu'elle fascine à juste titre par sa formidable

puissance d'analyse, n'aborde qu'une toute petite partie du réel, ou l'aborde par le petit bout de la lorgnette. Loin de moi l'idée de rejeter les apports fondamentaux de la science et de l'esprit scientifique. Je rends hommage à cet inlassable travail de fourmi qui est d'un grand secours dans l'évolution de l'humanité. Mais comme le disait justement Michel de Montaigne, tant admiré par M. Onfray, « science sans conscience n'est que ruine de l'âme ». Et la conscience n'est jamais le simple résultat des effets sur l'esprit de la vérité scientifique à un instant donné : elle est d'une tout autre ampleur, et résulte de la synthèse complexe de perceptions, d'apprentissages, de connaissances, de raisonnements, de souvenirs, de sentiments, d'intuitions, d'affects, d'affinités, de fantasmes... tout cela organisé par la structure de notre encéphale, qui superpose les strates, du cerveau reptilien jusqu'au néo-cortex. En cela le cerveau n'est pas assimilable à un ordinateur. Et c'est pourquoi l'ordinateur, bien qu'il puisse finir par battre les plus grands champions aux jeux stratégiques comme le jeu d'échecs, ne pourra jamais penser le monde, sauf s'il acquiert un jour la vie, et donc le pouvoir de se tromper.

Mais revenons aux religions. Tout ce que l'on peut dire, c'est que les grands mythes religieux, qui ont pu jadis être en congruence avec les explications pré-scientifiques du monde, et donc être parfois interprétés comme de véritables récits historiques, ne le sont plus aujourd'hui et sont de fait ramenés à leur véritable dimension de contes poétiques.

C'est-à-dire des récits capables de rendre compte d'intuitions anthropologiques profondes, d'éveiller l'imagination comme moyen d'exploration du réel en ce qu'il a d'inaccessible au raisonnement. La poésie est une conscience universelle qui, contrairement à la science, travaille la matière du monde en conservant toute son ambivalence et toutes ces contradictions, en faisant jouer ensemble lumière et obscurité, netteté et imprécision, vérité et mensonge. Le monde et ses formes, pour que nous puissions le voir avec nos yeux, doit faire obstacle à la lumière, la réfléchir, la diffracter, savoir l'affaiblir jusqu'à l'obscurité ; chaque chose que nous voyons et que nous comprenons est ciselée par la lumière et l'ombre. Dans l'obscurité absolue, tout disparaît. Dans la lumière absolue, tout se confond, les contours s'effacent et les formes deviennent incompréhensibles ; seul le mariage de l'ombre et de la lumière est capable de nous révéler toute la subtilité et toute la beauté du monde. Comme la lumière et l'ombre, la vérité et le mensonge, la raison et l'imagination, doivent danser ensemble pour ouvrir le réel à notre conscience. Nous sommes condamnés à marcher sur deux béquilles : celle qui a pour noms raison et science : elle s'avance au pied des montagnes, les défriche et les creuse, en classe au fur et à mesure chaque caillou et chaque brindille ; celle qui a pour noms imagination et poésie : elle court à travers monts et vallées, faisant fi des brouillards et des dangers,

dans l'espoir de contempler un jour les plus sublimes paysages.

Notre raison nous dit que vraisemblablement, la conscience humaine individuelle est liée au fonctionnement du cerveau, et donc disparaît quand celui-ci, au moment de la mort, cesse de fonctionner. Mais notre imaginaire, fort de l'intuition ancestrale, nous incline à penser que quelque chose de l'individualité de l'esprit continue d'exister au-delà de la vie terrestre, en se libérant des liens du corps : l'âme, le pneuma, le *ba*...cela semble impossible pour la science, mais que sait la science des fondements du réel ? Elle s'échine à comprendre dans les moindres détails la matière et ses arcanes, elle y débusque des cordes et supercordes, neuf dimensions recroquevillées au sein des particules... mais que peut-elle dire de l'essence des choses, de l'énergie, de la force génésique de l'univers qui le porte à s'organiser, à produire la vie, et à engendrer sans doute d'autres aspects du réel que nous ne distinguons même pas. Les religions qui affirment que l'âme va au paradis ou termine en enfer suivant que l'homme a été bon ou mauvais nous paraissent aujourd'hui d'une incroyable naïveté. Mais sait-on si la puissance de l'imaginaire n'est pas capable de créer, de faire advenir le mythe ? Jésus prétendait que la foi, si elle est suffisamment forte, permet de défier les lois de la gravité et de marcher sur l'eau... conte, illusion, ou miracle ? Y a-t-il dans l'esprit humain une force qui permette de faire advenir

les espérances les plus folles, et le fait de croire intensément à la vie éternelle et au paradis n'est-il pas en mesure de créer vraiment la vie éternelle et le paradis ? Pour les esprits scientifiques, cela n'est pas acceptable, ils ne peuvent y croire ; et en effet ils ont raison car n'y croyant pas, ces choses mystérieuses ne peuvent advenir pour eux.

Le royaume de Dieu n'existerait que pour ceux qui sont capables d'y croire dur comme fer, donc en un certain sens les simples d'esprit de la parabole évangélique. Bien sûr il sera toujours impossible d'avoir des preuves de cela... mais les scientifiques, dans leurs matières même, connaissent des phénomènes qui se dérobent systématiquement à l'observation : si l'on veut observer la vitesse d'une particule élémentaire, il est impossible, et il sera toujours impossible, d'en déterminer l'emplacement. Que faut-il faire alors ? Croire n'importe quelle sornette, sous prétexte que rien n'est impossible (ce qui est d'ailleurs confirmé par la théorie des probabilités), et que nos ancêtres y ont cru avant nous ? Ou bien faire taire les sirènes de notre imagination, et devenir, comme Michel Onfray , un athée convaincu et sûr de disparaître corps et âme à l'instant de la mort. Question de stratégie, qui fait d'ailleurs un peu penser à une réactualisation du pari de Pascal :

- Si je ne crois pas, je sais que ma vie s'arrête à la mort, et je l'organise en conséquence ; je m'incline devant les bornes de la vérité que j'ai moi-même posées. Je

n'aurais jamais aucune surprise, et ce qui est prévu par la science adviendra effectivement.

- Si je crois, je fais le pari de la puissance de l'imaginaire, de sa capacité à produire ou à communiquer avec d'autres mondes inconnus ; la contrepartie est que je n'ai aucune certitude, sinon celle de m'engager dans une folle entreprise, hasardeuse, dont les chances de réussite sont infimes ; rien ni personne ne peut me dire si je poursuis un mirage, ou si je vais découvrir un monde nouveau. Comme Orphée remontant des enfers, le doute risque de me faire perdre l'âme fragile qui me suit, et qui, d'une certaine façon est encore dans l'ambivalence entre mirage et réalité. Elle est pareille à ces quantités d'énergie qui restent indécidablement suspendus entre l'onde et la particule, tant que l'observation ne leur a pas assigné un lieu et un état.

Question de stratégie : celle de l'homme sage, et celle de l'homme fou ; celle du comptable, et celle de l'aventurier. Mais est-on vraiment prêts à abandonner l'une ou l'autre de nos deux béquilles ? Il le faudrait pourtant, pour avancer vraiment. A pas de fourmis, garantis, ou à pas de géants, imprudents... La plupart des hommes sont incapables de faire ce choix ; c'est pourquoi il ne leur reste que la divine poésie, assez rusée pour naviguer sans se perdre entre foi et raison, entre science et imagination...

17/02/05

La grippe.

Je suis cloué au lit alors qu'il y a tant de travail en retard à l'agence. Mais qu'importe ; j'ai enfin trouvé le temps de lire un roman (Le Cavalier suédois de Leo Perutz), et puis tout cela est tellement dérisoire...

Personne n'est maître de son emploi du temps et les imprévus devraient nous faire comprendre qu'il ne faut jamais trop prévoir. Tout n'est finalement qu'une sorte de bricolage perpétuel que l'on cherche à faire passer pour de la rationalité. Que peut-on changer ? et notre bonne ou notre mauvaise étoile ne nous rattrape-t-elle pas toujours ? La fée qui s'est penchée sur notre berceau nous a laissé tout un fatras de dons et de faiblesses dont il faut se débrouiller et tenter de faire quelque chose ; suivre nos rêves, jusqu'à ce que la mort vienne se rappeler à notre bon souvenir.

L'ami Roland, de joyeuse compagnie, avec qui nous plaisantions si agréablement autour de l'utopie, de la science fiction, du caractère surréaliste de la très banale réalité, l'ami Roland se meurt ; la santé n'a jamais été son point fort, mais depuis un an et demi, un sale cancer s'est incrusté dans sa moelle osseuse ; la médecine a fait ce qu'elle savait faire, c'est-à-dire pas grand chose de vraiment efficace dans un cas comme celui-là. Il est maintenant au pied du mur, ou plutôt au bord du précipice, de ce grand vide, de cette

gueule de l'enfer qui doit tous nous happer un jour ou l'autre. On pense à tout ce que l'on aurait encore pu faire (et qu'on aurait peut-être jamais fait, mais qu'importe ?) : écrire ensemble un roman de science fiction, faire une recherche sur les villes utopiques du XXe siècle, ou tout simplement se retrouver à discuter et à plaisanter autour d'une table, à Venise ou ailleurs.

Mais plus rien n'est possible quand on sait que tout va bientôt s'effacer, qu'il n'y a plus de délai. L'ami est encore là, mais il appartient déjà au domaine des ombres et provoque autour de lui tristesse et affliction. Il est notoire que notre société ne sait plus communiquer avec les morts, et c'est pourquoi les morts en sursis nous angoissent tant. Toute l'aide que nous pouvons leur apporter est de type « soin palliatif », c'est-à-dire les aider à oublier ce qui va leur arriver, et qui préfigure ce qui va nous arriver un jour. Mais peut-on reprocher aux créatures vivantes de ne pas aimer la mort ? Il y a bien sûr mille façons d'envisager la chose sous un jour plus attrayant, voire fascinant ; les religions et la science-fiction ont exploré autant qu'il est possible ces voies offertes à l'imagination. Deux grands thèmes structurent les scénarios de mort sans disparition absolue : séparation du corps qui meurt et de l'esprit qui continue à vivre, ou attente d'une renaissance dans un corps glorieux régénéré par Dieu ou par les progrès de la science. Notre problème, c'est que si notre imagination est de plus en plus performante pour envisager mille scénarios

sophistiqués, nous avons de plus en plus de mal à y croire. Nous nous sommes habitués à penser que tout ce qui semblait mystérieux en ce monde ne l'était que par méconnaissance scientifique ; et au rythme accéléré des progrès de la science, nous pensons alors qu'il suffit d'attendre un peu pour que tout devienne aussi simple que deux et deux font quatre. De là à penser que l'esprit n'est qu'un artéfact du cerveau, lui-même n'étant qu'un vulgaire machin physique-chimique certes un peu compliqué, mais en définitive sans mystère...

Et si le mystère était une chose beaucoup plus fondamentale, inhérente au réel ? Et si l'hypertrophie de la raison, tout en nous donnant le sentiment de nous dévoiler un monde de plus en plus vaste, nous conduisait en fait à une perception de moins en moins profonde du réel ? La victoire sans appel de la culture scientifique occidentale montre qu'à court terme, l'efficacité est bien du côté de cette hypertrophie de la raison. Mais à plus long terme ?

Alors pourquoi, au nom de la raison, devrions-nous accepter ce qui est inacceptable à notre imaginaire, pourquoi devrions-nous nous résigner à n'avoir qu'un court destin terrestre et matériel, alors même que l'univers semble une chose si incompréhensible à notre pauvre raison ? Le problème est que pour reprendre espoir et retrouver les traces d'un monde plus ambivalent que celui que la science sait nous dévoiler, il faut des pistes, des signes, des fenêtres par où apercevoir un monde différent de celui qu'éclairent

les projecteurs de la science. La raison nous entraîne à démasquer la supercherie sous tout événement qui semble surnaturel ; mais ne devrait-on pas plutôt maintenant nous efforcer de déceler tout ce qu'il y a de surnaturel dans les événements d'apparence banale ?

Nous ne savons pas le plus simple et le plus fondamental : en quoi consiste le temps. Pourquoi notre instant présent seul est réel tandis que tous ceux qui se sont écoulés ne le sont plus ? Ne peut-on introduire une relativité et considérer que vu de l'avenir, notre présent actuel à la même réalité (ou irréalité) que n'importe quel autre moment écoulé ? Nos petites dimensions d'espace et notre pseudo-dimension temps, si elles font merveille en physique des particules, ne réduisent-elles pas l'expérience du réel à un spectre très approximatif ?

05/03/05

J'ai eu 55 ans hier.

Comme cela paraît vieux. Et pourtant je n'ai ni la conscience, ni le vécu d'un « senior ». Peu de choses ont en effet changées depuis mes 35 ans, si ce n'est mes fillettes, qui ont grandi, et le regard des autres sur moi, qui n'est sans doute plus tout à fait le même. Mais qu'importe ! En particulier, je n'ai pas le sentiment du travail accompli, je

n'ai pas l'assurance sereine que peut sans doute procurer chez certains la maturité. Je n'ai pas trouvé de réponses aux grandes questions que je me pose depuis la fin de l'adolescence ; j'ai peut-être simplement appris à mieux les formuler. La vérité est peut-être dans l'art de la formulation.

Ainsi, mon métier d'architecte m'a très tôt confronté à la question de l'établissement humain. Que doit-il être ? Comment l'imaginer dans une civilisation moderne où les schémas urbains traditionnels, reconduits jadis de siècles en siècles par les opérations sacrées dévolues aux prêtres ou aux agrimensores, n'ont plus lieu d'exister, parce qu'ils ne répondent plus ni aux rythmes d'évolution de la société, ni à ses paradigmes de rationalité ? Aux XIXe et XXe siècles, les urbanistes ont cherché de nouveaux schémas idéaux, tentant en définitive de retrouver un modèle sacré appuyé non sur de vieux mythes religieux, mais sur une nouvelle mythologie scientifique et technique. Le rêve écologiste, plus récent et plus souple dans sa vision du monde, a proposé des formules souvent référées implicitement à un habitat villageois protohistorique, lui aussi évidemment mythifié.

Le principal enseignement à tirer de toutes ses expériences de design urbain, théoriques ou pratiques, est que la société moderne a un égal besoin de charge imaginaire dans ses conceptions de l'établissement humain, qu'en avaient les sociétés prémodernes. Le problème est simplement qu'aucun imaginaire ne peut plus régner en

maître dans nos sociétés de forme démocratique, sauf s'il avance masqué derrière une pseudo légitimité universelle, scientifiquement ou politiquement correcte.

Je crois que nous sommes arrivés à un point de globalisation où il faut accepter que, dans la mesure où les modèles doivent être à l'usage de tous, ils ne peuvent qu'être multiples et ouverts aux influences réciproques. En d'autres termes, si la même vérité est admise et partagée par tous, elle devient une chose complexe pourvue de multiples facettes, une sorte d'entité polymorphe, divine certes par son caractère universel et absolu, mais humaine et relative par ses incarnations successives.

Problème paradoxal qui peut se comparer à ce qui se passe en esthétique et en art : on devrait encore croire, à mon avis, en un beau absolu, et le rechercher ; mais il faudrait aussi admettre qu'il doit se décliner à travers une infinité de goûts relatifs. Cette façon de voir va bien sûr à l'encontre de toutes les pratiques artistiques contemporaines, qui, en raison de la multiplicité des goûts, ont dénoncé depuis longtemps l'existence d'une vérité esthétique transcendante, volontiers qualifiée de mythe bourgeois, et qui fondent leur échelle de valeurs sur le sens relatif attribué aux parcours individuels des artistes. L'art contemporain ne recherche donc plus la beauté, quelle qu'en soit la forme, mais devient une sorte de cirque médiatique où chaque artiste fait son numéro. L'art n'est plus quête de vérité, mais simple divertissement intellectuel orchestré par

une minorité d'initiés, sorte de clergé culturel moderne, qui assoie son pouvoir sur l'ésotérisme des expressions — l'ésotérisme produit toujours une certaine sacralité -, et surtout sur ce formidable complexe de la modernité que nourrissent les citoyens occidentaux cultivés. La peur de l'archaïque, du passéiste, du réactionnaire, obsède en effet l'humaniste progressiste contemporain. Je plaide pour que ces peurs soient dépassées, je plaide pour un réenchèvement de l'art.

Mais revenons à l'établissement humain. Sa vérité profonde est justement qu'il est humain, c'est-à-dire complexe et contradictoire, à la fois sensible et cérébral, fait de mémoire et de raison, mais aussi de désir et de folie. Sa vérité profonde est l'équilibre métastable entre toutes ces facettes. L'humain est en quelque sorte un point d'équilibre entre l'animalité terrestre et l'angélisme sidéral. Chaque urbaniste a donc pour tâche de se rapprocher de cet équilibre, parce que c'est lui qui exprime la vérité transcendante et universelle de l'humain ; mais bien sûr les voies sont multiples et chacun pourra développer sa recette particulière, offerte à tous non comme la vérité unique, mais comme une voie d'accès relative vers cette vérité de l'humain.

19/03/05

Modernes et anti-modernes

Compagnon fait une longue généalogie de l'anti-modernisme, entendu comme façon, pour certains intellectuels depuis Joseph de Maistre jusqu'à Roland Barthes en passant par Charles Baudelaire, d'être modernes sans être progressistes, d'être dans le temps qui change sans pour autant croire aux utopies et à l'avènement d'un monde nouveau. Ce ne sont pas des réactionnaires dans le sens où ils ne souhaitent pas un retour en arrière et ne font pas de crispation sur les valeurs éternelles ; mais ils sont nettement contre-révolutionnaires.

Je me situerais volontiers dans la famille des anti-modernes, si tant est que je puisse être classé parmi les intellectuels, ce que je ne crois pas vraiment, dans la mesure où ma culture littéraire, philosophique, et même artistique, reste assez sommaire, ou en tout cas comporte de trop nombreuses lacunes, que le manque de temps m'empêche de combler.

Anti-moderne de cœur, je le suis, car rien ne m'énerve plus que les mythologies progressistes, avant-gardistes, et révolutionno-bobo qui occupent la quasi totalité des médias et définissent la bien-pensance engagée et le

credo de l'intellectuel de gauche. En politique, toutefois, le réformisme démocratique a tendance à remplacer le mythe révolutionnaire ; mais dans beaucoup d'autres domaines, ceux des disciplines artistiques en particulier, l'avant-gardisme révolutionnaire reste de mise et on pourrait dire qu'il a atteint son rythme de croisière, son académisme plan-plan, avec les sempiternels éloges, dans Art-Press et les autres revues analogues, des facéties navrantes de ceux que les écoles des beaux-arts ont produits et sélectionnés, toujours sur le même modèle de l'artiste en rébellion, un peu psychopathe, appuyant sa démarche sur les scories de la société contemporaine, et investissant son fétichisme spectaculaire d'un pouvoir dénonciateur ou révélateur, qui force l'admiration des imbéciles cultivés.

Je me rends bien compte, pourtant, que mon art pictural à moi, ces peintures naïves et désuètes, à la portée des imbéciles non cultivés (que j'espère rachetées par une pointe de poésie surréaliste et une certaine maîtrise technique au service de l'équilibre harmonique) manque de l'envergure et de la doctrine qui pourraient l'imposer comme une véritable alternative anti-moderne aux inepties de l'art contemporain.

L'anti-héros anti-moderne ne fait décidément pas le poids pour lutter contre le rouleau compresseur de la culture bobofficielle. Mais c'est peut-être justement parce que ma peinture n'est qu'une manifestation artistique de seconde

zone, qu'elle est intéressante dans le débat moderne / anti-moderne.

Il est bien évident aujourd'hui que la peinture à l'huile de chevalet, qui plus est figurative, ne peut être qu'un vestige, un prolongement historique de la période glorieuse comprise entre van Eyck et Klimt, où elle avait une fonction de découverte de la réalité sensible, de révélateur de toutes ses facettes esthétiques et poétiques, et une fonction sociale bien établie. Mais c'est en cela qu'elle constitue aujourd'hui une manifestation intéressante et fondamentale, justement parce qu'elle est persistance, coexistence décalée dans une société du renouvellement permanent, qui n'admet plus que la succession, la substitution, la fuite en avant à l'unisson. L'anti-modernisme, c'est pour moi une vision du progrès non comme une marche en avant, mais comme un élargissement des horizons, un élargissement du présent, englobant dans les éléments de la quotidienneté des choses appartenant à des mondes et des temps différents, en somme un élargissement des pratiques lié à un élargissement des connaissances.

Les grands peintres du XXe siècle, qu'ils soient abstraits comme Pollock ou défiguratifs comme Picasso, ont fait l'erreur de croire que la peinture sur toile, à encadrer, pouvait encore être un art du progrès et de l'avant-garde, quand c'est le cinéma qui était devenu cet art du progrès. Les vidéastes et installateurs d'aujourd'hui commettent la même erreur et ne voient pas que l'art visuel nouveau est

maintenant l'image de synthèse. L'art novateur s'est toujours imposé d'emblée à l'ensemble de la société qui en a fait ses délices d'un temps, toutes classes confondues. Les vrais révolutionnaires de l'art visuel du XXe siècle n'ont été ni Picasso ni Pollock, ni Duchamp, mais Chaplin, Keaton, Pagnol, Disney, Cocteau...ou même Hergé. Ce ne sont pas des artistes de posture et de petit milieu grand bourgeois snob, mais de vrais poètes en prise avec les moyens de représentation offerts par les techniques nouvelles. La vraie modernité ne devrait pas chercher à changer l'homme, ni ses images, mais à l'enrichir, à donner de la complexité et de la profondeur, et bien sûr aussi de la nouveauté (car il ne s'agit nullement de l'exclure) à ses rêves récurrents depuis l'aube des sociétés humaines. Ainsi la peinture de chevalet peut et doit coexister avec la photo, le cinéma, l'image de synthèse, ou l'hologramme, comme le crayon et le stylo coexistent avec le clavier d'ordinateur. Elle contribuera à la modernité (ou contre-modernité) non par son caractère innovant et progressiste, mais par sa façon qu'elle aura de s'articuler avec les autres strates de l'histoire de l'art et des techniques de représentation, par sa manière d'apporter une note spécifique dans le concert sans cesse plus vaste du monde moderne qui, en s'élargissant, doit intégrer de plus en plus de choses diverses. L'écume des jours et l'écume des civilisations.

Cette adhésion à la contre modernité n'est pas vraiment un choix moral, mais plutôt un choix esthétique, le

choix d'une nouvelle alliance nature / culture. C'est le choix de ceux qui ne veulent pas opposer à la nature naturelle la culture artificielle, de ceux qui pensent au contraire qu'une véritable culture, qu'elle soit traditionnelle ou moderne, doit être naturalisante, c'est-à-dire qu'elle doit permettre aux sociétés humaines de trouver une place harmonieuse dans le gigantesque et prodigieux concert des mondes. Ainsi je crois que pratiquer des arts archaïques dans la société moderne n'est pas s'exclure de cette société, mais bien participer à son ouverture ; c'est pourquoi il me paraît beaucoup plus rétrograde d'être avant-gardiste, dans la mesure où cela contribue à rétrécir le champ d'intérêt de la société pour le faire converger vers un présent étroit et exclusif, allant ainsi à l'encontre du véritable progrès qui est ouverture et élargissement, recherche d'harmonies complexes, et non focalisation sur des concepts trop simples, et qui se périment en quelques années.

20/03/05

Le plus difficile, en art, et en critique d'art, c'est de trouver le juste recul pour ne pas devenir, soit un spécialiste-fétichiste qui n'apprécie plus une œuvre qu'en fonction de ses détails, de son appartenance, de son histoire, et de l'histoire de son auteur ; soit un béotien qui apprécie tout pourvu que l'œuvre présentée soit compréhensible et témoigne d'un certain savoir-faire technique.

Le Salon d'Automne, où j'ai vu l'an passé un grand retour de la peinture figurative, m'a néanmoins affligé par l'impression de tout et n'importe quoi qui s'en dégagait. Comme si justement les seuls critères restaient la représentation compréhensible et le savoir-faire. Cela m'a d'autant plus déprimé que deux ou trois de mes peintures, placées dans ce contexte, auraient sans doute été tout aussi insipides que le reste.

Si l'on dispose sur une table deux ou trois mille petites assiettes contenant toutes sortes de mets sans rapports les uns avec les autres, certains issus de fast-food, d'autres de cuisines correctes mais banales, d'autres encore des tables de grands chefs occidentaux et orientaux, cela ne fera jamais un menu, et seule restera une impression d'écœurement, provoquée par le mélange des odeurs et le foisonnement des aspects incohérents entre eux. Cependant l'œil et le palais exercés du connaisseur seront capables de s'abstraire de l'impression générale et de repérer l'œuvre forte, comme un chineur déniche la pièce rare dans une brocante. Il n'empêche que le caractère hétéroclite de l'art pictural figuratif actuel, à l'image peut-être d'une société occidentale qui a perdu dans ce domaine (et dans d'autres) ses repères collectifs, entraîne une perte de sens et un affaiblissement considérable des énergies esthétiques qui au contraire pourraient se renforcer de la convergence d'œuvres entrant en résonance. C'est que l'individualisme des artistes pousse chacun à vouloir se démarquer et à suivre

sa route en fonction de ses marottes. Mais c'est l'effet inverse qui se produit : l'absence de lignes de force et de cohérence générale ramène tout au même niveau d'insignifiance et d'indifférenciation. Aucune figure individuelle ne peut ressortir de ce fond de chaos : ce n'est pas dans la cacophonie que peut se faire entendre la mélodie de chaque instrument, mais au contraire dans une partition maîtrisée où chaque musicien est mis en valeur par la dynamique générale de l'orchestration. Il est donc sans doute primordial aujourd'hui de retrouver une typologie des œuvres picturales apte à les faire travailler en synergie, et non à se détruire les unes les autres comme dans ce triste Salon d'Automne.

C'est aujourd'hui le printemps, le beau temps est au rendez-vous après un hiver rigoureux. L'harmonie de la campagne se gonfle de toutes ses énergies amoureuses, et, ça et là, les touches claires et colorées des premiers arbres en fleurs, le semi impressionniste des violettes et des pâquerettes qui parsèment la prairie, font pressentir la formidable explosion de la grande renaissance annuelle, la résurrection d'Adonis. Où trouver plus de diversité que dans ces paysages printaniers ? Et pourtant où trouver aussi plus de cohérence et d'harmonie ? La diversité ne produit le chaos que lorsque la nature est malade, quand, pour une raison inconnue, ont disparu les champs de force mystérieux qui organisent les désirs de chaque créature comme la limaille près d'un aimant.

Notre société est malade et doit réactiver ses champs de force... Mais qui peut le faire, et comment ?

10/04/05

Anne et moi sommes allés ce jeudi aux obsèques de Roland.

Nous l'avions vu à Pâque et il est mort deux jours après. Son visage émacié s'était déjà concentré sur l'épreuve imminente, et lui qui jadis s'intéressait tant aux autres s'était retranché dans un ici et maintenant intérieur et sans avenir. C'est dur de ne plus pouvoir inverser un processus d'annihilation.

Roland avait beaucoup d'amis et la cérémonie de crémation au Père Lachaise a réuni au moins 150 personnes, dont tous ces anciens camarades trotskistes, parmi lesquels Alain Krivine. Plusieurs ont pris la parole pour évoquer sa joviale dissidence, ses critiques acerbes en forme de grand éclat de rire ; sa modestie et son intégrité, aussi.

Malgré le côté conventionnel de l'exercice, on ressentait une indéniable sincérité, un réel regret de tous ces orateurs de ne plus pouvoir être confrontés à ce drôle de personnage, à la fois utopiste et désabusé, d'une humeur toujours gaie cachant angoisse et fragilité, de la même manière que son physique replet masquait une santé toujours précaire. Pour nous qui le connaissions sous un autre jour,

depuis notre séjour commun à Constantine en 76 et 77, nous aimions aussi son ambivalence, parfois pourtant horripilante : convive agréable et intelligent, toujours capable de se mettre à la portée des préoccupations de chacun et d'en débattre de façon passionnée et avec humour, mais en même temps quelque peu pique-assiette, en raison d'une profonde incapacité à gérer les choses du quotidien. Son enthousiasme face à toutes les formes de convivialité faisait oublier ce côté parasite, dont on riait en aparté plutôt que de s'en offusquer.

La perte d'un ami cher nous perturbe profondément ; ce qui déplaît dans la disparition d'une conscience individuelle avec laquelle nous aimions échanger et partager, c'est l'impossibilité nouvelle et définitive d'entrer en communication avec elle. Un éloignement, une perte de contact due aux circonstances de la vie peut produire la même impossibilité, mais la pénibilité est bien moindre, parce que l'on sait la personne vivante : notre imagination continue à nous en donner une représentation ; la relation est rompue, mais les structures de la relation restent en place, prêtes pour un éventuel retour. Notre personnalité est faite de toutes ces structures de relation avec les être chers. S'ils venaient tous à disparaître d'un coup, ce serait comme une seconde naissance, une disponibilité totale, à condition peut-être de changer aussi d'environnement, pour que les souvenirs soient moins prégnants. L'impossibilité de

retrouver les relations disparues est vécue littéralement comme un changement de personnalité, avec cependant une continuité de conscience.

Si l'on veut croire parfois à l'au-delà, c'est pour préserver la structure de relation avec la personne décédée, dans l'attente d'une réactivation posthume.

07/05/05

Oui ou non. Tout tourne en ce moment autour de cette question. L'Europe à pile ou face. Il y a ceux qui pensent qu'il faut dire non au oui, parce qu'il y en a marre d'être consensuel, et avec eux, ceux qui croient devoir dire oui au non, parce qu'il faut être dans le camp de l'opposition, contre les patrons et les Anglais. Il y en face les béni oui-oui, ceux qui refusent de dire non à l'Europe qui avance, parce qu'ils ont peur de rater le train ; ceux aussi qui voteront oui, bien que peut-être, tout compte fait... Ou encore ceux qui sont contre ceux qui disent non, à ça oui !

Personnellement je voterai oui, et des deux mains. Les gauchos démago, qui font la fine bouche et racolent les mécontents et les frileux en leur disant que grâce à eux, et si on vote non, tout le monde aura trente heures de travail et un salaire minimum en hausse constante jusqu'au bonheur total et égalitaire, et qu'on fera la peau des sales patrons licenciés et boursicotiers, les gauchos démago, dis-je, ont

choisi de faire carrière en s'appuyant sur la bêtise humaine, qui est la chose la mieux répartie parmi les gens qui n'ont jamais voulu faire l'effort de s'élever au-dessus de leur condition. Pour eux la retraite à cinquante cinq ans, l'été à la plage, la télé, le foot, et peut-être la pêche à la ligne, sont les seuls combats qui méritent d'être menés pour libérer l'homme de l'affreux joug du capitalisme.

Ceux qui ont toujours été trop lâches ou trop paresseux pour se défendre par eux-mêmes, et qui se sentent fort quand ils sont en troupeaux et vocifèrent contre les riches qui ne pensent qu'à les exploiter. Quand j'avais vingt ans, j'ai moi aussi défilé en vociférant et j'ai chanté l'internationale ; je me sentais très faible et je ne connaissais rien de la vie, l'esprit grégaire me réchauffait, même si je ne croyais pas à la révolution. J'étais conformiste par facilité, mais tout de même assez individualiste pour me moquer des embrigadés trotskistes, marxistes-léninistes, staliniens, ou maoïstes. Il y avait, en ce temps devenu légendaire, deux choses :

- le grand élan du cœur et de la musique, pacifiste et décalé, le flower power, cette solidarité mystico-libertaire qui solidarisait les jeunes tout autour du monde, pourvu qu'un joint les réunisse.
- l'endoctrinement marxiste/révolutionnaire, mené par des cadres qui soit mentaient éhontément, soit étaient eux-mêmes idiots ou décérébrés, ou

pire encore, étaient de grands intellectuels comme Sartre, dont le seul moteur, sans doute à leur insu, était la recherche du pouvoir idéologique.

Je dois dire qu'autant j'ai toujours de l'admiration et de la nostalgie pour la première de ces deux choses, autant j'ai du mépris pour la seconde, qui représente pour moi tout ce qui est détestable : le mensonge, le dogmatisme, qui est l'abdication de l'esprit critique, la haine et la jalousie envers ceux qui ont eu plus de chance, et enfin l'absence totale de fantaisie et de liberté. Malheureusement la gauche française est aujourd'hui encore pour une bonne part dominée par cette stupide façon de penser.

On ne prend pas assez conscience que l'égalité, bien qu'elle figure parmi les principes sacro-saints de notre république, est en fait une horreur. Un monde où tous les gens seraient parvenus à être égaux tournerait vite à l'enfer,. Ce serait une société de castrés sans désir, sans enthousiasme, et sans poésie. La vie, l'amour, la passion et la compassion, naissent et se nourrissent des différences (et ce qui est différent ne peut pas être équivalent, c'est-à-dire égal). La diversité est la chose la plus précieuse au monde. Le vrai bonheur, c'est le désir, même insatisfait, c'est l'aspiration à quelque chose de toujours plus extraordinaire, la plupart du temps impossible, et pourtant quelquefois aussi la joie inespérée d'une réussite éphémère. Je ne vois pas quel bonheur pourrait procurer une société sans classe, où

tout le monde mènerait la même vie réglée et insipide, sans enjeux ni gageures.

Et si je peux comprendre qu'il faille lutter contre toutes les formes de misère, je ne crois pas qu'il faille le faire au nom de l'égalité. Il y a deux sortes de malheureux : ceux qui le sont simplement parce que leur voisin a plus qu'eux, et ceux qui le sont parce qu'ils ne savent plus trouver les moyens de vivre ou de survivre. A ceux-ci on doit tout faire pour redonner des forces et le courage de les mettre en oeuvre (et ces personnes sont aussi parfois des gens riches, le déficit de moyens pouvant ne pas être lié au niveau de vie), mais à ceux-là, on devrait plutôt faire la morale, et leur rappeler qu'on ne construit rien sur la convoitise.

Bien sûr il faut des redresseurs de torts, et la société doit sanctionner ceux qui ont acquis des richesses ou du pouvoir en maltraitant ou en escroquant les autres. Mais le voisin plus riche n'est la plupart du temps pas plus malhonnête que moi, même s'il est vrai qu'un jour ou l'autre, un ancêtre à lui a forcément fait fortune de façon plus ou moins louche. Si un riche peut être un malhonnête qui a réussi, un pauvre est aussi souvent un malhonnête qui a échoué.

On pense généralement que les riches sont égoïstes et se comportent mal vis-à-vis des pauvres parce qu'ils profitent de leur avantage. C'est en effet vrai pour beaucoup d'individus, mais c'est surtout vrai pour nos

sociétés développées qui se comportent assez mal envers les sociétés du tiers-monde, qui elles-mêmes sont très loin d'être irréprochables, comme les individus pauvres ne sont pas non plus des saints. Statistiquement, il n'y a vraisemblablement pas plus d'escrocs chez les riches que chez les pauvres. Rappelons nous le film si terrible et amusant d'Ettore Scola : « Affreux sales et méchants ». Extrême pauvreté et ignominie se rejoignent souvent, tandis que générosité et intelligence appartiennent davantage aux couches les plus favorisées, comme nous le montrent d'ailleurs les grands intellectuels de gauche, révolutionnaires, égalitaristes, et libertaires (qui cependant militaient en 68 pour la dictature du prolétariat). Tout ceci n'est bien sûr que banalités et lieux communs, et ce genre de vérités à l'emporte-pièce mériterait d'être affinée. Il n'empêche : il est tant de régler son compte à la bien-pensance de la gauche éprise de lutte des classes, mai qui profite des largesses d'une société dont le colonialisme et l'échange inégal a fait l'essentiel de la richesse. On manifeste pour la paix et la solidarité avec le tiers-monde, on s'offusque des conditions de travail des Chinois et des petits Indiens dans le textile ; cela ne coûte rien... mais on n'en achète pas moins les t-shirts made in China, et on ne veut rien lâcher des avantages sociaux et de la manie consumériste que permettent les inégalités mondiales.

La victimisation des travailleurs (comme si on était encore dans un roman de Zola) est une tromperie manifeste :

aujourd'hui tout le petit monde des salariés sans grande responsabilité s'assimile facilement à la classe laborieuse, même s'ils travaillent quinze heures de moins que leurs cadres et leurs patrons. Le côté flamboyant des élans révolutionnaires, qui, même s'ils reposaient sur des idées fausses, donnaient jadis aux troupes de gauche une certaine allure, un idéal et pourquoi pas, dans certains cas comme Jaurès, une grandeur d'âme ; ce côté digne a cédé la place à la lutte pour le pouvoir d'achat, concept pitoyable s'il en est, et qui en dit long sur l'idéal de vie de ces gens.

Et dans ce sens, ils sont encore effectivement des victimes, mais pas victimes de leurs patrons : victimes de leur bêtise et de l'aliénation consumériste qui nous touche tous, mais eux plus que les autres, parce qu'ils n'ont pas le courage de rechercher le bonheur ailleurs que dans la belle voiture ou la cuisine intégrée.

Je ne sais si le monde va plus mal aujourd'hui que jadis ; ce que l'on gagne d'un côté est souvent perdu sur un autre plan, sans qu'on s'en aperçoive forcément. Les couches jadis asservies (femmes maintenues sous domination masculine, peuples ou catégories sociales exploités et jugulés), ont bien sûr à se féliciter de l'évolution des deux cents dernières années. La perspective (certes encore lointaine) d'une expansion vers d'autres planètes, les progrès de la médecine, la fascinante aventure des sciences en général, sont autant de progrès à verser au bilan de l'évolution récente. Mais à contrario la misère gagne ; la

planète, ses écosystèmes et sa biodiversité, se dégradent sous l'effet de l'accroissement de la population, et de l'augmentation généralisée des consommations. C'est que le modèle économique de la croissance, qui marchait si bien tant qu'il existait des espaces vierges à conquérir pour les marchés, ce modèle qui se comporte comme une structure dissipative, ayant besoin d'un extérieur illimité pour fonctionner, ce modèle n'est plus adapté, dès lors que la population a atteint une masse critique, aujourd'hui largement dépassée. Le problème est qu'il n'existe pas d'autre modèle (si l'on excepte bien sûr les ineptes utopies sociales qui ont conduit à tant d'horreurs au cours du XXe s.). La première des questions aujourd'hui est sans doute : comment faire décroître de façon significative la population sans le choc d'un cataclysme nucléaire (dont les effets négatifs seraient d'ailleurs incalculables), et sans entrer dans une période de ruine progressive et de nouveau moyen âge. Je ne vois pour ma part que deux possibilités :

- 1) Le monde se partage en deux ou trois superpuissances qui continuent, vu leur concentration, à produire et à consommer beaucoup, et qui donc doivent de façon autoritaire (et disons-le, militaire) mettre sous leur contrôle les autres petits états, s'approprier les espaces clefs pour le renouvellement des écosystèmes, et y créer des sortes de réserves où les populations seraient limitées drastiquement et maintenues dans des modes de

vie archaïques. C'est une sorte de colonialisme scientifique, dont on voit mal aujourd'hui comment elle pourrait être acceptée, à l'extérieur comme à l'intérieur.

- 2) Chaque état ou région cherche à déconcentrer ses structures et ses marchés, tout en augmentant sa technologie grâce à une gestion complexe et performante des réseaux de communication. On produit beaucoup moins, on utilise les énergies renouvelables, on se replie spatialement mais on développe les communications immatérielles et les échanges très ciblés. On évolue vers une forme d'artisanat scientifique à haute valeur ajoutée et interconnecté, comme l'étaient les compagnons au temps des cathédrales. Le problème est qu'il s'agit d'un système très instable, qui doit s'autoréguler à petite échelle, et donc éliminer drastiquement la bêtise et l'incompétence, la convoitise et l'expansionnisme, qui risqueraient à tout moment de le faire périr. Cela n'est possible qu'avec un sens moral exacerbé, une sorte de ferveur analogue à la ferveur religieuse.

Ces modèles semblent donc, hélas (ou tant mieux), impossibles, et je crains qu'il faille nous résoudre à dériver vers un nouveau moyen âge, à nous apprêter à entrer encore une fois dans une nuit de l'humanité. Espérons-la supportable, et peut-être riche en germinations souterraines, donc en espoirs de renaissance.

Et l'Europe, dans tout cela ? La Constitution européenne a cela d'intéressant qu'elle contient en elle-même les embryons contradictoires des deux systèmes esquissés plus haut : polarisation d'une nouvelle super-puissance, mais aussi système d'organisation complexe soucieux d'organiser et de maintenir des micro-diversités.

12/05/05

J'ai dit tout le mal que je pensais de l'égalité ; suis-je pour autant un affreux réactionnaire, limite fasciste ? C'est tout le contraire : la volonté nazie d'exterminer les races inférieures repose, si l'on y réfléchit bien, sur l'impossibilité d'imaginer une société où coexistent le bien et le mal (caractérisés pour les nazis respectivement par les aryens et les juifs) ; tout ce qui n'était pas conforme au bien reconnu devait être peu à peu éliminé (les handicapés étaient dans le lot), pour aboutir à une société parfaite, égalitaire ; une sorte d'égalité par le haut, un peu comme celle que revendiquent nos tenants d'une Europe sociale ; à cela près que dans un cas on éliminait les « mauvais », tandis que dans l'autre, on décide de les transformer en « bons » (c'est-à-dire en consommateurs revendiquant des salaires élevés et une activité pas trop stressante). Bien sûr, là encore, je caricature. On s'est en fait aperçu depuis un certain temps du côté un peu stupide de cette notion d'égalité, et on l'a pudiquement remplacée par « l'égalité des chances ». Mais

c'est une pirouette : comme disait Coluche, ça sera toujours plus difficile pour un noir petit et moche... Soyons moins prétentieux et plus intelligents : recherchons une régulation des chances. C'est là le vrai rôle de la solidarité sociale : empêcher les abus, assister et aider les plus démunis, constituer des contre-pouvoirs politiques (les partis d'opposition) ou au sein des entreprises (les syndicats) ; toutes ces choses sont saines et accompagnent les progrès de la civilisation. Le rapport de force entre patronat et syndicat peut se faire sur la base d'une estime réciproque, comme quand le chaland marchand un prix avec le commerçant : on cherche un point d'équilibre entre la nécessité de vendre du commerçant, et le désir d'acheter du client. On peut à ce propos remarquer que, dans le discours du moins, les patrons ne parlent plus jamais aujourd'hui avec mépris des employés, tandis que l'inverse n'est pas vrai : la rhétorique marxiste considère toujours les patrons comme de sales exploités.

14/05/05

J'ai terminé mon « déjeuner sur l'herbe ». Comme la plupart de mes peintures, j'en suis à la fois satisfait et très insatisfait. Je m'explique : je suis satisfait parce que la composition est équilibrée, les couleurs sonnent justes, les personnages sont crédibles, et même l'idée qui organise les

éléments de ce tableau me paraît toujours intéressante et empreinte d'une certaine poésie ironique. Je suis par contre très insatisfait car je trouve l'expression d'une certaine platitude : il y a bien une écriture picturale reconnaissable, qui me correspond sans doute parce que je ne triche jamais ; mais je la trouve un peu « raz des pâquerettes » ; trop banale ; manquant d'énergie, de profondeur, de sensualité. C'est sans doute que moi-même je manque de ces qualités. Bien sûr je pourrais chercher une amélioration dans ce sens, orienter mon travail vers un expressionnisme plus convaincant. Je l'ai fait quelquefois, notamment dans ma série de petites peintures sur les signes du zodiaque. Mais même si le résultat a une qualité plastique, il n'emportera jamais l'adhésion parce que la liberté du trait et des formes y est un peu forcée. Ce travail sur l'expression, que j'admire chez les autres, me paraît en ce qui me concerne contraire à ma personnalité. Je préférerais avoir une personnalité un peu différente, plus capable d'emporter l'adhésion des autres, et de moi-même évidemment.

Je me pose d'ailleurs la question, devant l'œuvre des grands peintres qui ont marqué le XXe s., de savoir s'ils étaient satisfaits de leur travail ; si Picasso aurait voulu avoir le sens des formes musicales et des couleurs enlevées de Matisse ; si Zao Wou Ki a envié la liberté et la vitesse de Jackson Pollock. Si Hockney aurait aimé illuminer l'intimité des scènes à l'égal de Bonnard ; ou encore si Max Ernst aurait voulu atteindre à l'évidence simple et forte des

premières peintures métaphysiques de Chirico. La plupart des grands créateurs ne sont pas modestes et ont l'intime conviction de détenir une parcelle de vérité suffisamment forte pour l'imposer aux autres. Ce n'est bien sûr pas mon cas, et c'est un défaut parce que les gens attendent de l'artiste une conviction forte et roborative, et souvent apprécient l'excentricité et les transgressions, quelle qu'en soit par ailleurs la pertinence. Il est donc clair que je ne possède pas les qualités qui font les grandes personnalités de l'art, et ce n'est pas un hasard si, à mon âge déjà mûr, personne ne connaît mon travail pictural.

Et pourtant... si mes œuvres n'ont pas le génie de celles des grands créateurs, je les trouve cependant bien supérieures à celles de beaucoup de petits maîtres qui ont acquis une renommée confortable. Mais elles ne vont pas dans le sens de l'actualité, elles sont par nature et par vocation décalées, modestes, un peu naïves, et nostalgiques de toute la peinture artisanale traditionnelle. Les valeurs qu'elles portent, les paradis auxquels elles font rêver ne sont plus ceux des amateurs d'arts contemporains. Et surtout elles se font en dehors de tout courant artistique répertorié. Je pense que la plupart des critiques d'art les qualifierait de peintures du dimanche, bien qu'elles me semblent à l'évidence aller bien au delà des occupations de loisir et de l'expression anodine et sans performance des peintres amateurs (je suis pourtant de fait un peintre qui ne peut la plupart du temps peindre que le week-end).

Je me plais à croire que si les circonstances de la vie m'avaient permis – ou me permettaient encore - de consacrer davantage de temps à mes pinceaux, mon œuvre aurait pris, ou prendrait, une dimension plus forte et plus évidente, qui s'imposerait dans le débat sur l'art. Elle pourrait alors être fondatrice – ou fédératrice - d'un courant remettant en question la dérive avant-gardiste du XXe siècle, et affirmant que la peinture figurative a toujours un rôle à jouer dans l'exploration poétique des facettes inconnues de notre univers. Certains la considéreraient comme réactionnaire, puisqu'elle interviendrait en opposition aux courants actuels de l'art. Je pense personnellement que sa dynamique interne n'est pas basée sur une réaction aux excès de l'art contemporains, mais sur une volonté de reprendre et poursuivre une grande aventure interrompue voilà près d'un siècle par Mondrian, Malevitch, et Duchamp.

Mais l'anachronisme de la peinture figurative est peut-être une donnée intrinsèque qui doit maintenant la caractériser. Elle est de ces choses qui, dans le monde contemporain, ne peuvent s'apprécier que lorsque le temps est passé et les a rendues mystérieusement plus attrayantes ; un peu comme les vins de garde qui doivent séjourner longtemps dans la cave avant d'être bus. Ainsi ma grange est pleine de toiles qui attendent, dans l'anonymat campagnard, que leur heure soit venue.

15/05/05

Musique. Musique tonale, dodécaphonique, grande musique et musiques populaires. La musique parle-t-elle d'abord aux sens ou à l'esprit ? Quand est-elle apparue ? Avant ou après le langage ? Le chant précède-t-il la musique instrumentale ? Personne aujourd'hui ne peut donner de réponses certaines à ces questions. La logique cependant nous porte à croire que le chant est antérieur à la musique instrumentale, et peut-être même antérieur au langage, participant à des chorégraphies liées aux parades sexuelles qui existent déjà dans le monde animal. Les rythmes et les vibrations musicales réveillent en tout cas dans notre cerveau des couches très ancienne ; une sorte d'émotion presque instinctive, qui peut d'ailleurs déclencher à notre insu des trémulations rythmiques du corps, nous invitant et nous incitant à la danse. Mais la musique s'est aussi construite et complexifiée au cours des derniers millénaires, pour exploser littéralement aux XVIIe et XVIIIe siècles en occident, avec la multiplication et l'accord d'instruments remarquables et de voix sophistiquées. L'écriture musicale a permis également de gérer les compositions d'une grande complexité, et de les transmettre facilement. Enorme saut qualitatif lié à ce que l'on pourrait appeler la capitalisation culturelle, analogue à celle qu'a permis le livre et les éditions imprimées dans le domaine de

la pensée. Pendant ces siècles de grandeur et jusqu'à l'orée du XXe siècle, le but de toute musique était de toucher le cœur, de provoquer l'émotion, d'accompagner tantôt la ferveur religieuse, tantôt le vague à l'âme, tantôt le sentiment amoureux, tantôt l'empathie avec les protagonistes des récits épiques ou dramatiques. Puis, comme en peinture, l'idée monstrueuse est apparue : la finalité des arts est supérieure à la vérité apparente dictée par les sens, et la musique, comme les autres arts, doit rechercher une vérité supérieure et emmener l'homme vers elle, quitte à déconcerter ou même agresser ses sens, car ceux-ci doivent évoluer et participer à forger un homme nouveau. Du coup, déclenchement de la fuite en avant vers l'expérimentation appuyée sur les mathématiques, la logique formelle, les nouvelles technologies acoustiques. Les sens doivent s'habituer à entendre l'inaudible dodécaphonique, et s'élever, grâce à la révélation de mondes musicaux nouveaux découverts par la recherche. Et s'ils n'acceptent pas cela, ils sont voués à s'assoupir dans le rabâchage de mélodies faciles qui les enkyste au lieu de les faire progresser.

L'utopie de l'homme nouveau est la grande plaie intellectuelle qui a marqué tout le XXe siècle. Auto-fascination de l'homme occidental, et fantasmes démiurgiques. Au désir colonial et impérial de conquêtes terrestres, vieux comme la civilisation, vient se superposer – ou s'opposer – un désir de changer scientifiquement la

société et, pourquoi pas, les hommes eux-mêmes. Lénine, Staline et Hitler, Mao, Pol Pot. Autant de démiurges tragiques. Heureusement, en art, les conséquences du fantasme scientifico-démiurgique ont moins de conséquences et restent finalement assez anecdotiques. Mais il est tant néanmoins de réfléchir à ce que sera la tâche artistique du XXI^e siècle. D'abord l'axiome de l'homme nouveau est à reconsidérer :

- soit on persiste à vouloir transformer rapidement l'homme, et les moyens génétiques ouvrent alors des perspectives davantage scientifiques, et donc plus terribles encore, que les moyens politico-idéologiques mis en œuvre au XX^e siècle.
- Soit on choisit une évolution lente et prudente, et de fait on renoue, en art avec le verdict des sens. On cesse d'accepter l'inacceptable sous prétexte d'aller vers une hypothétique vérité supérieure.

La musique du XXI^e siècle rouvrira donc, je le crois, les portes à l'émotion et à l'équilibre. Reste la question des musiques populaires et des musiques savantes, des musiques régressives et des musiques évoluées. Toutes parlent directement aux sens, mais les sens peuvent s'affiner grandement, tant avec la pratique musicale qu'avec le travail général de l'esprit. Il faudra certainement dans ce domaine œuvrer pour contrecarrer l'abrutissement des masses lié aux stratégies de grande consommation. Mais les jeunes

continueront de préférer les musiques entraînantes aux musiques de recueillement, et les vieux les musiques sophistiquées aux musiques basiques. Quelles orientations prendra la musique savante, dans ce siècle nouveau ? Quels objectifs s'assignera-t-elle ? Le retour à la musique tonale, même s'il constitue à mon avis une certaine évidence, n'est pas non plus à lui seul une garantie de qualité : la musique tonale de Dutilleux, même si elle est audible, ne procure pas vraiment de grande émotion esthétique, comme peut le faire un opéra de Mozart ou même une symphonie de Debussy. Peut-être faudra-t-il réalimenter l'inspiration de la musique savante par un recours aux mélodies populaires, comme ont pu le faire Liszt, Bizet, de Falla, Borodine, et tant d'autres. Sans doute faudra-t-il aussi trouver la place des nouveaux instruments dans l'harmonie globale des ensembles concertants. Et redéfinir les thématiques qui sous-tendront de nouvelles compositions, en relation avec les rôles institutionnels de la musique, et avec l'imaginaire et l'inconscient collectifs qui caractérisent le monde contemporain. La gageure est je crois plus facile à tenir pour la musique que pour la peinture. En effet, si celle-ci redevient vraisemblablement figurative, ou semi-figurative, comme la musique redeviendra tonale ou quasi-tonale, la question du sens ne s'en posera pas moins de façon beaucoup plus cruciale : le fait de représenter, donc de fixer un ensemble de figures renvoyant chacune de façon explicite à une quelconque réalité, rend le travail du sens

beaucoup plus prégnant et présent dans une peinture que dans une pièce musicale.

21/05/05

La campagne pour la constitution européenne s'enlise dans un marécage nauséabond, et il faut bien admettre que probablement le non l'emportera. C'est un non qui exprime une révolte collective et quasi infantine face à l'adversité et aux difficultés prosaïques du monde. C'est une sorte de déni de la réalité, non pas un « non » rationnel, mais un « na ! » infantile. Les classes moyennes de gauche boudent, et elle préfèrent exprimer leur orgueil plutôt que de se questionner sur la nécessité d'éventuelles remises en question. Et il y a toujours de mauvais diables politiques pour jouer du violon et faire miroiter aux idiots des lendemains qui chantent. Exploiter les jacqueries et révoltes collectives est un sport national des hommes politiques français depuis la Révolution. Que n'a-t-on fait au nom du peuple, de cette entité veule, capricieuse, et qui se pose éternellement en victime des puissants ? En démocratie, les élites politiques se doivent d'appriivoiser ce gros animal balourd et susceptible qui, s'il se sent menacé ou si on le prend à rebrousse poil, cède immédiatement à la peur et à la

colère, et devient très dangereux. Il faut beaucoup de sucres et de flatteries pour le domestiquer et le faire aller dans le bon sens.

Comme on le voit, j'ai un certain mépris pour le peuple : pas pour les gens du peuple, qui sont heureusement autre chose que la moyenne statistique de leurs comportements très divers. Il reste que les gens modestes ont en moyenne plus de difficultés matérielles, qu'ils sont moins bien armés psychologiquement pour affronter ces difficultés, et que de fait, ils succombent plus facilement aux lâchetés, comportements addictifs, et brutalités diverses. Ce n'est pas un hasard si c'est le peuple qui a porté Hitler au pouvoir.

Je ne veux cependant pas stigmatiser la révolte, même irrationnelle. Dans certains cas, cette décharge électrique violente secoue les habitudes et fait advenir une nouveauté que l'on n'attendait pas ; elle permet de forcer le destin. Cela est vrai pour les individus, et le pouvoir de se révolter est une qualité indéniable, parce qu'il atteste d'un réel courage, d'une force de caractère, qui permet par exemple à l'adolescent de devenir un adulte. Mais la révolte collective est tout le contraire : c'est une manifestation de l'addition des faiblesses individuelles, où chacun pense trouver dans le groupe la possibilité de changer la société sans se changer soi-même. Autant le petit groupe de révoltés agissants peut être défendable à mes yeux (quand il n'est pas animé uniquement par une haine aveugle), autant la révolte

par banderoles et bulletins dans l'urne me paraît méprisable. La gestion d'un pays, ou d'un ensemble d'états, n'est pas un match de football où la finalité est de faire gagner son équipe, à grand renfort de pompom-girls et de vociférations de supporters. Le bon fonctionnement d'un pouvoir démocratique suppose, dans l'idéal, des citoyens responsables et rationnels, pas un peuple aux réactions épidermiques, qui ne cherche qu'à flatter son orgueil en remportant le match supposé des classes laborieuses contre le grand capital, un peuple décidément amnésique qui ferait bien de tirer les leçons de l'histoire tragique du XXe siècle.

28/05/05

La recherche du temps perdu. Plus personne aujourd'hui ne conteste qu'il est impossible de construire durablement l'avenir si l'on est oublieux du passé. Cela est vrai des personnes mais aussi des sociétés. On sait que pour survivre, un amnésique doit réapprendre son passé et se rebâtir des souvenirs, des repères qui puissent le relier à une famille et à un groupe social. Sans cela, il ne peut donner de sens à ses actes, et reste dépourvu de toute libido, de tout désir de vivre. Pareillement les régimes politiques qui ont méprisé leur passé et leurs traditions pour construire une société utopique nourrie seulement d'idées abstraites, quelles que soient par ailleurs leur générosité ou leur

noblesse, ces régimes ont emmené, comme on sait, des pays entiers au désastre.

On peut vérifier ces effets négatifs de l'oubli dans beaucoup d'autres domaines : l'urbanisme de la nappe blanche préconisé par M. Le Corbusier a gangrené durablement nos périphéries urbaines, et aujourd'hui encore, en Chine et dans la plupart des pays du tiers-monde, la ville générique, issue des seules préoccupations à court terme d'un capitalisme sauvage (qu'il soit d'état ou qu'il soit privé), répand sur des centaines de km² ses théories de tours minables ou clinquantes, dont l'éclat, quand il existe, reste en général très éphémère (il paraît que la plupart des tours construites en Chine depuis dix ans commencent déjà toutes à se déglinguer). Dans un domaine tout différent, l'agriculture des pays occidentaux, forte de l'appui des industries chimiques et des certitudes superficielles d'une science peu observatrice, a, ces cinquante dernières années, détruit durablement les sols et les équilibres écologiques en pensant qu'il suffisait d'apporter des phosphates et des nitrates aux plantes pour les nourrir et augmenter facilement les rendements : résultat, des produits de qualité médiocre, et la prolifération des micro-organismes qui, au lieu de réguler les échanges entre les plantes et leur milieu, deviennent une menace pour leur survie et doivent être éliminés à coups de pesticides, etc, etc. On pourrait aussi faire ce genre de constatation dans l'art de la seconde moitié du XXe siècle, dont les théories simplistes, toutes plus ou

moins basées sur une pseudo approche scientifique des sens et de la psychologie, on fait dériver les pratiques artistiques vers l'absurdité la plus totale.

Que sommes nous sans nos souvenirs ? de pauvres machines vides, capables simplement d'occuper le temps qui passe. Mais les souvenirs ne sont pas des monolithes incorruptibles : ils s'érodent naturellement, s'estompent et disparaissent peu à peu. Notre cerveau est ainsi fait qu'il doit régulièrement dépoussiérer ses connexions, et mettre au grenier ou à la poubelle certains enregistrements, pour pouvoir en faire entrer de nouveaux. Une dialectique s'instaure alors entre les strates récentes et les strates anciennes de la mémoire, qui se gère un peu comme on gère une bibliothèque : les vieux livres sont remisés sur les étagères du haut, peu accessibles, et on finit par les oublier. Mais quel plaisir, de prendre de temps à autre un escabeau, et de redécouvrir les titres qui ont charmé notre jeunesse ; de feuilleter à nouveau des pages que l'on croyait oubliées et qui pourtant réveillent très vite en nous une multitude de sensations. Et d'autant plus de sensations, d'ailleurs, que ces livres n'ont jamais été réouverts depuis leur première lecture. Car une des bizarreries de la mémoire est que lorsqu'elle réactive régulièrement un souvenir pour ne pas l'oublier, elle le déforme un peu à chaque fois, ou du moins affaiblit son authenticité, parce qu'elle doit le reconstruire à chaque évocation, compléter artificiellement – et inconsciemment, les petits détails qui ont échappés. Si j'ai

pris une photo d'un moment particulier de ma vie, et que je regarde souvent cette photo, le souvenir que j'ai de ce moment va, au fur et à mesure du temps qui passe, se superposer aux détails du cliché, et ma perception intérieure de cet épisode ancien va finalement se calquer sur ce qu'en aura retenu l'objectif photographique. Si par contre je retrouve vingt ans après la photo ignorée d'un moment que j'avais oublié, la réactivation est alors première, intacte et délicieuse : c'est véritablement la madeleine de Proust.

On dit souvent que l'architecture historique des villes est comme une mémoire inscrite dans la pierre, et cette mémoire est sans doute tout aussi utile pour le développement urbain harmonieux, que nos souvenirs le sont pour l'équilibre de notre esprit. Et les mêmes problèmes se posent, exactement :

- l'érosion naturelle des éléments les plus anciens,
- leur affaiblissement par un entretien ou des restaurations successives qui leur font perdre à la longue leur authenticité,
- le plaisir intense que peut procurer une découverte archéologique,
- la nécessité de reconstruire des éléments du passé lorsqu'un traumatisme important (un bombardement par exemple) a irrémédiablement détruit le patrimoine et frappé l'espace urbain d'amnésie.

Pour toutes ces raisons, je crois que le rapport au patrimoine bâti de nos villes est quelque chose de complexe, qui ne doit jamais être traité de façon dogmatique, du style : « il ne faut jamais faire de pastiche » ou encore « l'intervention contemporaine et le vestige authentique doivent toujours être clairement dissociés » etc. De tels mots d'ordre ont forgé les doctrines officielles depuis la charte de Venise, et ont contribué à répandre chez les architectes des préjugés stériles. Ainsi je suis convaincu, contrairement à la majorité de mes confrères, que la reconstruction de Saint Malot après la guerre sur le mode du pastiche historique, fût bien préférable à celles de Brest ou de Caen qui se sont accommodées de l'amnésie du traumatisme, sans chercher à reconstruire un passé, fût-il réinventé. Il aurait bien sûr été préférable de retrouver le plus possible des plans d'origine des bâtiments détruits de Saint Malot, de façon à ce que les souvenirs réinventés soient fidèles à la réalité disparue. Mais rappelons nous qu'avant de disposer de traces objectives, écrites ou dessinées, les sociétés protohistoriques refondaient perpétuellement leur histoire dans le mythe. Celui-ci était en quelque sorte une condensation de la mémoire collective, dont la vérité profonde va bien au-delà des vérités historiques contextuelles oubliées. Le mythe est un attracteur étrange qui naît de la superposition synchronique des milliers d'histoires particulières survenues au cours des siècles, et dont l'intensité est rendue grâce à la

force des transpositions symboliques, qui donnent cette fulgurance fascinante aux grands récits mythologiques.

L'écriture, la consignation précise du passé, a rendu peu à peu impossible la constitution de nouveaux mythes (du moins au sens « universel » reconnu aux mythes anciens). Ce n'est pas pour autant que la mémoire collective s'est réduite à la platitude des minutes du greffier. Les souvenirs historiques et l'imaginaire continuent d'échanger, à travers les croyances et les idéologies, mais surtout à travers la poésie. Elle seule est capable de retrouver l'évidence universelle des grands mythes anciens. La poésie en effet entretient avec la mémoire collective des rapports légers et parfois versatiles ; elle peut jouer avec les souvenirs de façon irrévérencieuse, parce qu'elle sait d'instinct que la vérité réside dans le caractère changeant et contradictoire de la vie, et non dans la relation figée et définitive de l'histoire, fut-elle d'une exactitude irréfutable. C'est pourquoi il arrive que les historiens en veuillent aux poètes, comme la camarade en voulait à Brassens « d'avoir semé des fleurs dans les trous de son nez ». Et les critiques d'architecture, détenteurs de la pensée correcte, en veulent aux petits malins qui prétendent réutiliser des éléments du passé dans leur architecture contemporaine. Les images surréalistes de Max Ernst ou de Dalí sont pour moi le paradigme de cette création poétique qui mélange, de façon légère et profonde à la fois, les traditions et les souvenirs anciens avec les images et les techniques du temps présent,

pour produire des œuvres d'une nouveauté absolue qui, contrairement aux nouveautés éphémères de la mode, possèdent d'emblée une dimension intemporelle semblable à celle des mythes.

04/06/05

J'ai visité hier avec D. Mangin le cours du Chapeau Rouge, aménagement dont nous avons tous deux la paternité, et dont j'ai pendant un an supervisé la réalisation. Je dois dire que le lieu, déjà très beau en lui-même par ses grandes perspectives et par les superbes architectures qui le bordent, a acquis avec notre aménagement une élégante sérénité, dont les riverains et les visiteurs s'accordent à reconnaître la qualité. Il faut dire que dans l'équipe de conception, la personnalité de chacun a joué ici en complémentarité, même si l'accouchement du projet n'a pas été vraiment facile :

- vision large et synthétique de David Mangin, avec quelques détails forts qui marquent efficacement l'esprit du projet (ici les quelques marches en bout de cours qui créent un léger surplomb vers la Garonne, et le dessin des massifs plantés devant le grand théâtre, comme de longs rubans coupés de biais) ;

- rigueur, méthode et souci du détail de Jean-Marc Fritz, qui s'est appliqué à rationaliser chacun des éléments du projet et à en optimiser la conception technique ;
- et en ce qui me concerne, le sens du contextuel, qui s'est exprimé par l'inlassable (et sans doute énervant) rappel des données pragmatiques, mais aussi par un travail d'adaptation fine au lieu, par l'insertion d'une certaine souplesse dans les principes un peu sec des esquisses de David (ainsi la fausse symétrie des plantations d'alignement qui encadrent la perspective centrale, la mise en valeur des perspectives secondaires, ou encore le rythme des arbres qui reprend discrètement celui des travées du grand théâtre).

Notre travail sur le parvis de la gare Saint Jean, qui s'est soldé par un échec puisque notre proposition n'est pas retenue, a sans doute été moins bien coordonné (temps de réflexion plus court et plus contraint par les emplois du temps chargés de chacun). Peut-être l'espace en lui-même, plombé par les multiples contraintes auxquelles le soumettait un programme contestable, n'a pas été en mesure de bien fédérer nos imaginaires respectifs. Dommage. Je ne sais si j'aurais de nouvelles occasions de travailler sur de grands projets d'aménagement urbain, mon aura professionnelle n'arrivant évidemment pas à la cheville de celle de David. Depuis UP8 et notre séjour à la fac d'architecture de Constantine, il a su polariser son travail et sa réflexion sur l'architecture urbaine, parfaire sa culture

historique, évoluer dans le milieu de la recherche urbaine, tandis que moi, je fuyais la grande ville et me repliais dans mon monde intérieur, radicalement hostile à la modernité, tourné vers les fantasmagories des villes imaginaires qui naissaient sous mon pinceau, perdu au fond de la campagne profonde. J'aurais pu disparaître complètement, mon travail décalé et trop dilettante n'intéressant personne. Mais le fil ténu qui me reliait au monde de la réflexion architecturale et urbanistique n'a jamais été totalement rompu.

Et, si mes idées pittoresques et contre-révolutionnaires (?) ne sont toujours pas capables de capter l'intérêt — et encore moins l'adhésion — de l'intelligentsia parisienne ou bordelaise, j'ai acquis localement, par ma modeste pratique professionnelle, l'estime de gens du monde rural qui, évidemment, ne représentent rien, ni dans le domaine de la pensée, ni dans celui du pouvoir. Je ne serai probablement jamais un architecte de renom ; et pourtant je crois fermement détenir sinon des réponses, du moins de bonnes interrogations sur l'architecture et l'urbanisme, bien meilleures que celles qui sous-tendent le travail de mes confrères plus glorieux. Nous sommes passé prendre avec David le fascicule publicitaire de Domofrance vantant un futur îlot de Bordeaux nommé « les diversités », où se côtoieront des logements imaginés par quelques architectes appréciés par le milieu bordelais. Il n'y a là en vérité qu'un collage plus ou moins habile entre les mondes schizophrènes de chaque concepteur, amalgamés par un

règlement urbain dont l'alpha et l'oméga semblent être le gabarit et l'alignement sur rue. Une sorte de village expo où les futurs clients sont invités à habiter « bien plus qu'un logement » (entendez une œuvre architecturale). En somme, un quartier fait de l'addition agglutinée d'individualismes tellement différents dans la forme, mais tellement identiques dans le contenu ! Et cela est sensé préfigurer l'urbanisme convivial de demain. La grande concession aux tendances actuelles de la demande est le fait qu'il n'y a quasiment plus de logements collectifs superposés, mais essentiellement des logements individuels, avec courettes ou terrasses. On est là dans une conception de l'habiter qui renoue avec une tradition bordelaise de la maison de ville ou de l'échoppe, et qui est certainement bien meilleure que celle générée par les tours et les barres des trente glorieuses. Mais ce qui fait la cohérence d'un tissu urbain, à savoir l'emboîtement et la synergie des échelles d'organisation de l'espace, et leur capacité à intégrer et à gérer la diversité des fonctions urbaines, tout cela manque ici, la diversité proposée étant analogue aux diversités généralement proposées dans la société de consommation : mille et un packagings autour d'un produit standard ciblé par des études de marketing.

11/06/05

Il est devenu banal et de bon ton de considérer que le monde va mal. Ce constat, qui est sans doute fondé, et qui témoigne de peurs nouvelles liées à la connaissance que nous avons des écosystèmes et de leur fragilité, n'est peut-être pas si différent des peurs chrétiennes millénaristes qui s'étaient développées au IXe siècle, et qui bénéficièrent surtout à l'église, légataire des biens que beaucoup cédaient pour acheter leur salut à l'heure présumée du jugement dernier. Depuis que le monde est monde, l'évolution ne se fait pas en ligne droite et à rythme régulier, mais elle connaît des bonds successifs et des crises. Il serait vain de vouloir lisser le futur de la planète, ou celui de l'humanité. En grande partie notre destin nous échappe, même s'il est très dépendant de nos actes. Le paradoxe n'est là qu'apparent : si nos décisions agissent bien sur le cours de notre vie, nous ne maîtrisons pas vraiment la part des effets directs et des effets induits, et nous sommes souvent, sans le vouloir, contre-productifs, ou au contraire nous bénéficions parfois de moments de chance, de synergies imprévues qui peuvent orienter dans un sens favorable les conséquences de décisions a priori mauvaises.

Ce constat relativiste ne nous dispense évidemment pas de faire travailler notre raison et nos intuitions, mais nous encourage à conserver une certaine modestie, dans la mesure où nous ne sommes qu'un tout petit maillon dans la

chaîne de mécanismes universels qui nous dépasseront toujours, si tant est d'ailleurs qu'ils soient des « mécanismes ».

De la même manière que nous devons vivre et aimer la vie, même si nous savons que nous finirons par mourir, nous devons continuer à vouloir changer le monde, même si nous savons que nous ne maîtrisons pas vraiment son évolution. Face, donc, aux nouvelles peurs millénaristes qui nous annoncent la fin du monde si nous ne mettons pas un terme rapide à nos dépenses inconsidérées d'énergie et aux pollutions diverses qui les accompagnent, nous devons prendre position, élaborer des analyses et des scénarios.

Les altermondialistes, robins des bois de l'aire moderne, se sont faits les champions de la dénonciation des méfaits du capitalisme mondialisé, jugé responsable de l'accroissement des inégalités, du gaspillage énergétique, et de la dégradation généralisée des écosystèmes. Selon eux, le modèle actuel de l'économie dominante, baptisé « modèle libéral », repose sur une croissance indéfinie, seul moyen qu'auraient trouvé les riches pour reconduire leurs profits à court terme, et cela au détriment d'une gestion avisée des ressources de la planète. Certains alors proposent la décroissance, et, partant du constat que 20% de l'humanité (les pays riches) consomment 80% de l'énergie mondiale, ils proposent de congédier les gouvernements libéraux de ces pays, et d'appeler leurs populations consommatrices à plus de responsabilité, espérant une

rigueur collective nouvelle, à travers une gestion publique accrue des ressources, symbolisée par l'accroissement des services publics. Dans le même temps, ils militent souvent pour le maintien de leur « pouvoir d'achat », de leurs « acquis sociaux », et pour un « nivellement par le haut » des avantages divers dont bénéficient les peuples européens, acquis au « fil de la lutte des classes », avantages qui ne sont bien sûr pas gratuits. Vision extrêmement moraliste où le pauvre et sa lutte collective sont idéalisés, tandis que le riche et sa recherche permanente du profit sont diabolisés. Ils ne voient pas, ou ne veulent pas voir, que le véritable problème écologique de la planète, à moyen terme, est moins le gaspillage énergétique des privilégiés que la croissance démographique et l'idéologie égalitariste qui interdit de remettre en cause le développement à l'occidentale des pays du tiers-monde, qui représentent les trois quarts de la population mondiale.

Le problème des pays riches ne devient un réel problème que si l'on entrave un processus de régulation naturel, dont voici en quelques mots le schéma : la richesse, qui permet le développement culturel, s'accompagne toujours à terme d'une diminution de la démographie, et donc d'un vieillissement de la population. Ce vieillissement entraîne une dépense sociale accrue et de moindres gains productifs, et donc devrait se solder par une frugalité acceptée des populations, en accord avec la nécessité d'économies énergétiques. Mais l'idéologie égalitariste

empêche que cette régulation fonctionne : pas question de diminuer le montant des retraites ni de prolonger le temps de travail ; pas question de réduire le pouvoir d'achat ; pas question de limiter les prestations sociales. Alors, pour garder le beurre et l'argent du beurre, on encourage la natalité et l'immigration, et la politique keynésienne de grands travaux, toutes choses qui vont dans le sens inverse d'une limitation de la consommation énergétique. Au nom de la préservation des acquis sociaux, on fait exactement la même chose que ce que l'on reproche aux capitalistes : vouloir à tout prix préserver leurs privilèges, même si cela est néfaste pour l'ensemble de la planète. On part du principe que ce sont les riches qui doivent réduire leur niveau de vie, et pas les classes moyennes ; pourtant, si les classes moyennes réduisaient leur consommation, les profits capitalistes seraient automatiquement moindres, tandis qu'à l'inverse, une limitation locale trop forte des profits du grand capital encourage son redéploiement international et sa recherche d'exploitation des pays les plus défavorisés.

Nos théoriciens altermondialistes, comme la plupart des idéologues de gauche, assimilent à tort équitable et égalitaire, et cette confusion est responsable de bien des erreurs. Lutter pour l'équité, c'est faire prévaloir le mérite, et créer les conditions pour que toute compétition soit loyale (un peu comme la course à handicap). Lutter pour l'égalité, c'est désigner à l'avance qui doit gagner la compétition, afin de répartir « équitablement » les victoires ; c'est en fait

refuser la compétition parce qu'elle est génératrice de différences, et donc de frustrations. L'idéologie égalitariste prétend substituer l'entraide à la compétition, sans comprendre que l'entraide ne peut se créer efficacement que dans la compétition, qui est une donnée naturelle. L'idéologie égalitariste est une idéologie de frustrés et de jaloux, qui ne supportent pas que leur voisin réussisse mieux qu'eux. C'est aussi parfois une idéologie de privilégiés honteux, qui pensent se dédouaner de leur position supérieure en prêchant l'égalité tout en assurant leur position dominante par l'ascendant qu'ils ont facilement sur des masses qui ne demandent qu'à être convaincues. Un tandem idéal se crée alors entre ceux que l'on incite à revendiquer, en transformant leurs jalousies et frustrations en causes nobles, et ceux qui assouviennent leur envie de supériorité et de domination, en la justifiant par un combat généreux et « désintéressé ». Il faut appeler un chat « un chat ».

Cependant, que l'on me comprenne bien : je ne critique pas la recherche de justice sociale, ni la générosité (qu'elle soit individuelle ou collective) envers les plus défavorisés. Au contraire, je suis pour à 100% !

Mais la recherche de justice sociale n'est ni la défense systématique des acquis sociaux, ni la discrimination positive. Prenons un exemple concret : que faut-il faire – et que ne faut-il pas faire – pour lutter contre la marginalisation scolaire des jeunes issus des cités, pour

éviter que leur destin ne soit scellé avant même qu'ils n'entrent à l'école ? A mon sens, deux possibilités :

- soit on organise la mixité de façon à ce qu'il n'y ait pas plus de 10% de défavorisés dans chaque classe, dans chaque école, dans chaque collège ; mais alors, tant qu'il n'y a pas de réelle mixité sociale des quartiers, il faut déterritorialiser les études, et c'est, je pense, peu réaliste.
- soit il faut créer des écoles à plusieurs vitesses, et cesser de faire croire que par le collège unique, ce grand produit de l'idéologie égalitariste, tout le monde a les mêmes chances de réussite scolaire. Il faut plutôt créer des écoles et des programmes adaptés aux quartiers défavorisés, avec seulement deux modestes ambitions : donner le minimum à ces jeunes pour qu'ils s'intègrent, et cela, bien entendu, plutôt dans la partie inférieure de l'échelle sociale (parce qu'il faut rester réaliste et accepter la différence) ; et détecter, à chaque niveau de leur scolarité, les meilleures éléments qui pourront être ré-aiguillés dans d'autres écoles et soutenus financièrement.

Aussi loin que l'on remonte dans l'histoire de l'humanité, l'égalité sociale n'a jamais existé. Le rôle d'une organisation sociale n'est d'ailleurs pas de la rechercher, en allant vers je ne sais quel paradis socialiste improbable, qui ressemblerait d'ailleurs davantage à la fourmilière qu'au supposé communisme primitif. Le rôle de l'organisation

sociale est (selon moi) d'orchestrer les différences, de les faire jouer en synergie ; d'assurer suffisamment de souplesse et de perméabilité entre les couches sociales afin de garantir l'adaptabilité globale de la société (et de permettre les rêves individuels les plus téméraires) ; de veuillez à réguler les évolutions et à éviter de trop fortes distorsions, génératrices de ruptures ; de garantir une justice sanctionnant le non respect des règles communes ; d'aider les plus démunis, sans arrières pensées, mais par simple compassion.

Nulle recherche d'égalité dans tout cela, mais plus courageusement, du respect mutuel, de l'équité, de la générosité, et surtout du désir plutôt que de l'envie.

12/06/05

Je suis de ceux qui pensent – ou qui espèrent – que le destin humain ne s'arrêtera pas à une gestion en bon père de famille de la petite planète bleue. Je crois à une histoire interstellaire, à un ensemencement progressif de notre voisinage galactique par les petites graines de conscience issues de l'humanité terrestre. Avec ou sans rencontre du troisième type. Cette aventure, dont nous n'avons initié que les premiers balbutiements, demandera plusieurs siècles, et sans doute plusieurs millénaires. Les rêveries de la science-fiction m'ont toujours intéressé, malgré leur côté

volontairement irréaliste. Elles ne sont pas une préfiguration du futur, mais une incitation imaginaire à se tourner vers cette entreprise considérable. Dans cette nouvelle perspective historique, nous n'apparaissions plus que comme des hommes préhistoriques à l'aube d'une histoire à naître, aussi différente de notre histoire passée et présente, que celle-ci l'a été des âges primitifs de la pierre taillée et de la pierre polie. Il est impossible de savoir aujourd'hui par quelles voies pourra se réaliser cette diaspora humaine à travers l'espace cosmique. Nous en mesurons les difficultés, mais nous ne pouvons présumer des découvertes et inventions à venir qui permettront de surmonter ce qui semble aujourd'hui une barrière infranchissable, à savoir l'énorme distance spatiale. Cet avenir encore très inimaginable aura-t-il lieu ? L'avenir s'écrie au jour le jour, et d'autres destins peuvent aussi advenir à l'espèce humaine : le pire, la destruction totale par armes nucléaires ou cataclysme de grande envergure ; ou encore le repli sur soi, avec un jour, l'arrivée de conquérants extraterrestres nous faisant entrer dans l'histoire cosmique à leur manière, que nous n'apprécieront peut-être pas (mais n'est-ce pas ce que nous avons fait avec les peuples amérindien ?). L'aire du développement durable et de la gestion écologique de la planète, qui commence aujourd'hui, marquera une phase de stagnation dans la courbe d'expansion de l'humanité ; il ne faut pas la percevoir négativement : elle est nécessaire parce qu'elle peut nous faire éviter un anéantissement prématuré,

et parce qu'elle sera peut-être le moyen de fédérer les peuples et de stabiliser l'organisation politique au niveau mondial (on peut rêver...). Mais elle comporte aussi des dangers, comme d'ailleurs n'importe quel choix individuel ou collectif. Le principal me paraît être justement le risque d'assoupissement et de repli, la perte progressive de ce désir impérieux de conquête ou de découverte, de cet appel du large qui a eu tant d'importance dans l'aventure humaine. On ne sait alors que penser, et à nouveau notre réflexion se heurte à l'impossibilité d'évaluer l'impact des effets directs et des effets induits dans nos choix de société : on peut en effet penser que ce sont les situations de crise qui sont seules capables de stimuler cette grande tendance des peuples à rechercher d'autres horizons, à braver les difficultés et les périls pour découvrir d'autres mondes. La trop bonne gestion de la planète serait alors un frein à ce destin universel de l'humanité. Mais a contrario, il est évident qu'une mauvaise gestion des ressources terrestres peut nous amener à disparaître, faute d'avoir inventé assez vite les moyens de quitter un espace devenu par notre faute stérile et mortifère.

Rien n'est jamais acquis, et, encore une fois, ces réflexions doivent nous porter à la plus grande modestie. Cependant, aujourd'hui, la voie de la raison et de l'intuition est bien la protection et le sauvetage de notre terre mère, et nous devons mettre toutes nos forces dans ce combat, même s'il paraît dépourvu de l'esprit conquérant qui a marqué

presque tous les progrès de l'humanité. Toutes nos forces ? Bien sûr que non ; ce serait de la mauvaise stratégie ; tout homme politique ou chef de guerre sait qu'il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier ! Alors sachons aussi garder une fenêtre ouverte sur le ciel, restons attentif à l'appel du cosmos.

21/06/05

C'est aujourd'hui les cent ans de Jean-Paul Sartre. Certains relativisent sa stature intellectuelle parce qu'il s'est beaucoup trompé en politique, et parce qu'il s'est appuyé en philosophie sur Heidegger, lui-même aujourd'hui redécouvert comme idéologue nazi. D'autres s'offusquent de cette remise en question ; elle ferait peu de cas de sa réelle profondeur philosophique, et ne chercherait qu'à salir un courant de pensée qui dérange encore aujourd'hui. Je ne prendrai pas parti : le monde de Sartre m'est étranger. Pas d'empathie. Quand j'entends dans les documents d'archive sa voix nasillarde claironner des messages politiques à l'emporte-pièce, quand je me souviens du racolage révolutionnaire des manchettes de la Cause du Peuple (en particulier sur Bruay-en-Artois), quand ses livres me tombent des mains parce que les questions qu'il pose et qui le motivent ne sont pas celles qui m'intéressent, je mesure la

distance qui me sépare (et m'a toujours séparé) d'un certain monde intellectuel de gauche, insensible au cosmos et aux fleurs des champs. Je me souviens du Jean-Sol Partre de Boris Vian, adulé par les jeunes branchés pour « La lettre et le néon », et je me sens là dans mon registre : un peu bête, potache, mais plein de poésie et d'humour. Combien plus d'idées (ou de métaphores) justes, à mon sens, dans *l'Écume des jours*, que dans la *Nausée*. Contre Sartre, Aragon, et Picasso, je choisis Vian, Prévert, et Dali. J'aime ceux qui ont l'élégance de ne pas prendre la vie trop au sérieux, et de ne pas prendre non plus leur intelligence trop au sérieux. Ils restent simples et accessibles à tous, ce qui les fait tenir en piètre estime pas le milieu de la bourgeoisie intellectuelle, toujours si friand de compacité théorique, d'abstraction, et d'exégèse prolifique.

16/07/05

La sauterelle se pause sur le piège tendu par les fourmis amazoniennes et, paralysée par leur venin, se laisse dévorer vivante, par succion de ses protéines. La gazelle venant boire au bord de la rivière se fait surprendre par le crocodile, qui l'entraîne dans l'eau et la déchire entre ses puissantes mâchoires. Le reporter, tombé dans une embuscade, se fait séquestrer puis égorger ou décapiter par quelques fanatiques sanguinaires qui ont appris ces gestes sur des moutons ou des chèvres.

Chaque être vivant finit toujours, suite à un affaiblissement, une imprudence, ou simplement une malchance, par devenir la victime d'un prédateur qui met un terme à son existence. Et chaque être vivant est programmé pour éviter les prédateurs, afin de prolonger son existence, du moins tant qu'il est utile pour procréer, élever ses enfants, ou accomplir tout autre tâche requise par la société à laquelle il participe. Il lutte donc contre l'adversité, contre la maladie, contre ses agresseurs. Et un jour il perd pied, s'abandonne, vaincu par la peur ou l'impuissance. Que ce passe-t-il alors dans sa conscience, qu'elle soit primitive comme celle d'une sauterelle, ou complexe comme celle d'un humain ? Peut-être une anesthésie se produit-elle naturellement. Ou au contraire une sorte d'hystérie, provoquée par la violente douleur consécutive à l'agression. Temps de l'agonie où tout bascule vers le néant.

Quel sens donner à tout cela ? On a le sentiment que plus la conscience est évoluée, plus l'instant fatal lui devient une chose insupportable et incompréhensible. L'homme a inventé le mot âme pour désigner cette partie de sa conscience individuelle qui lui semble ne pas pouvoir s'éteindre. Comme si une fois créés, ces tous petits regards ouverts sur un fragment de l'univers ne pouvaient plus se refermer. Comme si la conscience, propriété émergente du cerveau, ne pouvait plus se réduire à la matérialité de ce dernier.

Certains prétendent, sincèrement ou non, se souvenir d'une vie antérieure. Leur conscience, leur âme actuelle serait très ancienne, et aurait été incarnée à d'autres moments de l'histoire, la règle étant pourtant l'étanchéité et l'oubli de ces vies antérieures. De rares individus, selon les doctrines de la métempsychose, pourraient cependant retrouver ces souvenirs liés à une autre corporéité. Evidemment cela n'est pas très convainquant : si je me projète dans une personnalité du passé au point de phagocyter ses souvenirs éteints, puis-je pour autant prétendre être la même conscience ? Essayons d'éclairer les choses en recourant à des analogies, selon la méthode anti-scientifique qui m'est chère : quand mon corps est mangé par un prédateur, ses molécules, une fois absorbées, participent à la corporéité de celui qui est leur nouvel hôte. Mon corps est fait de molécules, et ma conscience de sensations et de souvenirs. Si ces sensations et souvenirs pouvaient être introduit dans un cerveau différent, ne serait-il pas alors possible de dire que ma conscience est passée d'un corps à un autre corps ? Si quelqu'un me raconte son histoire, je la connaîtrai, mais je ne la ressentirai pas de l'intérieur comme si c'était mon histoire. Mais si le récit est associé à des images, comme au cinéma, et si je m'identifie très fort à un personnage, je peux finir par confondre et par prendre un épisode d'une histoire exogène pour un épisode de ma propre histoire ; cela parce que la conscience est aussi faite d'oubli, et donc de doute par rapport à certains

événements du passé un peu oubliés : « je vous assure, nous nous sommes déjà rencontré... — oui peut-être en effet...rappelez-moi les circonstance » ainsi peuvent se reconstruire de faux souvenirs, ou pas vraiment faux, mais frelatés.

Imaginons maintenant une expérience qui paraît somme toute assez plausible lorsque l'on regarde les fantastiques progrès de l'informatique. On modélise dans un computer toutes les synapses d'un cerveau humain, et on lui applique disons 80% de l'ensemble des impulsions auxquelles un cerveau de référence est soumis (ces impulsions peuvent être enregistrées par des capteurs très précis, qu'on ne tardera sans doute pas à inventer). On prend ensuite un amnésique, un individu dont le cerveau a, suite à un traumatisme, perdu le marquage que laissent les impulsions anciennes (les souvenirs). Il suffit alors de stimuler son cerveau pendant une séance d'hypnose, avec les impulsions enregistrées dans le cerveau modélisé. Les souvenirs de l'individu de référence seront alors totalement appropriés par l'individu amnésique, qui sera désormais comme un double de l'autre. On peut donc imaginer se dédoubler : je m'endors le soir, et je me réveille le matin dans un autre corps, sans savoir que peut-être un autre moi continue aussi de se réveiller dans mon ancien corps.

Ou si l'on préfère, si une puissance quelconque est en mesure d'enregistrer et de transmettre mes souvenirs, il se peut que chaque matin et à mon insu, d'autres moi se

réveillent dans d'autres corps, très étonnés de l'aventure qui vient de leur (m')arriver. Je veux dire que les mêmes souvenirs, et donc la même conscience, peuvent à chaque instant être dupliqués et investir des corps qui auront le sentiment d'être moi autant que moi-même, sans le savoir et sans que nous nous connaissions forcément. La continuité de la conscience est rompue chaque soir, et rien n'assure la continuité de mon individu, si ce n'est la reconnaissance chaque matin de mon entourage et de mon propre corps. Si on me transporte pendant mon sommeil dans un autre endroit et qu'on modifie mon apparence corporelle par quelque intervention de chirurgie plastique, je ne saurais plus si je suis une conscience transférée dans un autre corps, ou si je suis toujours dans le même corps modifié. Et si dans le même temps on a substitué à mon corps un autre corps dont le cerveau a reçu mes souvenirs, je vais reconnaître mon entourage et affirmer que mon corps a subi une mutation au cours de la nuit, et on finira par me croire et l'accepter.

Ainsi les limites de mon être, de ma conscience, ne sont claires et définitifs que dans la mesure où je suis le seul dépositaire des souvenirs enregistrés dans mon cerveau. Si je n'en suis pas le seul dépositaire, mon individualité peut à tout moment se ramifier à l'infini sans qu'aucune de ces ramifications n'en aient conscience.

Donc je peux imaginer qu'à chaque instant une puissance extraterrestre (ou divine) lit mes pensées et mes

souvenirs à distance et les insuffle dans d'autres corps à des années lumières d'ici, dans un monde surréaliste où chacun jouit du merveilleux hiatus entre l'environnement réel, la vie prosaïque, et les fantastiques souvenirs imaginaires de chacun.

23/07/05

Difficultés de concentration. Forces divergentes et dispersantes, centrifuges ; adversité des petits événements qui chaque jour mettent quelques grains de sable dans les mécanismes que la volonté s'efforce d'installer pour améliorer sa prise sur le réel. Echecs successifs dus à une impossibilité d'accorder mes rythmes énergétiques à ceux requis par la société.

Hier, en consultant sur internet la liste des résultats aux concours de titularisation des enseignants en architecture, j'ai mal lu l'intitulé des listes, et j'ai cru pendant 2 heures que j'avais été reçu 1^{er} sur deux postes, alors qu'il s'agissait en fait de la liste alphabétique d'admissibilité. Méprise dont certainement mon inconscient est responsable ; je sais mes difficultés à être retenu dans ce genre de concours, je n'en suis pas à mes premiers essais. Difficulté à dépasser le stress de l'audition, et sentiment d'avoir un propos soit fumeux parce que trop complexe pour être formulé en quelques minutes, soit banal et ne dépassant

pas le stade de généralités sans beaucoup d'intérêt. Perturbation du discours par des trous de mémoire provoqués par l'angoisse, manque d'assurance et de sérénité. Bref, beaucoup de raisons pour ne pas être classé premier, bien que par ailleurs mes écrits et quelques uns de mes projets puissent jouer en ma faveur. Je ne sais pas aujourd'hui si je serai titularisé, mais j'imagine que non ; cela n'est pas dramatique du point de vue de l'organisation de ma vie professionnelle, c'est simplement à chaque fois mon amour propre qui est un peu égratigné.

Il n'empêche que la mésaventure qui m'a fait croire pendant quelques instants à une réussite, pour m'apercevoir ensuite de mon erreur, a provoqué en moi un choc nerveux important. J'ai pris conscience de l'incroyable facilité avec laquelle on peut réinterpréter les événements qui sont advenus, en fonction de ce qu'on croit être leurs conséquences : j'avais revu en effet le déroulement de mon audition devant le jury avec un œil différent, comprenant telle réaction (ou plutôt absence de réaction) des examinateurs comme un acquiescement bienveillant et non plus comme une indifférence ou un manque d'intérêt, qui étaient sans doute plus proches de la réalité. C'est peut-être le fait des individus les plus fragiles que de se laisser facilement duper par les compliments, qu'ils viennent de flatteurs conventionnels ou du regard rétrospectif qu'on ne peut s'empêcher de porter sur soi-même. Douche écossaise, donc, leçon d'humilité difficile à digérer ; réponse cruelle de

la société à mes aspirations et à mon désir de reconnaissance.

Cette péripétie cependant ne remettra pas en cause l'obstination, la persévérance maladive qui me pousse, une fois le coup de déprime passé, à refaire des projets et nourrir de nouveaux espoirs, en dépit des revers de fortune. L'antihéros que je suis ressemble à Sisyphe poussant éternellement son rocher, ou, plus prosaïquement, au scarabée bousier roulant à reculons sa boule de crottin, qui grossit toujours malgré les obstacles.

20/08/05

Comme chaque année, mis à part les traditionnelles activités estivales comme voir les copains (pas beaucoup cette année) et faire un petit voyage pour se changer les idées, l'été et ses quelques jours de congé sont pour moi l'occasion de peindre un peu plus qu'à l'ordinaire. J'avais dans l'idée de faire une toile assez grande avec pour thème « la dame à la licorne ». La dame était, je ne sais trop pourquoi, une petite vieille péruvienne, et la licorne un rhinocéros – hommage à Dali ; une colonie d'escargots qui rampaient lentement et absorbaient chaque élément de la composition, rappelait aussi que la corne de l'animal mythique est sans doute rétractile comme les yeux des gastéropodes familiers, et a peut-être – pourquoi pas ? un œil à son extrémité. Tableau insolite, amusant, mais trop

fabriqué, et sans véritable signification poétique sincère. Un banal rappel de ces images-calembours usées jusqu'à la corde par les surréalistes. J'ai donc abandonné ce projet, et, retour d'Italie, l'idée m'ai venue spontanément de faire une « cène ». Est-ce parce que j'ai été frustré à Milan, en visitant Santa Maria del Gracie, de ne pouvoir accéder au réfectoire où se trouve la si fameuse cène de Léonard de Vinci (il faut prendre rendez-vous plusieurs jours à l'avance et les autorisations sont délivrées au conte-gouttes) ? Est-ce parce qu'on a parlé récemment de cette photo condamnée par l'église, reproduisant la composition de Léonard, mais remplaçant les treize convives par des top modèles ? Ou plus simplement est-ce parce qu'en visitant les musées de la Brera à Milan, du palais vecchio à Vérone, et du palais ducal à Mantoue, je me suis délecté des merveilleuses fresques d'Altichiero, Mantegna, de Bernardino Luini et Gaudenzio Ferrari. J'ai été ravi par ce mélange de personnages expressifs, d'architectures imaginaires faisant corps avec le relief des paysages rocheux, de couleurs tendres et si lumineuses ; par cette douce beauté savante empreinte de naïveté. Etant donné le format oblong de ma toile, l'universalité du symbole de la cène et l'importance qu'elle revêt dans la peinture italienne de la Renaissance, j'ai donc opté pour ce sujet. J'avais à la fois l'envie de faire quelque chose d'une beauté simple comparable aux œuvres des peintres fresquistes du quattrocento, et à la fois le besoin de traiter le sujet de façon contemporaine – je veux dire

avec un regard sur la mythologie chrétienne où la ferveur religieuse est remplacée par une ferveur poétique, qui pour moi s'accommode volontiers d'une certaine liberté et de l'introduction d'un peu d'humour. Dans ma « cène », aujourd'hui sur le chevalet (et que j'intitulerai peut-être autrement : j'ai pensé « Les copains d'abord »), la composition générale est en résonance directe avec les œuvres de la Renaissance : vaste perspective où se succèdent trois plans, le premier dévolu à la scène représentée, avec le christ au centre de la peinture, le second, de transition, formé de vastes arcades architecturales, et le dernier, dans le lointain, dévolu au foisonnement de l'architecture imaginaire. Evidemment, il ne s'agit ni d'une œuvre de dévotion, ni d'un fantasme de reconstitution historique d'un mythe. C'est pourquoi le Christ et les apôtres sont, comme au théâtre, de simples acteurs assumant les personnages du nouveau testament.

Comment ai-je fais le casting ? Il faut dire qu'à part Jésus, dont l'imagerie consacrée offre un portrait facilement reconnaissable (un beau jeune homme barbu, mince et romantique), les autres n'ont, à ma connaissance du moins, aucun signe physique permettant de les identifier facilement. J'avais envie, comme je le fais souvent, d'y mettre quelques uns de mes proches (une façon ironique ou affectueuse de les faire participer à la célébration d'un mythe, de les investir momentanément d'une dimension hiératique

universelle). Mon neveu par alliance Cédric faisait un Christ parfait (et en plus, j'avais de lui des photos dans la bonne attitude – car aujourd'hui, il n'est plus question de faire poser les gens pendant des heures) ; et par succession syntagmatique de la première photo utilisée, prise à son mariage, Annabelle, sa femme, s'est retrouvée être un parfait saint Jean (le disciple que Jésus aimait) ; le meilleur ami de Cédric, pris en flagrant délit de téléphoner (sans nul doute au Sanhédrin), s'est transformé en parfait Juda. Les autres sont une simple transcription du pittoresque quotidien de nos attitudes et de nos personnalités diverses autour d'un repas, qui rejoignent le pittoresque universel et intemporel auquel devait aussi certainement correspondre un repas d'apôtres... Je me suis aussi représenté : peut-être en Saint Matthieu, parce que j'envie son talent littéraire. Le fait qu'il y ait quatre personnages féminins (ma nièce Annabelle, ma fille Édith, Sylvie, une amie à elle, et une inconnue) n'est pas destiné à choquer. Dans l'art occidental traditionnel, il n'est pas rare de rencontrer des rôles travestis, comme les chanteuses mezzo-soprano qui tiennent le rôle de jeunes hommes à l'opéra. On peut très bien imaginer que certains des apôtres aient eu un côté féminin dans leur personnalité, et il m'a plu d'y faire allusion ; mais j'ai surtout ouvert symboliquement aux femmes les plus hautes responsabilités de l'église, si frileuse en matière d'égalité des sexes. Bref, je me suis amusé, tout en m'efforçant de respecter la « ferveur poétique » à laquelle je faisais allusion tout à l'heure.

27/08/05

Je m'interroge sur la subtile dialectique du décalage. A la formule consacrée « il faut vivre avec son temps », le cardinal Ratzinger, notre nouveau pape, a opposé l'hypothèse que si l'église épousait toutes les valeurs de notre époque, elle deviendrait alors certainement superflue. Façon intelligente de rappeler l'importance fondamentale du décalage. Toute pensée est un décalage, parce qu'elle est une mise à distance de la réalité immédiate, et le libre arbitre qui en résulte est justement la possibilité de ne pas adhérer aux forces du présent, de nager à contre-courant, plutôt que de se laisser balloter par les flots, de façon erratique, comme le fait par exemple la mode. Paradigme de la versatilité, celle-ci court sans cesse après le présent, après l'instantané, et subit sa tyrannie. Depuis déjà de nombreuses décennies, l'art fait à peu près la même chose : il se bat contre les persistances et cherche son nécessaire décalage révolutionnaire (romantisme de la figure de l'artiste, qui se décline à toutes les sauces depuis l'allégorie du poète maudit) dans l'hypercontemporanéité, dans une adéquation totale et immédiate aux caractéristiques momentanées du monde, tant par les outils utilisés que par les sujets traités.

Les artistes cherchent à être dans ce que Baudrillard appelle « la réalité intégrale », ils deviennent des filtres, des éponges qui s'imbibent du présent et le recrachent

immédiatement sous forme d'un jus grisâtre, pour moi imbuvable ; ce ne sont plus des gastronomes mais des crudivores, des adeptes de la présentation et non plus de la représentation (depuis les ready made de Duchamp), ou des sortes de médiums médiatiques de la rumeur du monde ; au mieux se sont des génies du remix, des as de la ratatouille. Leur décalage n'est donc pas un décalage temporel comme peuvent l'être d'un côté celui des utopistes, qui se projettent dans un futur rêvé, et de l'autre celui des nostalgiques, qui cherchent à prolonger ou réactiver les choses déjà advenues et que chassent les forces du présent. C'est un décalage minimaliste, un décalage d'avec l'épaisseur vécue du présent, qui recouvre toujours une étendue temporelle plus ou moins importante. Le présent de la conscience et de l'imaginaire humains incorpore de nombreuses rémanences qui remontent parfois très loin dans le passé. Ce que cherche l'art actuel dont je parle, c'est une épuration de toutes ces scories que charrie la conscience ordinaire du présent, c'est l'avènement d'une conscience instantanée et libérée de tout ce passé qui par son inertie ralentit l'action. Plus le présent s'amincit et plus il doit permettre une accélération ; mais hélas ce n'est pas, comme on pourrait le croire, une accélération de l'évolution ou du progrès, c'est une accélération du mouvement brownien, sans autre projet que la rapide auto-célébration de la vitesse, du temps qui passe et s'oppose au passé.

Je me plais à imaginer un décalage inverse : un décalage qui consisterait à alourdir indéfiniment le présent, à le charger d'un fardeau de souvenirs lointains, à penser l'essence du monde sinon dans son éternité, du moins dans son immense durée. Comprendre la brièveté de la rose par la persistance des galaxies. Faire le pari non d'un retour impossible au passé, mais d'une reconquête du passé par élargissement du présent. Plus on voit loin dans le passé, et plus on est capable d'aller loin dans l'avenir ; c'est le principe même de la conscience. On peut bien sûr gloser sur l'aberration d'un ralentissement infini, symétrique de l'accélération infinie contenue dans le présent réduit à l'immédiateté. Mais de quoi le monde, de quoi l'art ont-ils besoin aujourd'hui ? D'une course éperdue vers le mirage hédoniste de la réalité intégrale de l'instant qui passe, ou d'un pas mesuré, dosant l'effort au vu des sommets à gravir, accordant son allure sur le rythme de la respiration universelle ? Tout revient peut-être à une question plus simple et d'ailleurs récurrente dans l'histoire de la pensée : comment profiter de la vie maintenant et faire en même temps son salut dans le futur ? Que donner au bonheur immédiat, contre l'avenir ? Que sacrifier du présent, pour un bonheur futur hypothétique ? « Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras », dit la sagesse populaire. Mais que serait le bonheur du présent sans le désir d'avenir ? A vrai dire, le bonheur n'est pas un, mais pluriel et contradictoire : plaisirs de l'attente, du désir et de l'espoir, engendrés par

l'insatisfaction ; plaisirs inverses de l'assouvissement, de l'appropriation et de l'incorporation, qui produisent la satiété mais aussi l'écœurement ; plaisirs de l'effort, voire de la souffrance, vécus comme une victoire sur ses faiblesse et donc comme une jubilation de puissance ; ou au contraire plaisirs altruistes de l'abandon et de la soumission, plaisir à donner, à se donner à quelque chose ou quelqu'un qui vous fascine et de qui on espère l'amour ou la reconnaissance en retour. Tant de façons diverses et contradictoires de décliner bonheur et malheur, plaisir et souffrance, amour et haine, joie et affliction, ardeur et ennui, sérénité et anxiété.

Tout cela est fort compliqué et à y bien réfléchir, je ne sais ce dont le monde et l'art ont besoin. Ce que je sais, c'est que certaines tendances dominantes du monde et de l'art contemporains ne me procurent aucun plaisir, ne provoquent en moi aucun désir, ni d'ailleurs aucune haine ou dégoût particulier ; simplement de l'irritation, et c'est pourquoi il me démange de les critiquer, sinon de les combattre. Quant à ma pratique artistique, elle n'est pas motivée par une réaction ou une critique de l'art contemporain ; elle n'est pas non plus la mise en pratique d'une quelconque doctrine intellectuelle ; tout au plus peut-elle être comprise ou justifiée a posteriori par mes options théoriques. Ce qui me motive, au plus profond de mon être, c'est la fascination contemplative que j'éprouve devant les beautés de la nature et celle de l'art humain, l'envie que j'ai de communier avec elle par une sorte d'imitation, qui n'est

pas de la copie, mais qui ressemble à cette sorte de décalque spatial qu'est la danse pour la musique. Envie d'entrer en résonance, envie d'être en empathie ; envie d'entretenir une conversation poétique avec les imaginaires qui sous-tendent ces beautés, de flirter avec eux. D'où parfois dans mon art, la naïveté, la futilité, et la maladresse qui caractérisent le flirt.

19/09/05

Pourquoi cherche-t-on un sens à la vie ? Quel questionnement stupide... et en même temps, quelle question plus essentielle ?

Vouloir connaître le sens de l'existence, c'est comme vouloir tout ramener à soi. Et cela, heureusement, est incompatible avec la vie en société : il y a d'autres têtes et d'autres pensées, d'autres façons d'envisager le bonheur, d'autres vérités avec lesquelles on doit vivre, ou que l'on doit combattre si on juge qu'elles nous mettent en danger.

Alors, s'il est légitime de chercher un sens, une explication aux phénomènes, il faut aussi savoir se résigner à ce qu'il y ait plusieurs sens et plusieurs types d'explications, parfois contradictoires, et pourtant tout aussi fondées les une que les autres. Il est impossible de faire rentrer le monde dans un chapeau, même si c'est un chapeau de savant ou de magicien.

Le sens que l'on recherche est un peu comme la carotte qui fait marcher l'âne : on court derrière et toujours il s'éloigne d'autant ; mais en cherchant à attraper ce leurre, on a parcouru un long chemin, qui était sans doute le véritable but, mais que nous ne pouvions comprendre.

Il faut s'habituer à accepter les contradictions : la vie éternelle existe et n'existe pas, dieu existe et n'existe pas, l'infini existe et n'existe pas. Tout dépend du point de vue. Exactement comme lorsque l'on regarde une anamorphose. D'un foisonnement de lignes chaotiques peut tout à coup surgir un dessin précis, si l'on est dans le bon angle de vue et dans la bonne perspective ; le dessin, lui, n'a pourtant pas changé ; c'est le regard qui s'est déplacé.

Je déclare infinie une chose qui me dépasse, sans que je comprenne vraiment pourquoi je ne sais pas en imaginer la fin. L'espace plat est infini, et si je le pense courbe, il ne l'est plus, c'est pourtant toujours le même espace. Nous sommes des sortes de machines à lire des figures signifiantes, à inventer des repères, des structures, à travers l'immense déferlement des phénomènes qui nous submergent et nous transforment. Suivant l'angle et la perspective, ces figures peuvent se multiplier ou se raréfier, elles peuvent aussi être diverses et contradictoires, comme ces schémas où l'on peut lire soit deux profils qui se regardent, soit les contours d'un vase. Et le fait de s'accrocher à une figure que l'on est content d'avoir enfin

trouvé, peut nous empêcher d'en appréhender d'autres, parfois plus importantes.

Il y a deux types de spécialistes pour percevoir et déchiffrer les écheveaux des phénomènes : les scientifiques et les devins. Les premiers sont des fourmis qui procèdent par méthode, et n'hésitent pas, s'il le faut, à négliger (c'est-à-dire effacer) les quelques lignes qui ne rentrent pas dans leurs modèles. Les seconds ne s'embarrassent ni d'algèbre ni de géométrie, ni de représentation cohérente ; ils parlent, comme chantent les oiseaux.

02/10/05

Cette année j'ai le plaisir de manger le raisin biologiquissime de ma treille : il ne s'est pas transformé comme les autres années au moment de la vendange, en raisins de Corinthe secs et moisissés. Je pense que c'est à cause des particularités climatiques de cet été (très sec), mais Anne pense que c'est parce qu'elle l'a taillée. Mystère. Pourquoi les raisins réussissent-ils parfois à mûrir encore dans cette région viticole de renommée mondiale où tous les parasites de la création se ruent sur les treilles non traitées comme la pauvreté sur le monde ? Quelle est la part du hasard dans ce miracle, y a-t-il une prédestination des grappes de raisin ? Comme je n'ai pas grand-chose à raconter dans ce journal (l'essentiel de mon énergie dominicale passant dans la réalisation laborieuse de ma cène

– je viens d’en terminer le paysage de fond), la métaphysique du grain de raisin me pousse à livrer un texte manuscrit écrit voilà un peu plus de deux ans, et que je viens de retrouver en rangeant partiellement mon bureau ; il s’agit de « LA PARABOLE DU SPERMATOZOÏDE QUANTIQUE (04/10/03) ». On y voit à l’œuvre les mécanismes complexes et fantaisistes de la pensée analogique post-rationnelle :

La nature déploie au départ énormément de moyens pour que la vie se développe : elle intègre la part du feu, la casse, les millions de graines qui ne germeront jamais. Mais pour celles qui germent, elle sait alors trouver des trésors de régulations compliquées pour qu’il y ait le moins de perte possible parmi ces sujets sauvés du maelström initial ; on peut dire que l’évolution ne consiste plus, à partir de ce moment, qu’à pérenniser chaque catégorie d’êtres « vivants avec l’économie maximale de moyens et d’énergie.

Pour résumer, le cycle de la nature comporte deux temps : énorme force génésique au début, et casse maximum ; puis ralentissement de la force génésique, et, pour la pérennisation, stratégie d’économie de moyens.

C’est l’axiome bien connu de la masse critique nécessaire au déclenchement d’un phénomène. Si par exemple je veux allumer un feu de bois : il faut au départ que l’apport de chaleur arrive à se développer au-delà d’un seuil critique au-dessous duquel la flamme ne peut se

propager et finit par s'étouffer ; il ne faut pas alors lésiner sur le journal et les brindilles. Mais une fois la masse critique d'énergie calorique dépassée, la flamme dévore sans effort même les bûches les plus vertes.

La mort est comparable à l'extinction du feu. Quand le feu est mort, il ne peut se rallumer par ses propres moyens ; mais si une braise a été sauvée, et si le vent souffle et que le soleil chauffe, alors un nouveau brasier peut resurgir de la petite braise rougeoyante oubliée.

Je crois profondément juste, dans la mythologie chrétienne, cette idée que tous ne seront pas sauvés, que tous n'auront pas la vie éternelle, mais qu'au « contraire très peu y parviendront.

La vie éternelle se développe d'abord à la marge, comme le démarrage de toute forme de vie. En clair cela signifie que nous n'avons qu'une chance sur un million, ou une sur un milliard, ou peut-être moins encore d'accéder à la vie éternelle ; autant dire que du point de vue de la science, cette probabilité est négligeable et ne doit pas être prise en considération. Et pourtant le spermatozoïde, lui aussi, n'a pratiquement aucune chance d'atteindre l'ovule ; mais ce serait pourtant une grave erreur que de négliger cette chance minime, parce que c'est sur elle que repose toute possibilité d'avenir.

Que faire alors devant cette terrible intuition ? C'est un peu comme lorsqu'on prend un billet de loterie : on espère bien gagner, on sait qu'il n'est pas impossible que l'on gagne, mais on sait aussi profondément que l'on ne va certainement pas gagner. La seule différence est que l'on peut chaque semaine recommencer la grille du loto, alors que la possibilité d'accéder à la vie éternelle ne s'offre qu'une fois... mais qu'en sait-on ? Il se peut que chaque matin, nous prenions un nouveau ticket. Tant que la mort n'est pas venue, ne pouvons-nous pas espérer la vie éternelle ? Au loto, c'est le hasard qui décide. Qu'en est-il pour la vie éternelle ?

Il se peut que la chose soit très anti-démocratique : la masse n'accéderait jamais à la vie éternelle, et la majorité, silencieuse ou non, périrait corps et âme. Mais l'idéal des sociétés démocratiques modernes est-il de parvenir à donner à tous le bonheur (qui est un succédané de la vie éternelle), ou plutôt de garantir l'égalité des chances pour accéder au bonheur, celui-ci étant de fait, quoi que l'on puisse faire, réservé hélas à un très petit nombre ? Et là encore, l'égalité des chances peut signifier deux choses différentes : soit laisser au hasard, comme le préconisaient les Grecs, le soin de distinguer ceux qui parviendront à l'accomplissement, soit privilégier le mérite, comme le veulent les idéologies contemporaines, ce qui revient en définitive à laisser parler le patrimoine génétique. Chacun aurait alors

intérêt à avoir les meilleurs gènes, et à ne pas se laisser marcher sur les pieds : en clair, eugénisme et concurrence sauvage sont à l'horizon de cette société démocratique de l'égalité des chances.

Face à cela, les systèmes de privilèges sont les moyens qu'une société, ou un groupe social, ou une famille, ou un clan, se donnent pour infléchir le hasard ou la simple loi génétique qui régit en sous-mains notre civilisation de la démocratie. Faire accéder à l'accomplissement des êtres qui n'auraient naturellement ni la chance ni les gènes pour s'imposer. L'acte du médecin qui sauve le malade affaibli que la nature condamne est du même ordre : on protège celui ou ceux qui sont proches de nous, proches dans l'espace ou dans le cœur. On essaie aussi, bien sûr, d'augmenter la proportion de ceux qui arriveront à l'accomplissement. Mais là, on se heurte à une autre loi embêtante, analogue à la loi statistique qui régit les gains de la loterie : plus il y a de gagnants, et plus les gains sont faibles ; et si le nombre des heureux élus augmente trop, les gains peuvent même devenir absolument insignifiants. Choyer un seul être peut le pousser vers un accomplissement remarquable, donner une obole à un million de miséreux ne change pas leur sort. Il est bien sûr théoriquement possible d'augmenter le nombre des bénéficiaires sans diminuer leur bénéfice : il suffit d'augmenter la mise. C'est ce que font nos sociétés modernes qui produisent toujours plus de richesses pour

pouvoir (théoriquement) en donner suffisamment à un plus grand nombre. Mais tout le monde connaît le conte de l'apprenti sorcier avec ses balais et ses seaux ; comme les balais, les hommes procréent et se multiplient en vain, leur nombre augmentant toujours plus rapidement que les richesses qu'il peuvent produire.

Processus de fuite en avant, de surenchère permanente à laquelle personne ne semble pouvoir échapper : ainsi, par exemple, plus on crée de lieux confortables et accueillants, plus ils attirent de gens, qui finissent par les rendre inconfortables. L'équilibre est toujours métastable, tiraillé entre la création d'une différence de potentiel et la difficulté de la maintenir, dans la mesure où son accroissement engendre une diffusion accrue, et donc un affaiblissement. Et si l'on empêche le potentiel de s'affaiblir par quelque protection artificielle, il arrive toujours un moment où cette protection cède : alors le potentiel s'effondre et disparaît en un éclair (c'est à peu près ce qui se passe dans ce que nous « nommons les révolutions).

L'équilibre métastable des sociétés pourrait donc s'exprimer ainsi :

- création de privilèges pour créer des conditions favorables à l'augmentation des richesses
- diffusion suffisante de ces richesses par abaissement des privilèges pour empêcher un écroulement
- maintien raisonné de privilèges pour empêcher l'absorption totale du potentiel de création de richesses.

Il est sans doute plus facile pour tout enfant moyen d'une démocratie occidentale de réussir sa fortune matérielle et terrestre que de réussir à acquérir une vie éternelle. La compréhension des mécanismes qui conduisent à la réussite matérielle n'ont en général rien de mystérieux, et il suffit donc de mettre en œuvre ces mécanismes, pourvu que l'on possède assez de discernement, de volonté, et d'énergie. Pour le salut de l'âme, c'est un euphémisme de dire que les choses sont moins claires :

- soit on considère que c'est une sorte de loterie (prédestination)
- soit on croit qu'il s'agit d'un potentiel génétique particulier à mettre en oeuvre (prédisposition)
- soit on fait confiance au libre arbitre, et on pense qu'il est possible d'infléchir les données naturelles et cosmiques

La diversité des préceptes des différentes religions reflètent ce panel « d'hypothèses métaphysiques. Mais toutes se rejoignent pour préconiser l'amour et le sacrifice de soi, comme si la réussite matérielle et terrestre était antithétique de la réussite spirituelle et éternelle. Mais les religions semblent indiquer aussi qu'elles ne croient pas au tout ou rien : avec la palingénésie, le karma tient une comptabilité précise des gains et des échecs sur le chemin du nirvana. En occident, le purgatoire permet aussi de relativiser les réussites et les revers de l'âme.

Pourtant l'intuition nous conduit plutôt à faire l'hypothèse du tout ou rien : soit j'ai une vie post mortem, quels que soient ses plaisirs et ses désagréments, soit je n'en ai pas, et je disparaissais. Le spermatozoïde trouvera l'ovule ou ne le trouvera pas : c'est du binaire, du discontinu, il n'y a pas de moyen terme. A moins que l'on suppose une corrélation de type quantique entre les spermatozoïdes : lorsque l'un d'entre eux entre dans l'ovule, il capte « l'âme » de tous les autres, il devient l'expression de leur énergie commune. La fonction d'onde et la corrélation quantique sont de puissants symboles de la complexité du réel, de la relation mystérieuse entre continu et discontinu. Je ne suis peut-être alors que l'une des facettes d'un être ondulatoire et collectif qui ne se réalisera qu'après ma mort, par condensation particulière. Possibilité de créer de l'un avec du multiple, de concentrer brusquement le dilué. Dans la procréation, un et un font trois parce que deux échouent à ne faire qu'un. Pour faire un, pour réussir une véritable fusion, il faudrait que chacun abandonne son individualité : cela n'est évidemment pas possible sur le plan des corps et de la biologie, sauf pour les paramécies.

Mais dans le domaine des esprits, si certains individus sont corrélés « comme une fonction d'onde, lorsque l'un d'eux accède à la vie éternelle, il capte l'étincelle spirituelle de tous les autres, qui perdent donc leur âme au même instant : soit ils meurent, soit ils deviennent gâteux ou fous : leur âme est rappelée pour former la nouvelle âme qui

accomplit son destin d'immortalité. Cependant plus le groupe corrélé est grand, plus sa dilution et son extension spatiale sont importantes, et donc moins la part immortelle de chaque esprit sera importante. Dans le cas où l'individu qui accède à la vie post mortem n'est pas corrélé à d'autres, il renaît à la vie éternelle exactement comme il était dans la vie terrestre (chaque religion connaît de tels héros ; chez les chrétiens, c'est le Christ).

On voit que l'on retombe là sur les problèmes de potentiel et de dilution : plus le nombre d'individus auxquels je suis corrélé est important, plus j'ai de chance d'accéder à la vie éternelle, mais de façon plus fragmentaire, voire infime et insignifiante. Et à l'opposé, moins je suis corrélé, et moins j'ai de chances d'avoir accès à la vie éternelle ; mais si j'y accède, alors ce sera dans l'entièreté et la plénitude de mon âme.

La problématique binaire du tout ou rien s'est donc effacée devant une problématique plus complexe : me corrélér davantage équivaut à diminuer mes responsabilités, à partager avec d'autres mes choix moraux, à accepter l'obéissance à une idéologie commune en vue d'un but commun.

Me dé-corrélér, c'est prendre l'entière responsabilité de mes actes, ne compter que sur moi-même pour assurer mon salut, autant dire présumer de mes forces, et aller au devant d'un échec certain.

A chacun de trouver son chemin entre ces deux extrêmes, et de prendre les risques qu'il se sent en mesure d'assumer.

06/10/05

Viscosité du vide. Donc pas de séparation totale entre l'espace et la matière ; l'espace est de la matière, ou de l'énergie sous forme virtuelle, en puissance. Les choses se replient, se vrillent, se chiffonnent ou au contraire se déploient. Et ce repli ou ce déploiement peuvent se faire dans l'espace ou dans le temps. La graine est un être virtuel, un être replié, un être en puissance. La double hélice de l'ADN est aussi un être replié. Une vie est peut-être un univers replié dans le temps ; notre cerveau est aussi un univers replié.

01/12/05

Rien, ou pas grand chose, depuis deux mois. C'est toujours le même problème qui se pose aux petits architectes libéraux, et qui en plus se piquent d'être des artistes

peintres : pas beaucoup de temps pour lire, et à peine plus pour écrire. Enfin, ma cène est terminée. Elle me plaît assez, même si la théâtralité des personnages reste très en deçà de ce qui se faisait à la Renaissance ou au XVIIIe siècle. Ma cène est une scène quotidienne, un repas banal où aucun des apôtres ne semble avoir conscience de l'importance mythologique de l'instant ; plusieurs cependant regardent vers l'endroit d'où ils sont représentés, mais savent-ils vraiment pourquoi ? Visiblement ces apôtres ne pensent pas que Jésus est un dieu : ils le connaissent trop, et ont l'habitude de ses exagérations. Ils ne se situent pas dans la dramatique perspective de l'épopée christique, ils vivent simplement l'instant. Ils sont comme nous : ils connaissent leur passé, mais pas leur avenir. Et leur passé leur paraît finalement bien ordinaire : les miracles de leur gourou ont certes dû plusieurs fois les impressionner, mais ne sont rien face à la grandiose architecture de Jérusalem qui pour eux reste le seul élément vraiment extraordinaire de ce repas. Quant aux magouilles téléphoniques de Juda, ils relativisent leur importance, et je pense que Juda lui-même ne se rend pas compte de ce qu'il fait : il se dit qu'il pourra empocher l'argent et que ce ne sera pas la première fois que le petit groupe saura se tirer d'une situation délicate où l'aura mis son esprit combinard.

Ma prochaine peinture est déjà sur le chevalet ; il s'agit d'une tentation de Saint Antoine, thème tant apprécié par les peintres depuis Jérôme Bosch, parce qu'il a pour

sujet la représentation des délires de l'imagination, où convergent les monstres pittoresques sortis des contes de l'enfance, et les symboles de sexualité omniprésents dans l'esprit d'Antoine torturé par une trop longue solitude. Dans ma peinture, Saint Antoine sera représenté dans une grotte qui n'est autre que la caverne intérieure de Platon, où viennent se projeter les reflets déformés d'une réalité à jamais inaccessible. Dans une caverne, l'ombre des torches crée des fantômes ailés, et le moindre relief ainsi éclairé capte l'imaginaire et entraîne les visions délirantes : la forêt de stalactites et de stalagmites devient une ville extraordinaire, l'ombre même d'Antoine devient un spectre féminin à tête d'oiseau. Malgré l'image positive que la tradition catholique nous en a transmise, et qu'a immortalisé Flaubert (dans un petit ouvrage que je suis en train de lire avec beaucoup de plaisir), Antoine est visiblement un SDF, déchu de tout statut social, qui vit dans la crasse (comme en témoigne sa promiscuité avec le cochon). Il tente d'oublier sa déchéance en s'adonnant à la boisson, comme le font beaucoup de clochards, et cela facilite grandement ses visions. Ce qui sauve Saint Antoine est justement la qualité de son imagination délirante ; ainsi le tire-bouchon devient facilement un crucifix, et lui rappelle que le vin est bien « un petit Jésus en culotte de velours qui descend dans l'estomac ». Il comprend que ce breuvage sacré peut être à la fois Dieu ou le diable, ce dernier n'étant en définitive que la déformation délirante du premier, comme les visions de la

caverne sont la déformation de la réalité. On peut alors supposer que fort de cette découverte, il trouva l'énergie pour prêcher ces mystères, et il ne serait pas impossible que parmi son auditoire de plus en plus nombreux, figura le non moins célèbre saint Emilion... Mais ceci est une autre histoire.

06/12/05

A en croire les théoriciens actuels de la question urbaine, il y a un nouveau combat du local et du global, un combat de reterritorialisation qui doit privilégier les lieux sur les flux, ceux-ci étant synonymes de destruction des villes au profit de mégalo-poles fragmentées et interconnectées. Comme toute vision paradigmatique, celle-ci, un peu grandiloquente, me paraît assez caricaturale. Ce qu'il faut bien voir, c'est la matérialité des flux.

Internet est certes immatériel, le téléphone portable permet de parler partout aux gens qui ne sont pas là, mais la société mondialisée ne peut vivre sans liens matériels, d'où le développement des transports des personnes physiques : avion, train, voiture, tram, métro, vélo, etc...

La grosse nouveauté par rapport au XIXe siècle, et même par rapport à la première moitié du XXe, c'est le développement des transports rapides, avec la brisure qu'ils impliquent sur les territoires où s'expriment les activités à « échelle humaine », c'est-à-dire où les corps se meuvent,

se croisent et se rencontrent dans des lieux ad hoc, suffisamment pacifiés et sécurisés pour constituer des havres d'échanges physiques. Problème donc de coexistence d'espaces lents, que l'on pourrait dire espaces vrais ou espaces naturels, et d'espaces de déplacements rapides, nuisants et généralement dangereux par rapport aux premiers. Problème de relation entre ces espaces, ceux des lieux vrais et ceux réservés au passage de flux rapides.

Cela conduit bien sûr à parler d'intermodalité, de points de rencontre entre les lieux de vie et les lieux de flux rapides. Mais cela introduit également un autre problème : la généralisation de la motorisation individuelle ouvre à l'ensemble des populations la possibilité d'utiliser quotidiennement un flux rapide, et porte de fait à un rayon d'une cinquantaine de kilomètres l'unité de lieu quotidienne, qui n'a plus alors une continuité globale, comme pouvait l'avoir la ville ancienne. Le lieu de vie se trouve fragmenté en deux ou trois plus petites unités dissociées : l'unité de voisinage d'habitation, l'unité de consommation quotidienne ou hebdomadaire, l'unité de travail, et aussi l'unité de loisir et d'activités culturelles. On assiste alors à une spécialisation accrue des « quartiers-fragments » vers l'une ou l'autre de ses vocations, sachant qu'il est souvent nécessaire que les autres activités soient tout de même représentées, à la marge, dans chacun des quartiers spécialisés : ainsi il n'est pas rare que le quartier d'habitation possède un petit commerce (petit multiple rural

pour les quartiers très extérieurs ou « arabe du coin » pour les autres) ; on trouve des restaurants et cafés dans les quartiers de travail mais aussi dans les quartiers de consommation quotidienne. Ne sont perçus comme ville ou village que les lieux introduisant suffisamment de mixité des vocations, suffisamment de flou et de surprise pour paraître des lieux de vie, des « biotopes », et non de simples endroits instrumentalisés par leur fonction. Le problème est que dans la mesure où 90% des activités contemporaines sont drainées par les lieux-instruments spécialisés, les véritables lieux urbains paraissent vivoter, en perte d'activité. Ces lieux urbains sont par excellence les noyaux historiques des villes et des bourgs, ceux justement qui se sont constitués avant la métropolisation ; malheureusement ils sont de plus en plus phagocytés soit par l'activité de loisir et culture, soit par l'habitat de luxe.

Mais à ce stade de la réflexion, il faut introduire d'autres paramètres : la densité, et surtout le seuil critique de densité. En effet lorsque la spécialisation des quartiers due à la métropolisation intervient dans le tissu urbain dense d'une grande ville, la proximité des quartiers-fragments les intègre de fait dans une sorte de super-lieu de vie, où la connexion des divers quartiers par flux rapides (en général métro, bus, taxis, motos) se double d'une possibilité de connexion piétonnière continue (sans séquences vides, c'est-à-dire caractérisées par la traversée de secteurs inhabités, inhospitaliers, nuisants, dangereux) ; et l'effet de masse

limite la spécialisation des quartiers. Dans ce cas, et dans ce cas seulement, la fragmentation due à la métropolisation (liée au développement des flux rapides) ne supprime pas la nature urbaine vraie de la ville. D'où un attrait évident pour ce type d'échelle, qui entraîne la gentrification, mais aussi a tendance à renforcer la densité. Car au-delà d'un certain rayon spatial (quelques kilomètres), cette continuité piétonne potentielle n'est plus possible. On voit donc que ces super-lieux que constituent les grandes villes ont une tendance naturelle à se densifier, se gentrifier, et s'entourer de quartier-fragments satellites, où viennent s'agglutiner tous ceux qui rêvent de la ville centre mais n'ont pas les moyens de s'y installer. Ils sont d'ailleurs d'autant plus désolés que la ville centre est prospère, et profite de leur potentiel en force de travail.

On peut, pour conclure, énoncer les principaux problèmes récurrents dus à la métropolisation :

- spéculation foncière dans les cœurs des grandes villes et risque de destruction du patrimoine historique
- muséification et perte d'âme (de vraie vie urbaine) des petites villes historiques vidées de leurs logements, de leurs activités, et de leurs centres de consommation (les marchés hebdomadaires restent des éléments forts pour assurer la survie de ces petites villes)
- création de quartiers-instruments réservés à la consommation (shopping centers) et où naît une

nouvelle forme d'urbanité dévoyée, basée sur la sollicitation publicitaire permanente et le fantasme de consommation intégrale

- création de quartiers dortoirs où l'absence de lieux d'urbanité ou d'échange de voisinage renforce le repli sur la télévision ou l'ordinateur, et donc la schizophrénie métropolitaine. Cette absence peut aussi engendrer le développement d'activités de substitution, généralement répréhensibles (trafics de drogue, violence en bandes) qui profitent de la déserrance de ces quartiers et de l'impunité due à l'absence de contrôles.

Comment remédier à ces problèmes ?

Il faut déjà que les pouvoirs de décision édilitaires soient présents à l'échelle de la conurbation (bassin ensemble de quartiers-fragmentaires), mais aussi au niveau de chaque quartier fragment, de façon à ce que ceux-ci se désinstrumentalisent en partie, et qu'ils se relient entre eux par des couloirs d'urbanité (de façon à ce qu'ils ne soit plus coupés de la ville centre, que des échanges selon des flux lents puissent s'établir entre eux, et donc que la voiture ne soit plus le seul moyen d'accès). L'équilibre *commerces de la ville centre* et *commerces du centre commercial extérieur* est difficile à trouver ; il doit pouvoir se faire si on admet des dominantes différentes dans les panels de commerces offerts dans chaque type de quartier, et si on solutionne le

problème de la voiture, c'est-à-dire qu'on le lisse entre les quartiers centre et les centres commerciaux. Cela ne veut pas dire espace urbain occupé par un vaste parking pour le centre-ville, mais offre de parking sur parcellaire privé ou en souterrain, avec un temps de gratuité d'au moins une heure et demi, et possibilité de circuler dans les rues piétonnisées avec des caddies disponibles aux parking (avec fermeture des caddies et bornes d'accroche sécurisées). Pour les centres commerciaux, fin des énormes parkings de surface (donc construction de bâtiments-parking, et requalification de l'espace public extérieur, avec création d'activités annexes, voir d'habitat. Cela suppose d'en finir avec les zonages réservés des PLU, les opérations mixtes devant devenir la règle ; il faudrait alors aller vers des zonages « préférentiels », définissant la tonalité dominante des quartiers, mais non exclusifs.

En tout cas, la solution de sanctuarisation des hyper centres me paraît mauvaise :

Elle s'accompagne d'une obstruction des circulations dans leur périphérie immédiate et la multiplication des transports urbains en site propre provoque une sursaturation encore plus importante des couloirs réservés aux automobiles, et à tout cela s'ajoute la difficulté de stationnement. Cette politique vient d'un déni de la voiture, considérée comme moyen de circulation répréhensible en ville et devant donc être systématiquement pénalisée. C'est

là une attitude idéologique, et donc stupide : le résultat est qu'un nombre important de voitures cherchant à se garer ou à quitter leur parking font du sur place dans des voies-couloirs qui s'évacuent au compte-gouttes : donc nuisance sonore et pollution permanente pour les riverains, gaspillage énergétique, perte de temps pour tout le monde. Le transport urbain en site propre, très consommateur d'espace, ne se justifie que si on présuppose qu'il y a forcément des embouteillages ; donc on ne fait rien pour les supprimer, et au contraire ils se renforcent après que l'on ait dédié 50% de la largeur des voies aux transports en site propre. On pourrait prendre la question à l'envers et se demander comment éviter les embouteillages ? les réponses sont compliquées mais existent :

- faciliter le stationnement et l'encourager hors de l'espace public (c'est comme préférer le métro, qui est hors espace public, au tramway en site propre qui phagocyte les rues de nos villes), en rendre gratuit l'usage en temps limité. Donc vaste politique d'acquisitions foncières et de création de parkings
- établir des plans de circulation qui évitent les nœuds conflictuels et proportionnent les largeurs de voies aux flux liés aux polarités (lorsque l'espace des rues est insuffisamment large, pour permettre une circulation pacifiée – c'est-à-dire où l'espace des circulations douces est au moins 50% de la largeur, avec un minimum

absolu de 3,5m —, alors on interdit l'accès et on renforce les parkings avoisinants).

- Contrôler le nombre de voitures par secteur ou rue et fermer les accès (avec renvoi sur parkings extérieurs et contournements) lorsque les quotas sont atteints
- Favoriser la largeurs des grands axes centripètes qui permettent d'évacuer facilement le centre

Tout cela suppose une modélisation performante, et un système de surveillance et de comptage sophistiqué.

On pourrait faire une analogie avec les grandes expositions où l'on trouve bizarrement normal que les gens fassent deux heures de queue et voient ensuite les œuvres exposées dans des conditions infectes dues à la surpopulation, alors que les petits musées n'ont pratiquement pas de visiteurs. Il faudrait limiter le nombre d'entrées/jour, et donner des tickets avec numéro de passage afin que l'on puisse entrer sans faire la queue (comme on fait chez le poissonnier). Laisser plus longtemps les expos, où les faire circuler davantage (cela veut dire offrir en province des lieux capables d'accueillir des grandes expos) ; les laisser ouvertes la nuit. Si tout cela coûte plus cher, il faut augmenter le prix d'entrée tout en offrant des tickets modérateurs pour les faibles revenus et les étudiants.

L'avenir des villes réside dans la régulation des déplacements en voiture, et non dans leur suppression

(d'autant que d'ici quelques décennies, on peut espérer que celle-ci deviennent non polluantes).

10/12/05

La tentation de Saint Antoine n'avance pas. Le dessin est fait, mais il faut toujours une grande énergie pour démarrer le travail au pinceau sur la toile encore blanche. Ce blanc est comme une terrible force d'inertie, parce qu'il contient en puissance toutes les erreurs possibles, toutes les façons de rater le tableau ; et on ne sait jamais si le premier barbouillage va plutôt vers l'échec ou la réussite finale. Une fois commencé, ce n'est plus pareil ; il y a quelque chose de concret à continuer et peut-être à infléchir ; les parties déjà réalisées appellent la suite, avec véhémence ; le désir de se mettre au chevalet devient de plus en plus fort à mesure que l'équilibre des couleurs se précise et se construit. Peut-être commencerai-je demain. Aujourd'hui, je m'interroge sur le monde contemporain, sur sa course de plus en plus aveugle et effrénée vers l'épuisement des ressources et des beautés naturelles.

Le problème de plus en plus lancinant de nos sociétés modernes, c'est la croissance ; elle est indispensable, nous dit-on, pour le maintien de notre niveau de vie.

C'est une fuite en avant perpétuelle, qui, si elle était possible hier, dans un espace illimité parce qu'encore

largement « sauvage » et à conquérir, devient aujourd'hui totalement déraisonnable dans un monde fini aux ressources limitées. Cependant la croissance est une loi biologique qu'il est difficile de juguler. Ne pas tout consommer ce qui est disponible, savoir mettre en réserve pour des jours difficiles, cela est contraignant et demande une véritable prise de conscience mondiale, ainsi qu'une organisation capable de contraindre si nécessaire les individus et les groupes.

Il faut pourtant aujourd'hui consommer moins et produire moins, si l'on ne veut pas rendre notre terre invivable d'ici moins d'un siècle. Il faut donc accepter d'être moins riches, en termes matériels ; et ne pas tout sacrifier à la production.

C'est comme cela que les 35 heures auraient pu être intéressantes : 35 heures de production, monnayables, et huit ou dix heures obligatoires, de formation ou de travail d'intérêt collectif (non rentable, non rémunérable, non soumis à la concurrence) ; et dix heures qui peuvent même devenir trente, une fois atteint l'âge de la retraite.

La croissance obligatoire est le résultat d'un mode de fonctionnement des sociétés où tout est monnayable, c'est-à-dire où il n'y a plus de don. Il faut retrouver le don, c'est notre seul espoir d'échapper à la logique implacable du capitalisme marchand qui ne peut s'empêcher d'aller vers sa perte. Le service public, par exemple, doit être gratuit pour

les usagers, mais aussi sans salaire pour ceux qui s'en occupent ; ce ne doit plus être un pré carré de fonctionnaires privilégiés, mais un secteur mutualisé auquel chacun participe sur une partie de son temps, à la mesure de ses possibilités et de ses compétences ; type restau du cœur. Ou type service militaire. On peut imaginer une indemnisation mais pas un salaire. Ainsi toute une partie utile, voir indispensable de l'activité humaine échapperait au système marchand, et éviterait d'emballer le cycle de la croissance perpétuelle. Quand je vais dîner chez des amis, je ne leur demande pas l'addition à la fin du repas ; mais je ne viens pas non plus les mains vides. Et je ne choisis pas les amis chez qui je vais dîner en fonction du menu qu'ils me proposent. Il y a accord tacite pour que certaines choses de la vie, de l'amitié, ne soient pas livrées au système de l'échange anonyme indicé sur la valeur marchande. Lorsque l'on est en vacances à plusieurs, un équilibre s'établit (tours de vaisselle, etc) sans qu'il soit nécessaire de rémunérer ou de déléguer à un personnel rémunéré certaines corvées.

Aujourd'hui, la conception que l'on a du temps libre est purement individualiste ; c'est du temps conquis sur la société, alors que ce devrait être du temps donné à la société. La gratuité des soins, des transports, etc., n'est véritablement gratuite que si c'est un don, une émanation de la solidarité collective, de la fraternité. Mais l'individualisme triomphant permet-il encore la solidarité et la fraternité ? Paradoxalement, il semble que ces qualités de

cœur n'existent plus que pour revendiquer et lutter contre la société. Altruisme contre, assimilable à une forme d'égoïsme familial ou clanique, mais rarement altruisme pour, résultant de la générosité personnelle, ou d'une forme supérieure de prise de conscience (individuelle) de la responsabilité de chacun dans le bien commun. J'ai évoqué le service militaire, qui a disparu ; c'était un symbole très fort, puisqu'il signifiait que chacun était en mesure de donner sa vie pour la collectivité, si cela était nécessaire. Aujourd'hui, on préfère payer des professionnels, disons des mercenaires, comme on a donné les sales boulots aux arabes immigrés il y a trente ans. La société consumériste et individualiste, c'est aussi une société où les individus ne veulent plus se salir les mains ou aller au charbon pour l'intérêt collectif. Parce que ce qui est donné pour l'intérêt collectif de la société est supposé être détourné ou accaparé par les nantis, les profiteurs ; on se ferait systématiquement avoir en donnant à la société sans contrepartie sonnante et trébuchante. Paradoxalement, ce procès intenté à la société capitaliste « qui nous blouse », a lieu dans les démocraties, tandis que la fraternité et le don sans contre partie et sans arrière pensée existent encore couramment dans toutes les sociétés de type féodal ou clanique où l'on trouve normal de se sacrifier pour le patriarche ou le potentat, bien que, pour le coup, il soit réellement un exploiteur. Il y a certes dans ce dernier cas une aliénation qu'il faut dénoncer, mais dans les démocraties, il y a une suspicion généralisée qui est une

véritable gangrène parce qu'elle justifie les attitudes les plus égoïstes de l'individualisme.

Je plaide donc pour le retour vers un service public gratuit (qui comprendrait au moins la santé, l'éducation, la police, le transport collectif de proximité, la propreté, et même l'art – incluant aussi radio et télé), mais qui marcherait sur un « bénévolat obligatoire », ou, s'il est professionnalisé, serait compris comme une forme de sacerdoce (n'était-ce pas le cas pour les instituteurs de la troisième république ?), où les gens qui y entreraient ne chercheraient pas le treizième mois et la retraite confortable à 55 ans, mais l'honneur de servir la collectivité, avec une rémunération très modeste (type smic – un peu comme les maires des petites communes aujourd'hui). Mais alors, pas d'écoles privées concurrentes, pas de médecine privée, pas de police parallèle. La qualité de ces services publics gratuits ne dépendrait pas de la concurrence, mais reflèterait la qualité générale de l'esprit civique de la société. Ainsi nous arrêterions de vivre au-dessus de nos moyens moraux, ce qui est bien la caractéristique actuelle des démocraties occidentales.

17/12/05

Charles Dantzig, commentant à la radio son « *Dictionnaire égoïste de la littérature* », qui semble par ailleurs un joyau d'érudition, a prétendu ce matin donner

une définition définitive de ce qu'est la littérature, et ce faisant, il a brouillé les cartes en mélangeant son appréciation personnelle et ce qu'il considère comme vérité établie.

Il me semble pourtant facile de donner une définition simple et impartiale de la littérature :

- c'est le corpus des œuvres écrites auxquelles la tradition, le public, et les critiques, reconnaissent une valeur artistique ; cette valeur n'est pas obligatoirement corrélée à l'intention artistique de l'auteur, bien que ce soit souvent le cas. Ce corpus comporte un noyau dur d'auteurs et d'œuvres sur lequel l'accord est total, mais aux frontières, une frange de textes peut, suivant les époques et les publics, être rejetée ou intégrée au corpus, et donner lieu à polémique.

Il faut cependant reconnaître que la période contemporaine a jeté la confusion sur ce que l'on doit appeler la valeur artistique d'une œuvre. Les ready made de Duchamp affirment que cette valeur ne procède que de l'intention de l'artiste, à savoir tout homme capable d'imposer sa volonté au public, par la force de sa personnalité et la justesse de la théorie qu'il illustre par son acte artistique. Celui-ci est moins alors un acte de création qu'un acte de désignation. L'œuvre n'est plus, comme jadis, représentation, transposition, imagination, interprétation, mais sélection, démonstration, manifestation, preuve.

L'artiste, qui transmet à ces contemporains la trace d'un au-delà du réel contingent, ne le fait plus sur le mode de l'oracle, mais sur celui du gourou.

La différence est la suivante : l'oracle (en tant que paradigme) est une sorte de fou désintéressé, dominé par la puissance indicible de ce qu'il ressent, et qui invente tant bien que mal une langue poétique pour communiquer cet irreprésentable. Le gourou, par contre, maîtrise parfaitement la chaîne des phénomènes qui font de lui une sorte de mage auprès de ces contemporains. Ce qui le caractérise est qu'il croit avoir compris le sens supérieur de la réalité, et qu'il enjoint les autres d'adhérer à cette connaissance, en leur distillant des preuves que lui-même élabore, et en leur promettant des clefs que lui seul possède (tout gourou n'est-il pas prosélyte ?). Si l'on pousse la caricature, on se trouve confronté d'un côté au délire d'un cinglé, et de l'autre au boniment d'un charlatan.

Et personnellement, je préfère la naïve folie des artistes d'antan au sordides coups médiatiques des génies d'aujourd'hui.

Mais revenons à la littérature : est-ce simplement l'art de faire de belles phrases, de mettre en scène une langue riche et complexe, afin d'en manifester les possibilités ? Il n'y a à mon sens bonne littérature que lorsque la belle phrase est un moyen et non une fin, lorsqu'elle permet d'exprimer quelque chose qui est au-delà de ce que peut dire une phrase ordinaire ; et d'ailleurs une

belle phrase est parfois quelque chose d'extrêmement simple et dépouillé. C'est cela, l'art, la poésie : faire danser les mots aux sons de sa musique intérieure.

Année 2006

05/01/06

Le break de fin d'année, la trêve des confiseurs est terminée. Période contrastée où les rythmes quotidiens s'étirent vers le soir et où les repas et leur préparation sont au centre des activités. Période aussi où on a l'occasion de revoir quelques têtes familières qu'on croise peu le reste de l'année, à cause des rythmes de travail et des distances qui nous séparent. C'est égal, il reste une impression vague de frustration : dans le brouhaha des paroles autour des tables, on regrette de ne pas avoir eu l'occasion ou le temps de mener des discussions plus approfondies avec tel ou tel des convives. Difficile aussi de rassembler ses idées quand on est fatigué ou que l'on a un peu bu.

Il me reste cependant le souvenir d'une discussion animée avec François, Priscilla, Minock, et Anne, à propos de l'interview de Finkielkraut à Haaretz, que l'on est allé rechercher sur internet. En défendant le philosophe, je n'avais évidemment pas le beau rôle. Suis-je de venu un réac-fasciste-raciste, comme ils prétendent que l'est Finkielkraut ? Ai-je perdu toute lucidité critique ? Est-ce un

acte raciste que de dénoncer la montée dans les banlieues d'une identité collective black-beur rejetant violemment la culture démocratique occidentale ? Selon mes contradicteurs, il y aurait là un retournement, le rejet venant au contraire de la société occidentale qui laisse ces minorités « à l'extérieur », et la réaction des jeunes de banlieue manifestant au contraire une revendication d'intégration face au déni de francité qui leur est opposé. C'est un peu le problème de la poule et de l'œuf ; on peut toujours trouver un fait antérieur montrant que le premier rejet est imputable à l'un ou à l'autre. Mais là n'est pas le problème ; ce qu'il faut constater, c'est que les manquements à tout ce qui peut permettre l'établissement d'un lien social durable, au lieu de se minimiser peu à peu, et de finir par se diluer dans une volonté générale d'intégration, s'additionnent au contraire, et même s'amplifient en entrant en résonance avec une vision manichéenne des conflits mondiaux opposant les Etats-Unis et Israël à la Palestine et aux pays arabomusulmans. Ce que l'on pourrait appeler l'effet Huntington. Faut-il relativiser cet effet, voire le nier, ou au contraire, comme le fait Finkielkraut, alerter sur l'ampleur grandissante du phénomène, et sur la menace qu'il représente ? Selon A. F., il est devenu politiquement et médiatiquement incorrect de dénoncer cet aspect, et c'est de cela qu'il se plaint, du procès en sorcellerie qui lui est fait. Et alors je suis de son côté, même si je n'ai pas les moyens de juger vraiment de ce danger de radicalisation anti-

occidentale des banlieues black-beur. Je crois qu'il ne faut pas dédouaner de toute critique morale, minorer ou nier les problèmes de haine, même si les éléments qui provoquent cette haine sont réels. La logique de la haine est une logique de guerre, toujours raciste et ethnocide. Simplement l'idée dominante est que dénoncer la haine qui émane de l'autre (surtout lorsqu'on a un peu mauvaise conscience), c'est entrer dans la logique de renforcement de cette haine, alors que fustiger ses propres manquements, c'est diminuer le contentieux et donc désamorcer les comportements haineux. Deux stratégies opposées face à ce problème, qui peuvent effectivement recouvrir un clivage droite-gauche : d'un côté on réprime avec une certaine sévérité les manifestations de haine anti-française (ou anti-occidentale), et on renforce le moule idéologique laïc et républicain que constitue l'école ; de l'autre on accepte le rejet, et on l'intègre dans la dialectique démocratique : c'est un mouvement d'humeur assimilable à tous ceux qui dans une démocratie sont provoqués par les revendications de tel ou tel groupe social qui s'estime lésé (chômeurs, intermittents, salariés du secteur public, etc). Il faut donc pointer les injustices originelles, et demander à la société un effort de compréhension, d'acceptation, et d'intégration sociale de cette jeunesse en rupture : lâcher du lest, faire de la discrimination positive, accepter qu'ils entrent pleinement comme composante de notre société, même s'ils n'en partagent pas (encore ?) toutes les valeurs. D'un côté,

convertir l'individu, très jeune, aux valeurs de la morale laïque (dont l'origine historique est effectivement judéo-chrétienne), de l'autre raisonner par rapport à une communauté autonome, à qui il faut céder une part du pouvoir économique et politique (un peu comme cela c'est fait récemment en Nouvelle Calédonie avec les Canaques). Cette dernière solution, dans le droit-fil de la décolonisation, et qui peut se percevoir comme une décolonisation intérieure, paraît à première vue la solution la plus humaniste, progressiste, éthique, etc.. Mais les choses ne sont peut-être pas si simples : il peut y avoir danger à préserver au sein de la démocratie des noyaux identitaires où les valeurs idéologiques et culturelles latentes sont des valeurs médiévales, largement obscurantistes et considérant les dogmes de la religion musulmane comme prévalant à toute forme de pensée rationnelle, notamment en matière de rapports hommes-femmes. Mais qu'en est-il vraiment ? est-ce un fantasme ou une réalité ? Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons pas ignorer que les masses populaires des pays arabo-musulmans, lassées du népotisme et de la corruption des classes dirigeantes occidentalisées, se tournent de plus en plus vers la solidarité sociale interne manifestée par les associations et partis fondamentalistes, obscurantistes et haineux à l'égard de l'occident. C'est pourquoi il ne me semble pas inutile de débattre sur ces problèmes, quitte à poser des questions qui fâchent, comme le fait Finkielkraut.

Le retour du religieux n'est pas anodin. Les religions sont un trésors de l'humanité, mais aussi un truc glauque, dénoncé par Onfray ou par Houellebecq (qui place d'ailleurs la religion musulmane en tête). Accepter qu'une autorité religieuse (qu'il s'agisse du dogme ou de l'institution) puisse avoir la moindre parcelle de pouvoir ou d'influence sur les mécanismes de gouvernement d'une société moderne est pour moi un archaïsme intolérable. Je crois en effet que le seul espoir de pérennité qu'a notre monde mondialisé tient dans le développement progressif de l'esprit critique individuel, seul capable de tempérer démocratiquement les conflits inéluctables qui naissent des frustrations et inégalités diverses, dues au choc des économies et des cultures. Et l'idéologie religieuse (loin devant l'idéologie marxiste) est l'anti-esprit critique par excellence. On rétorquera que les jeunes des banlieues ne sont pas spécialement religieux ; certes ils ne font pas la prière cinq fois par jour et ne fréquentent pas la mosquée. Mais tous les symboles de l'Islam sont très actifs dans la définition de leur identité, du moins je crois.

Il faudrait revenir sur ce qu'est le racisme, en tant que doctrine, en tant que sentiment, et en tant que tabou. En tant que doctrine, le racisme a vécu, car plus personne aujourd'hui ne pense classer les humains en races supérieures et inférieures ; la science officielle a démontré l'inanité de telles théories. Il reste que la différenciation culturelle est un élément fort de la distinction des hommes

en catégories, et que quand la différence culturelle recouvre une apparence physique facilement identifiable, on ne peut empêcher les phénomènes de contamination syntagmatique. Le racisme en tant que sentiment est assimilable à une antipathie appliquée non à un individu particulier, mais à une classe d'individus ; et alors il peut y avoir racisme envers les arabes ou les africains (en tant que barbares modernes, c'est-à-dire issus de cultures frustes ou dégradées) mais aussi envers les femmes ou les hommes, les homosexuels, les cons, ou encore les pauvres, ou les patrons, ou les syndicalistes, ou même les flics, les militaires et les bonnes sœurs (racisme de l'uniforme). Et sur ce plan, il faut bien admettre que nous avons tous des sympathies et des antipathies individuelles, plus ou moins spontanées et réversibles, mais aussi des prédilections et une préférence pour certains groupes par rapports à d'autres, préférences et répulsions établies à la fois sur le jugement rationnel et sur l'attirance ou l'antipathie spontanée. C'est pourquoi nous sommes tous plus ou moins racistes sur le plan du sentiment, que nous le voulions ou non. Tout ce que l'on peut espérer alors, sauf si l'on croit en l'avènement dans le cœur des hommes d'un altruisme universel, c'est une lutte intérieure en chacun de nous, contre les haines et répulsions instinctives vis-à-vis de tel ou tel groupe. On peut aussi s'amuser de ces élans et catégories spontanés, et les mettre en scène de façon ironique (c'est le cas des blagues belges, juives, ou écossaises). Mais nous en venons ici à la

troisième facette du racisme, qui est le tabou qu'il représente maintenant : traiter quelqu'un de raciste est jeter sur lui un anathème bien plus grave qu'en l'appelant idiot ou crétin. Le raciste étant considéré comme une sorte d'incarnation du mal, plus personne ne peut se dire, ou même se sentir raciste. Et chacun est sommé de se justifier dans ses fréquentations ou ses recrutements ; il doit pouvoir démontrer que son choix ne repose pas sur un préjugé raciste (mais, comme je l'ai montré tout à l'heure, tout préjugé est raciste, puisqu'il manifeste un choix effectué sans avoir tous les éléments rationnels de connaissance sur les éléments du choix, et donc se base sur un feeling ; et la plupart des choix sont des paris, et sont largement dictés par le feeling). En fait l'anti-racisme est une distinction faite entre les différents racismes inhérents aux relations humaines ; certains sont absous (comme le racisme de classe quand il vient des opprimés), d'autres sont au contraire montés en épingle, comme ceux liés à la religion islamique. Et l'anti-racisme exacerbé peut devenir un encouragement au racisme (ainsi toute attitude d'un blanc-bourgeois vis-à-vis d'un black-beur est a priori suspectée de racisme par ce dernier, qui, de fait, devient raciste par réaction).

Tout cela ne nous mène nulle part, si ce n'est au constat que dans toute société, les tabous témoignent de la ritualisation irrationnelle des peurs. Cette ritualisation est inéluctable, parce qu'heureusement nous ne sommes que des

hommes, et pas des machines (si j'étais une machine, je dirais « malheureusement », mais je le dirais machinalement).

Le véritable progrès moral consiste plutôt à savoir se moquer des tabous (tout en connaissant les nôtres), qu'à vouloir les imposer à tous. C'est en cela que Houellebecq est salutaire, même s'il n'est pas très sympathique. Dans notre société occidentale, les principaux tabous sont le racisme, l'inceste et la pédophilie, sans doute parce que les enfants et les liens familiaux sont sacralisés, ainsi que l'égalité entre tous les hommes. Personnellement, je ne crois ni ne souhaite l'égalité entre les hommes, c'est pourquoi je me fous du tabou raciste ; ce que je n'accepte pas, c'est la haine, quelque soit son objet (la seule chose que je hais est la haine !). Par contre je crois et espère en l'égalité entre homme et femmes, c'est pourquoi je respecte et applique le tabou machiste. Je crois aussi aux liens familiaux au devoir absolu de protection des enfants, c'est pourquoi j'adhère au tabou pédophile, et j'en rajoute volontiers un autre, le tabou de l'endoctrinement. Tout enfant à besoin d'aimer et de croire, et il est de notre devoir d'adultes et de parents de nourrir cet amour et ce désir de foi ; mais sans en profiter pour faire des enfants nos « choses » : donner et expliquer nos croyances sans rien imposer, donner notre amour sans rien demander en retour, car notre seule récompense, c'est le développement harmonieux de l'enfant. Ce n'est surtout pas d'en faire un pion soumis à notre cause.

Les discussions amicales de ces derniers jours de fêtes ne sont pas allées si loin. Et pourtant j'aurais voulu les mener beaucoup plus loin, en particulier avec François, parce que je le sens intéressé par les pensées originales, même s'il reste très frileux dans ses points de vue idéologiques. Mon souci n'est pas de faire du prosélytisme, mais de semer (en toute modestie) quelques graines de réflexion. Ainsi François semble persuadé, comme moi, et sans doute beaucoup d'autre, que l'histoire humaine est à un tournant décisif, le plus important depuis l'invention de l'agriculture au néolithique. Pour lui, le clonage (qui est le sujet de « La possibilité d'une île ») est précurseur du changement de paradigme et est en quelque sorte inéluctable. La procréation asexuée, et la duplication de la personne individuelle, sont des révolutions avec lesquelles il faudra compter. Cela signifie-t-il un pas vers l'androgynie primordiale telle qu'elle est décrite dans le Banquet de Platon, et vers l'immortalité, par la substitution perpétuelle de corps frais clonés aux corps successivement usés attachés à une conscience individuelle ?

Je ne le crois pas. L'axe biologique mâle / femelle est nécessaire au maintien de la libido, qui elle-même est nécessaire au maintien d'une volonté individuelle indépendante de la volonté collective. Quant au clonage, il n'est pas en soit très intéressant ; ce qui l'est plus, c'est la possibilité d'enregistrer des souvenirs, une conscience, et

donc de la dissocier d'un corps, pour la réinsuffler dans un autre, voire dans plusieurs autres. Si cela devient possible, alors à chaque instant, chaque conscience individuelle peut bourgeonner, se dupliquer dans plusieurs individus distincts : d'autres moi tout aussi moi que moi et peut-être ignorants les uns des autres peuvent exister simultanément. Et symétriquement mon moi peut devenir la somme des moi de plusieurs individus différents (un peu comme les bouddhistes et autres métempsychistes se pensent la somme de plusieurs personnalités ayant vécu successivement). Ainsi l'immortalité rendue techniquement possible par l'enregistrement en temps réel des souvenirs et leur réinjection dans n'importe quel cerveau, rend de fait la conscience individuelle totalement poreuse et artificielle. A la limite, une personnalité nouvelle faite de faux souvenirs peut être inventée à tout moment. Ainsi l'individu immortel n'est plus un homme, ni même un individu, mais un ange, qui peut entrer et sortir à tout moment de telle conscience individuelle, acquérir ou effacer des souvenirs, regrouper en un seul être des individualités multiples ou au contraire multiplier à l'infini un individu qui se croit unique. Et selon la théorie de l'évolution appliquée à l'ensemble du cosmos, de tels êtres angéliques existent déjà à notre insu, soit qu'ils soient à des années-lumière de nous, soit que nous ne sachions les reconnaître parmi nous. Mais sont-ils encore visibles ? n'ont-ils pas inventé aussi le moyen de se passer d'un cerveau propre, se contentant de flâner éternellement

de cerveaux en cerveaux, vampirisant, butinant, et essayant en chacun de nous au gré de leur fantaisie angélique ? L'esprit des ancêtres qui hante les membres des sociétés primitives n'est-il pas l'esprit de ces entités angéliques libérés de l'espace et du temps, qui circulent entre nous sans corps comme circulent sans masse les gluons entre les quarks de nos atomes. Mais si la mécanique quantique des objets physiques est aujourd'hui bien établie, la méta-mécanique quantique des esprits reste la science à naître du millénaire qui commence.

14/01/06

Sommes-nous de simples artefacts ? je veux dire, notre conscience, donc notre moi, notre essence, notre âme, n'est-elle qu'un mirage induit par le fonctionnement du cerveau ? Un reflet qui paraît profond, empreint d'une larme d'éternité, alors qu'il n'est que surface, caprice des mécanismes naturels, convergence ad hoc nécessaire au développement normal du corps vivant ? Ariel Sharon ne se réveillera probablement pas, ou alors son esprit ne sera plus que ruine, ombre diffractée et méconnaissable de ce qui fut un esprit très prégnant, capable de ployer les autres sous sa fêrule. L'esprit ; une invention des corps animaux pour communiquer à distance, pour se rapprocher sans se toucher, pour créer des liens libérés de l'espace et du temps immédiats.

Mais cela semble être un fait universel, une loi : toute forme inédite, toute strate nouvelle de la structure matérielle des choses ou de la vie des êtres, se crée spontanément à partir d'une utilisation particulière des strates précédentes ; chaque entité émergente est la stabilisation d'une composition particulière de choses plus simples. Alors, cette apparition de formes et de vies toujours plus complexes représente-t-elle un miracle fondamental, une capacité de l'univers à créer à chaque instant du foncièrement nouveau, de l'inédit, de l'imprévisible, de l'inouï ? Ou bien cette évolution n'est-elle en réalité que le déploiement prévisible de propriétés implicites, qui seraient comme une génétique fondamentale de la matière et de l'énergie ?

Et l'entité créée à un moment donné peut-elle prendre de l'indépendance par rapport aux strates dont elle est issue, comme les spores quittent la plante qui les produit pour vivre une vie matériellement indépendante ?

Je veux dire la conscience, l'esprit, peuvent-ils se séparer de la matière cérébrale qui les produit pour vivre une existence spirituelle, indépendante de la fragile plomberie neuronale ? La réalité observable nous dit que non, mais nos désirs profonds nous poussent à croire, à espérer, et peut-être in fine à inventer cette autonomie de l'individualité pensante, capable de pousser sur d'autres supports matériels que le corps qui l'a fait naître. Ce désir fou, utopique, à quelque chose à voir avec l'énergie fondamentale de

l'univers qui se condense et se stabilise dans la matière, qui invente ces cordes et super cordes, ces quarks et ces électrons, pour donner corps à ce qui la constitue fondamentalement : le désir d'être.

L'apparition de la vie végétale et animale fut une strate importante de l'évolution universelle, mais ce n'est peut-être, à l'échelle du temps sidéral, qu'une phase de transition, un moyen de créer des êtres et une vie spirituelle libres de la matière, une façon pour l'énergie de vivre son désir de complexité sans en rester aux contraintes pesantes de la condensation matérielle. Echapper à la mort veut dire en fin de compte échapper à la matière, à sa logique déterministe, pour se déployer dans un univers quantique où les corrélations se font hors du carcan temporel et hors de tout support accréché.

Je ne peux me résigner à être une simple machine cérébrale, plus performante aujourd'hui que telle autre, mais beaucoup moins que celle des grands génies et savants. Une machine qui se détériore avec l'âge et finit par se gripper totalement et s'éteindre comme on éteint la lumière. C'est en cela que la pensée rationnelle, expression claire et mécanique de la machine cérébrale dans sa performance optimale, reste très en deçà des exigences de l'homme en tant qu'entité évolutive, destinée à dépasser sa condition d'Homo sapiens. Ne voir le monde que comme un énorme manège ultra-complexe obéissant à des règles du jeu mathématiques, est à la fois l'atout d'efficacité à court terme

de la pensée rationnelle, mais aussi sa plus terrible limite. Les esprits uniquement rationnels, comme celui d'Onfray (car ce ne sont pas toujours les scientifiques qui en sont le plus pourvus) sont semblables à des enfants surdoués qui seraient incapables de déplacer leur libido sur d'autres sujets que les jeux sophistiqués qui les amusent et où ils sont devenus tout puissants ; impossibilité donc pour ces esprits de passer à l'âge adulte, c'est-à-dire de libérer leurs pulsions hormonales, et se mettre en danger pour entrer dans la réalité mystérieuse et magique du monde, dans les méandres de l'amour fou, dans les contradictions de l'essence et de l'existence.

21/01/06

J'ai peut-être trouvé (enfin !) une galerie pour exposer mes peintures. Ce n'est pas encore sûr ; je dois montrer à la galeriste quelques unes de mes œuvres. Mais j'ai confiance : la galerie se trouve place des Vosges, pas très loin de là où se situait la galerie de Fernand Pouillon. Merveilleux endroit où le célèbre architecte avait son jardin secret, et donnait libre cours à sa passion pour les gravures anciennes, recolorées au tampon par une artiste-artisan d'une modestie exemplaire.

On doit re-réfléchir, sans préjugé, autant que faire se peut, au problème de l'élaboration et du rôle d'une image fixe, artistique.

Illustration ? Ça l'a été pendant très longtemps. Et aujourd'hui ; est-ce fini ? Le rôle de l'art est-il réduit à traduire la réflexion de l'artiste sur le rôle de l'art ?

On se mord la queue...Alors est-ce simplement traduire et interpréter la réalité, mieux qu'une photo ? C'est toujours possible : le paysage, le portrait peints, livrent plus qu'une appréhension particulière d'un morceau de réalité. Ils révèlent la part d'éternité et la part d'éphémère inscrite en chaque chose, le vrai et le faux qui vibrent ensemble. Ils nous transportent dans un dynamisme archétypal des choses et des êtres.

Mais l'image peinte, composée, création pure, peut aussi inventer un monde parallèle, qui parle du rapport entre l'imaginaire collectif et l'actualité du monde. Faire converger, mettre en scène l'improbable rencontre entre d'un côté les mythes, les contes, les utopies, et de l'autre le banal aujourd'hui, le drame prosaïque de nos vies et de nos sociétés reflétées au miroir sans tain des photos d'anniversaire ou de l'actualité télévisée. Organiser cette rencontre, en définir le caractère : grave et anxieux, ou au contraire léger et humoristique... mais de toute façon empreint de poésie et de mystère. Suivre la voie ouverte par Chirico, Dali, Prévert, Cocteau.

Colette disait de ce dernier : « Où va ce novateur ? Au passé. Au fabuleux mythologique, au classique merveilleux. Il s'élançe, à rebours. » Comme Christophe Colomb qui s'élançait vers l'ouest pour atteindre l'orient.

L'artiste est comme un navigateur qui trouve son chemin grâce aux constellations des grands récits mythologiques, grâce à cette voûte de contes étoilés, qui, à l'image du cosmos, tournent autour d'un mystérieux point fixe.

02/02/06

Le monde arabo-musulman s'émeut de quelques caricatures amusantes du prophète Mohammed en terroriste, publiées dans un journal satirique danois. Une culture si peu à l'aise avec ses symboles, si crispée sur ses tabous, si susceptible sur le respect de ses normes religieuses d'un autre âge, une telle société a de quoi inquiéter le monde occidental, parce qu'elle s'est enfermée dans un cercle vicieux humiliation/haine.

Respecter l'autre, ce n'est pas le tenir à l'abri de toute critique, se plier à tous ses caprices. Depuis plus d'un siècle, la culture occidentale est marquée par le goût de la liberté, par l'esprit critique, et par le caractère volontiers frondeur et effronté de ces chansonniers. Pourquoi faudrait-il exclure les musulmans et leurs symboles de ces quolibets bien inoffensifs qui, s'ils sont irrévérencieux, sont aussi

robotatifs, et ne témoignent en aucun cas d'un quelconque mépris. Savoir rire de ses propres points faibles ou de ceux de son voisin en forçant le trait ne peut être que positif. Il n'y a là aucune volonté d'humiliation. Si l'on devait s'offusquer et déclencher une vendetta chaque fois que quelqu'un se moque de nous, le monde deviendrait invivable, et je crois qu'il l'est devenu pour beaucoup de personnes dans les sociétés à forte coloration musulmane. Que devrait dire G. W. Bush des dessins de Plantu dans le Monde ? Mais que je sache la CIA n'a pas encore menacé le dessinateur humoriste de meurtre, pas plus que le Pape n'a excommunié les lecteurs de Charlie Hebdo. Par contre Salman Rushdi a dû se cacher pendant quinze ans ; aujourd'hui, des ressortissants danois sont menacés dans les pays arabes, et le directeur de France-Soir est limogé par le propriétaire du journal qui semble avoir peur des représailles. Les musulmans (ou leurs porte-paroles), face à une blague représentant Mohammed en terroriste, ont vraiment une réaction terroriste.

Alors de grâce, que les caricaturistes ne rangent pas leurs crayons mais au contraire les affûtent. Exhortons-les, et dans tous les pays du globe, à redoubler d'irrévérence, à caricaturer les musulmans, les bouddhistes, les chrétiens, les homosexuels, les juifs, les Belges, les handicapés, les mémés, les cocos, les fachos, que sais-je encore ? La dérision est un excellent traitement contre les complexes, et c'est au contraire la crispation sur des points d'honneurs mal

placés, qui engendre le racisme, la haine, et l'exclusion. La dérision n'empêche ni l'admiration, ni l'amitié, ni même l'amour. La seule chose avec laquelle on ne doit pas plaisanter, c'est la plaisanterie.

05/03/06

Je passe tous mes week-ends à peindre, surtout depuis que la galerie Mouvances, place des Vosges, a accepté de m'exposer (peut-être cet été). J'ai commencé une *prédication aux oiseaux*, où Saint François aura les traits de Max Ernst, ce grand familier des volatils, inventeur de « Loplop », le « supérieur des oiseaux ». Certain fragments de toiles de Ernst seront d'ailleurs intégrées au sujet. Je suis en plein dans l'actualité, en ces temps de H5N1. J'ai aussi en prévision *un repas d'Emmaüs*, où l'un des pèlerins sera l'abbé Pierre...

Mon anniversaire (hier) s'est passé sans fête et sans bougie ; il faut dire qu'Anne travaille dur aussi pour ses études à Chaillot, et que Jean-Mi et Joce, les frères-voisins, sont à Venise. Domi est passé, a regardé ma *cène*, et a été émue (presque aux larmes) par une petite toile qu'elle n'avait jamais vu, où j'ai représenté ma mère au bord de l'Achéron, la rivière des morts. Elle nous a quitté voilà seize ans, et on aimerait parfois pouvoir remonter le temps.

Mais il paraît difficile, même en théorie, d'envisager remonter le temps (quelque chose d'aussi aberrant que se

nourrir d'excréments et chier du pain). Par contre, il est tout à fait plausible de croire à une possibilité de communiquer avec le passé.

Je m'explique : il paraît acceptable d'envisager que l'activité de conscience génère des ondes cérébrales qui peuvent être captées par des récepteurs appropriés (c'est une façon rationnelle d'expliquer tout ce qui est de l'ordre de la télépathie). Si on fait aussi l'hypothèse que ces ondes cérébrales, qui n'ont rien à voir avec des ondes sonores, peuvent se conserver pendant des temps assez longs (de plusieurs années à plusieurs siècles) soit par transmission à des récepteurs éloignés qui les réfléchissent vers leur lieu d'émission initiale, soit par phénomène de résonance stationnaire ; si donc on admet cette hypothèse, il devient alors imaginable de pouvoir capter aujourd'hui des ondes de conscience émises il y a plusieurs siècles.

Or, d'après ce que l'on peut savoir des faits de télépathie rapportés, ou étudiés par les expériences de parapsychologie, le meilleur état de transmission d'une onde de conscience est un état de veille et d'attention très soutenue, tandis que l'état de réception optimale est un état de conscience altérée, soit par le sommeil (il s'agit alors du songe), soit par l'hypnose ou la transe (il s'agit alors de perceptions de type hallucinatoire). Mais qu'est-ce qui permet de différencier un songe, qui serait réception d'une onde de conscience extérieure, d'un rêve, qui est une simple recombinaison aléatoire de nos propres ondes de consciences

émises antérieurement ? Et qu'est-ce qui permet de distinguer une vision (comme capture d'une onde extérieure) d'une hallucination, qui est une projection, dans la conscience de veille, d'un assemblage imaginaire de type rêve ? En fait, je crois qu'il n'y a pas de différence fondamentale entre les deux ; le songe est un rêve, et la vision est une hallucination.

Simplement si le rêve et l'hallucination sont des formes aléatoires vides de sens extérieur, le songe et la vision sont des formes également aléatoires (en raison des phénomènes qui les engendrent, très intriqués et à forte sensibilité aux conditions initiales) mais « surordonnées » par une onde de conscience extérieure. Et c'est là un point essentiel qui semble ressortir de la nature de l'onde de conscience : elle ne peut être captée, où plutôt restituée, que par une surorganisation de phénomènes aléatoires inorganisés. Elle intervient comme un champ morphologique, ou comme un attracteur étrange pourvu d'une certaine fulgurance, et qui apparaîtrait dans l'espace réel au lieu de n'exister que dans l'espace de phase. Ainsi le rêve et l'hallucination sont une condition préalable, un substrat nécessaire pour qu'apparaisse le songe ou la vision ; ils sont l'antenne et le récepteur sur lesquels pourront croître le songe ou la vision.

Cela signifie que la limite est floue, qu'un rêve peut avoir quelques relents de songes, et qu'un songe peut comporter des aberrations oniriques. Exactement comme un

souvenir peut avoir des zones d'ombre, ou intégrer des éléments réinventés au fur et à mesure de remémorations successives.

Capter une onde de conscience qui vient d'un être passé est peut-être un phénomène moins rare que l'on ne croit, et il explique sans doute les théories de la réincarnation. La métempsycose, la transmigration des âmes, la palingénésie, sont des façons naïves et religieuses d'interpréter ce sentiment qu'ont certains de se souvenir d'une existence antérieure, alors qu'en réalité il ne s'agit pas d'un souvenir, mais de la captation d'une onde de conscience émise jadis par quelqu'un aujourd'hui disparu. Ces captations, comme les souvenirs, ont un caractère fragmentaire, mais qui ne s'analyse pas de la même façon : le souvenir est fragmentaire par perte successive, assez rapide – et obligatoire pour libérer l'esprit – des moments de conscience qui n'ont pas de relief particulier. Les captations sont fragmentaires parce que les émissions d'ondes de conscience ont une intensité proportionnelle à la puissance d'émotion qui les accompagne, et ne sont reçus, longtemps après, que les moments les plus intenses. Il reste qu'il peut sembler illogique que, dans le sentiment de réincarnation d'un personnage passé, ce ne soit *que* les ondes émises par ce même personnage qui soient aujourd'hui captées par celui qui a le sentiment d'être sa réincarnation. En fait, on peut tout à fait supposer que, de la même façon qu'un poste de radio ne capte que la fréquence sur laquelle il est réglé,

un individu ne soit à même de capter *que* certaines ondes de conscience émises par des individus présentant des similarités avec lui ; une sorte d'empathie favorisant la vibration et la résonance du champ morphologique généré par l'onde de conscience.

Tout cela bien sur est de la pure hypothèse gratuite sans le début d'un commencement de preuve, mais c'est une interprétation des phénomènes parapsychologiques qui me semble plus actuelle et plus intéressante que l'interprétation religieuse. Cela rejoint un peu la théorie des champs morphogénétiques de Rupert Sheldrake. Mais à mon avis, ce dernier, en mal d'expérimentation et de preuves, parce qu'il veut faire de cette théorie interprétative une théorie scientifique, dérape vers un scientisme béat qui lui fait accepter tout témoignage, souvent fantaisiste (par exemple celui de la propriétaire d'un perroquet télépathe !) comme un fait quasi avéré.

25/03/06

Desir lines. Chemins de traverse à l'anglo-saxonne qui portent l'imaginaire d'une proposition que nous faisons actuellement avec David Mangin pour la ville de Lormont. Comme toujours, travail côte à côte un peu tendu entre David et moi, mais convergence finale autour de ses idées, ajustées par ma réflexion contextuelle. Quand il s'envole trop, je le leste, et je dois admettre aussi qu'il m'aide à

décoller. Au final, on tient bien le cap de notre desire line, et le projet proposé, à peine esquissé, s'ouvre à toutes les tentations, à toutes les idées, à tous les plaisirs de conception, comme un brouillard qui se lève et découvre de merveilleux paysages. C'est cela, le projet : l'éclairage d'un lieu par le jour nouveau des désirs ; une *sensualisation* progressive du site par le travail même de réflexion et de conception. A force de courtiser l'endroit, souvent banal, offert à notre passion créatrice, ses charmes prennent peu à peu une charge érotique intense, nous caressons tous ses recoins. Nos idées, volubiles et voluptueuses, s'attachent à révéler toutes ses beautés contenues, à lui ôter tous ses complexes. Acte d'amour charnel métaphorique, d'où naîtra peut-être, pour les habitants, une nouvelle façon de vivre un lieu. Régénération pour une génération nouvelle.

Mais il faut bien sûr d'abord que l'on gagne la compétition, et comme c'est l'usage, les prétendants sont nombreux à demander au maître d'ouvrage « la main de sa fille ». Il faudra le convaincre que nous seuls pouvons la rendre heureuse, et que déjà notre caresse esquissée la fait sourire, mieux que ne le font celles de nos concurrents.

Une histoire bien banale, somme toute, et vieille comme le monde. Mais n'hésitons pas à nous battre pour qu'à ce jeu de séduction ne se substitue pas la procréation artificielle des espaces, procréation sans amour et sans jouissance, d'où naît un peu partout la ville générique, tant

vantée par qui l'on sait. J'invite tous les gogos à se méfier de ce don Juan de pacotille qui courtise la famille plutôt que la fiancée, après l'avoir décrétée une fois pour toutes muette et interchangeable.

10/04/06

Les desire lines de Lormont, c'est fichu ! Un cafouillage au niveau de notre proposition d'honoraires leur a fait préférer la proposition de Jacques Coulon. Je tente, sur fond de manifs anti CPE, de monter une autre candidature avec Cristina pour un concours de soixante logements à Angoulême ; mais là aussi il est extrêmement difficile d'être simplement retenu pour concourir. Les anti CPE trouvent scandaleuse la précarité (toute relative) des salariés, mais se moquent pas mal de la précarité permanente des petites entreprises libérales qui sont en recherche continue de commande, et qui ne sont jamais sûres de pouvoir payer leur(s) employé(s) à la fin du mois. Mais le simple mot *libéral* est presque devenu un gros mot dans la langue vulgate de la France de gauche. Il faut dire que les petits libéraux ne demandent rien, subissent leur sort, sont trop peu nombreux pour représenter une clientèle électorale intéressante, et n'expliquent pas assez que beaucoup d'entre eux sont pauvres, précaires, et font cinquante heures par semaine quand leurs salariés n'en font que trente-cinq. Alors, d'accord, le CPE est sans doute une idiotie de plus

dans la grande panoplie des mesures inefficaces, mais je trouve un peu indécent le raffut qu'a orchestré la France de gauche autour de cette mesurette. Sous prétexte de défendre les pauvres jeunes salariés opprimés par les méchants patrons, elle a saisi l'aubaine politique de pouvoir refaire facilement le coup du non à l'Europe, avec cette fois-ci une unité impeccable allant du PS à l'extrême gauche, des retraités de la fonction publique aux lycéens. Ce grand naïf prétentieux de Villepin n'a pas eu beaucoup de jugeote politique, et je ne pleurerai pas sur son sort. Mais je n'applaudirai pas non plus à la démagogie des partis de gauche, ni à l'égoïsme frileux des millions de salariés qui pensent que leurs *acquis* sont au-dessus de tous les aléas du monde, et que leur protection sacrée, inscrite en lettres d'or dans le code du travail, mérite que l'on se grise chaque printemps d'un vent révolutionnaire, pourvu qu'il ne décoiffe pas trop. L'idéal du bonheur salarié de gauche serait-il la planification généralisée des vacances et de la consommation ? L'augmentation régulière du pouvoir d'achat, la retraite à cinquante ans, et de la sécurité tous azimuts seraient-elles leurs seuls rêves ? J'ai peur de cette société de plus en plus égoïste, étriquée, et sans profondeur, de ces hommes pour qui la défense du petit bonheur tranquille est devenue la seule raison de se battre.

Ma raison de lutter, ma raison de vivre, en ce moment, c'est la création picturale, ma création picturale. Combat solitaire et bien individualiste. D'un égoïsme

l'autre. Mais ne vaut-il pas mieux rechercher le bonheur dans la création, plutôt que dans la consommation ? C'est en tout cas mon point de vue. J'ai commencé ce week-end à peindre un *Reniement de Saint Pierre*, avec une lumière d'aube un peu orageuse, qui accentuera le côté dramatique ; j'ai emprunté à Pierro della Francesca le groupe du christ au second plan de sa flagellation, et les faciès de ceux qui dévisagent Pierre proviennent de Jérôme Bosch et de Francisco Goya, tandis que leurs corps sont du Tintoret. Mon Saint Pierre est celui de *La voie lactée* de Bunuel, et pour cause, c'est mon père qui jouait ce rôle (ce fût d'ailleurs son dernier personnage au cinéma ; il est mort l'année suivante, et est parti rencontrer le vrai Saint Pierre – en tout cas je l'espère pour lui). Mon Saint Pierre, donc, est en déséquilibre, à la fois déstabilisé par le hiératisme lumineux et calme du Jésus de Pierro della Francesca, qui reste impassible sous les coups de fouet, et effrayé par les contorsions grotesques que ceux qui aiment le sang et la délation, et qui hurlent avec le coq annonçant le drame de la passion.

Au déséquilibre et à l'hésitation de Pierre, entre la force et la faiblesse, entre le courage et la peur, répond le déséquilibre de cette heure incertaine où la lumière hésite, et où le chant du coq est à la fois l'ultime cri d'angoisse de la nuit, et le premier témoin du jour qui réapparaît enfin.

23/04/06

J'ai parfois du mal à croire encore en la vie. Je me suis fait ce matin une photo d'identité pour le concours annuel de titularisation des écoles d'architecture (je crois que je le passe pour la huitième fois ! A mon âge, je devrais abandonner... mais je suis obstiné, à défaut d'être un enseignant apprécié). Cette photo me montre la peau du visage qui commence à se rider et à se relâcher, les yeux qui se délavent derrière les lunettes, les irrégularités du nez et de la bouche qui s'accroissent, les cheveux qui se parsèment de fils blancs maintenant bien visibles. Cette image de moi, je sais qu'elle devient une carte de visite de moins en moins porteuse, quoi que j'entreprenne. C'est qu'il y a un décalage entre mon âge, qui est celui d'une personne arrivée en fin de carrière, proche de la retraite, et ma situation professionnelle, dans laquelle je suis comme un éternel débutant, toujours en recherche d'une expérience suffisante pour accéder aux projets d'architecture intéressants, en demande d'un emploi stable à l'école d'architecture alors que ça fait vingt ans que j'y enseigne, à l'affût d'une galerie qui veuille bien exposer mes peintures parce que personne ne me connaît. J'ai écrit un roman et deux ou trois essais que personne n'a voulu publier, des poèmes que personne n'a jamais lus. J'ai fait une recherche qui n'a pas trouvé d'éditeur, et plusieurs autres projets qui n'ont pas abouti. Et je suis à peu près sans le sou. Mes quelques amis sont

éparpillés et je ne les vois quasiment plus ; mes filles sont loin et je ne les vois que trois ou quatre fois par an. Quant à Anne, elle se fripe aussi, et surtout, totalement obsédée par ses études tardives à l'école de Chaillot, trop difficiles pour elle, elle est épuisée et a perdu toute joie de vivre et toute fantaisie.

C'est, je crois, la réussite professionnelle et la qualité des relations amicales qui créent ce que l'on pourrait appeler les points d'adhérence à la vie, qui font que l'on est présent dans beaucoup d'histoires et dans beaucoup de têtes. Sans cela, on a un peu l'impression de s'effacer, le sentiment que presque personne ne s'apercevrait de notre disparition. Alors il ne reste que l'obstination, l'inlassable recommencement des mêmes efforts et des mêmes espérances, pourtant chaque jour un peu moins crédibles.

Il y a toujours eu chez moi ce décalage ennuyeux entre, d'un côté, des qualités certaines – mais sont-elles assez marquées pour me faire sortir du rang ? — associées à un fort désir de réussite artistique, et de l'autre, une personnalité trop timorée et introvertie pour ne pas faire échouer toutes mes entreprises un peu ambitieuses. C'est pour tout cela que je me suis présenté au début de ce journal comme un anti-héros.

Une vie est somme toute quelque chose de bien étrange. Il se passe beaucoup de choses dans certaines, et si peu dans d'autres. Celles de mes parents, beaucoup plus mouvementées que la mienne (traversée de la guerre,

expériences de la scène, et rencontres spirituelles accompagnées d'activité médiumnique pour ma mère) n'ont finalement pas très bien tourné ; à cause de la maladie, elles se sont terminées prématurément en eau de boudin. Quelle sorte de sagesse peut nous conduire à regarder le fil d'une vie avec sérénité ? et quelle sagesse est-elle assez forte pour résister à la maladie et à la déchéance du grand âge ? La foi elle-même flanche, si l'on en croit la célèbrissime foi, qui était celle du Christ . N'a-t-il pas dit, à l'apex du supplice : « mon père, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Face à tout cela, on se dit que tout fout le camp : la jeunesse, la beauté, le grand écosystème terrestre qui entre dans le rouge, les lieux magiques, comme Santorin, qui se prostituent au tourisme et terminent souillés par les hôtels, les parking, et les boutiques pour idiots en vadrouille. Et partout les paysages sillonnés et meurtris par les routes où vont à la queue leu-leu les campings-cars du troisième âge, comme de gros insectes stupides. Et pourtant, sous tout cela, on sent encore sourdement frémir à chaque printemps la force génésique de la nature. Elle fait exploser les fleurs dans les endroits les plus improbables, et le vacarme nocturne des grenouilles et des rossignols ne faiblit pas. On se prend alors à rêver d'un grand cataclysme qui paralyserait les hommes et leur stupide société de consommation, et laisserait la nature reprendre le dessus...Mais combien de siècles faudrait-il ? Qu'importe, la nature a le temps devant

elle ; c'est l'homme qui est pressé, de plus en plus pressé.
Peut-être parce qu'il sent sa fin prochaine.

26/04/06

Nous sommes vraiment comme de petites fourmis, le nez collé contre le sol. Nous ne comprenons pas grand chose au réel. Que signifie cette alternative pitoyable entre une société occidentale, toujours plus avide de croissance, préoccupée seulement de consommation et de pouvoir d'achat, et un monde islamique abruti de morale archaïque et barbare, morale édictée voilà quatorze siècles par un petit chef de tribu à peine plus moderne que les autres ? On rêve d'avoir le point de vue de Sirius sur cette opérette tragique que nous joue chaque jour l'actualité. Peut-être la dialectique entre boulimie occidentale et fanatisme islamique a-t-elle, sur le long terme, un sens pour l'homme que nous ne comprenons pas ? Le rôle universel/naturel de l'humanité, à y bien réfléchir, ne peut être que :

- étendre son domaine au système solaire, et au-delà ;
- libérer l'esprit du corps, et augmenter asymptotiquement les facultés sensorielles et psychiques.

Il est possible d'ailleurs que les deux soient liés : avec nos corps chétifs, il est peu vraisemblable que nous puissions nous éloigner beaucoup de la banlieue terrestre immédiate. Pour aller plus loin, la relation esprit-corps-robotique doit se modifier pour créer quelque chose de nouveau et de plus durable, plus résistant, et aussi plus malléable. La SF a exploré beaucoup d'hypothèses dans ce sens, mais comme toujours, ce sera sans doute quelque chose de très différent qui adviendra. Pour aller vers ce futur (le seul qui ait vraiment un sens), la frénésie gadgeto-consommatrice, doublée d'une grande frilosité grégaire, des occidentaux, ne me paraît pas être le bon chemin ; et l'archaïsme obsessionnel des musulmans non plus. C'est pourquoi il est urgent de rechercher de nouvelles façons de piloter les sociétés et les relations entre elles.

29/04/06

Je ne crois pas être capable de trouver l'idée géniale qui mettra l'humanité sur le chemin d'une évolution plus conforme à son destin interplanétaire et hyper médiumnique. Je ne sais pas non plus quel peut être le rôle des artistes dans la recherche de ce chemin. Il y a trois quarts de siècle, Breton et Aragon (surtout Aragon) choisissaient de se mettre au service de la cause prolétarienne, tandis que Dali, qui fréquentait l'aristocratie, se faisait le champion d'un étonnant assemblage entre traditions éternelles et liberté

absolue. Les uns faisaient table rase des sentiments bourgeois hérités de l'éducation, et soumettaient leur sensibilité à la doctrine politique et à la discipline qu'elle exige, l'autre s'adonnait avec délices aux troubles archaïsmes de son esprit ambivalent, et s'assignait comme éthique la liberté individuelle totale. Aragon, à l'écoute de la société et de ses souffrances, se dévouait à une idée utopique et finalement délétère de l'art, Dali, à l'écoute de ses propres mystères et de ceux que la science du XXe siècle débusquait dans l'univers, s'engageait totalement dans la transcription/dérision des mystères du monde et de l'homme contemporain. Il montrait les obscurs désirs qui accompagnent et dépassent les lumières scientifiques ; Aragon, à force de regarder le matérialisme dialectique comme une lumière sans ombre, finissait par s'aveugler. La science éclaire le monde, mais ne le résout pas ; plus elle l'éclaire, plus les ombres sont profondes. C'est ce que n'ont pas compris les marxistes scientifiques, qui ont pensé que le flambeau bienfaiteur de la science et de la technique signifiait la fin de l'ombre et des mystères, le démasquage du mal.

Et d'ailleurs, l'art doit-il s'intéresser au bien et au mal, doit-il être moraliste et propagandiste ? A-t-il pour objectif premier de dire et d'illustrer le bien et le vrai, ou, ce qui revient au même, de dénoncer le mal et le faux ? C'est le ravalier au même niveau que l'expression publicitaire, c'est-à-dire soumis à une logique et à des normes imposées par

l'idéologie ou l'argent. On pourrait bien sûr penser que puisque l'art des siècles passés était au service de l'église ou du roi, il était tout aussi dévoyé que certaines formes de l'art contemporain mises au service de la publicité ou d'une idéologie. Mais ce serait là une vision bien étroite et faussée : les artistes recherchaient, à travers la redécouverte de l'antiquité et l'observation attentive de la réalité, une façon d'exprimer les mystères, les beautés, et en fin de compte la poésie du monde. Et si flatter l'église ou le mécène était un passage obligé, ce n'était certes pas la finalité de leur art.

05/05/06

Un Anglais bizarre vivant aux confins de la Gironde et du Lot-et-Garonne, et passionné par les maisons faites en bottes de paille, vient de m'offrir une plante carnivore. Il en avait chez lui, sous une serre en plastique, au moins deux ou trois cents (c'est sa passion, avec les bottes de paille). Cette plante est une sorte de bouquet fait de longs tubes végétaux terminés en corolles et recouverts d'un élégant petit chapeau redoublant chaque corolle. Sur les contours du chapeau, perle une ambrosie maléfique qui attire les insectes, les saoule, les entraîne à descendre vers l'axe du chapeau et l'ourlet de la corolle, dont les sucs narcotiques sont encore plus attirants. Là, totalement enivré, l'insecte glisse irrémédiablement au fond du tube. Et à chaque mouvement,

à chaque battement d'aile tenté pour échapper à la plante, la bestiole descend et se coince un peu plus dans le goulet d'étranglement dont les parois vont peu à peu la digérer. On voit là l'ambivalence de la séduction, ou plutôt son détournement par des créatures mal intentionnées. Tout ce qui est séduisant ne cache pas pour autant un piège diabolique, mais cela peut arriver ; et ce qui est vrai pour l'insecte l'est aussi pour les petits poissons attirés par l'appât que la monstrueuse lotte a fixée sur la tête, et qu'elle agite malicieusement devant sa gueule ; ou encore pour ces palombes qui viennent rejoindre un congénère machiavéliquement attaché près de l'affût par le chasseur. Les beautés attirantes de la nature, ou de tout objet artistique fascinant, recèlent-elles parfois un piège destiné sinon à nous dévorer, du moins à tirer de nous quelque profit illicite ? Ainsi le collectionneur, incapable de résister à l'appel du commissaire-priseur, ne pourra s'empêcher de payer un million de dollars à des gens sans intérêt qui agitent devant lui un tableau de Picasso, assez vulgaire, mais surmédiatisé. Picasso s'est inspiré des fétiches africains, mais n'était-il pas lui-même un génial féticheur, un faiseur de leurre destinés aux élites financières, et relayés fort à propos par les critiques d'art et les intellectuels, éternels courtisans de la renommée ? L'art des avant-gardes (et qu'y a-t-il aujourd'hui de plus académique ?) est comme une plante carnivore : il attire les conformistes complexés et leur suce l'esprit critique jusqu'à la dernière goutte.

06/05/06

La peinture est un art du passé. La production d'images signifiantes passe aujourd'hui par les procédés virtuels et mécaniques (photographie, image de synthèse, impressions et reproductions pilotées par informatique), et ces images ne sont plus, pour l'essentiel, des œuvres d'art. Alors les peintres sont aux abois, et le pire pour eux, à mon avis, est d'imiter avec les techniques artisanales archaïques les effets expressifs propres aux procédés informatisés et mécanisés (Lichtenstein ou Fromanger). La plupart des peintres cherchent une niche de repli dans une stylisation personnelle excessive. L'art de brouiller l'image, d'en faire une soupe plus ou moins digeste, semble être la seule réponse que les artistes plasticiens aient trouvée pour affirmer la persistance de leur rôle artistique de premier plan, quand du moins ils s'attachent encore à rester fidèles à la production de tableaux. Triste agonie d'un art qui fût si profond et éblouissant, parfois presque divin.

Et pourtant... la première moitié du XXe siècle, qui a enclenché la dynamique de désintégration picturale et d'installation progressive du chaos, la première moitié du XXe s. est aussi une période de remarquables conquêtes picturales : Max Ernst et Salvador Dali déchaînent les chimères de l'imagination, et montrent que la peinture peut encore se renouveler dans ses thèmes et ses procédés.

Giorgio de Chirico rappelle que la poésie et le mystère d'une image sont intemporels, et que la peinture est encore le meilleur moyen, à travers la fulgurance qu'elle permet, de jouer savamment et simplement avec les grands archétypes de l'imaginaire. Zao Wou Ki, fort sans doute des traditions asiatiques, travaille autour du mystérieux point d'équilibre où l'image se fond dans l'écriture et le geste, où la toile aspire l'espace, la lumière, et l'ombre, où le pinceau effleure les évocations sans jamais les dessiner. Alors pourquoi ces peintres n'ont pas eu de réelle postérité pendant ces quarante ou cinquante dernières années ? Pourquoi les meilleurs ont-ils cessé de croire à la force poétique de l'image peinte, et ont préféré se jeter à corps perdu dans le maelström médiatique des postures d'artistes, et de leurs grimaçants oripeaux. Peut-être ont-ils cessés d'y croire parce que le public lui-même s'était détourné : ou du moins parce qu'il ne semblait plus apprécier, ni même voir la différence entre une image poétique et une construction expérimentale. Ou peut-être en était-il même venu à préférer celle-ci à celle-là. Dans l'imaginaire contemporain, en effet, la belle image peinte, la poésie plastique du représenté (rêve, mythe, ou simple paysage), sont reliés au passé comme mythe, et ne peuvent donc coexister avec la production contemporaine, à laquelle il est demandé de porter d'autres valeurs. Ainsi le véritable art pictural est-il toujours vivant et d'actualité, mais à travers les œuvres peintes il y a plus de quarante ans. Un peintre actuel qui voudrait continuer dans cette grande

tradition de l'image peinte, devrait avancer masqué, donner ses œuvres pour des toiles anciennes et anonymes restées jusque là inconnues. On sait que certains poètes ont utilisé ce procédé : il y a cent ans, Pierre Louÿs publiait les *Chansons de Bilitis* comme une œuvre de la Grèce Antique.

C'est pourquoi je me sens personnellement aujourd'hui condamné à l'anachronisme. Mais les choses peuvent changer. Les notions de développement durable, de cultures en péril, de nouvelle alliance culture/nature, modifient peu à peu le visage de la modernité, et l'imaginaire qui y est associé. Peut-être le public est-il à nouveau prêt à rechercher la poésie éternelle dans les œuvres du présent. Mais bien sûr, il faut alors que les artistes ne le déçoivent pas, et se montrent à la hauteur de la tâche. Ils le seront si leurs créations savent allier la fraîcheur du présent à la force des invariants.

08/05/06

J'ai terminé le *Renielement de Saint Pierre*. Bizarre sensation : il me plaît, au point que je passe de longs moments à le contempler ; l'impression ressemble à ce qu'on éprouve lorsqu'on mange un bon plat. Je déguste mon tableau des yeux. La peinture est un peu une cuisine, au sens noble du terme. Les couleurs sont savoureuses et se marient comme les sapidités, l'équilibre et l'enchaînement scénographique évoquent la subtilité d'un menu bien

composé, les touches de lumière et d'ombre sont comme des épices, les personnages représentés sont comparables aux morceaux de choix d'un met, et le décor lointain est une sorte d'écrin spatial, pareillement à la sauce qui est l'écrin d'un plat cuisiné. En ce qui me concerne, la comparaison peut être poussée plus loin encore : en effet, et particulièrement dans cette dernière toile, la scène représentée est faite d'un collage d'éléments préparés : le visage de mon père (pour Saint Pierre) ; son corps étant inspiré d'un tableau pas très connu de Van Dyck ; le groupe de la flagellation de Piero Della Francesca ; les visages grimaçants des accusateurs, extraits de Bosch et de Goya, mais greffés sur des corps du Tintoret, soigneusement choisis et assemblés. Et dans le décor : un morceau du forum de Trajan, une façade réduite du Redentore de Palladio, un soupçon de tissu urbain de Sienne, renversé et complété avec un fragment de Baptistère de Pise, et une grande rasade d'architecture Santorinoise, bien remuée pour lier le tout. Comme dans un plat, donc, l'œuvre est faite d'ingrédients préparés et cuisinés de façon à obtenir un tout harmonieux, laissant néanmoins ressortir les saveurs de chaque élément.

En définitive, la seule différence entre le peintre et le cuisinier, est que le peintre ne refait jamais deux fois le même plat : dans la cuisine picturale, et quoi qu'en pensent les mauvaises langues, il n'y a pas de recette.

13/05/06

J'ai entendu ce matin à la radio Jean-Marie Pelt faire la promo de son livre co-écrit avec un biologiste moléculaire : « *Après nous le déluge* ». Il se plaint que les scientifiques aient oublié la Nature, et ne parlent pas d'une seule voix pour condamner tout ce qui risque de porter atteinte à la biodiversité, notamment les manipulations génétiques. Confrères qualifiés d'apprentis sorciers, qui ne comprennent pas la complexité de ce qu'ils manipulent, la fragilité des équilibres qu'ils perturbent.

Il y a là en effet un vrai problème, mais qui peut se retourner contre la science en général. Certain moine médiéval pétri de scolastique disait, je crois, que quel que soit le nombre de causes d'un phénomène, que l'on arrive à connaître par la raison, il y en aura toujours davantage qui lui échapperont et resteront cachées. Il serait vain en effet de prétendre connaître à l'avance toutes les conséquences de nos actes, qu'ils soient ou non relatifs à l'activité scientifique. Et pourtant chaque décision, prise à chaque moment de la vie de chaque individu, est pesée intuitivement en mettant en balance les risques, les gains escomptés, et les efforts à fournir. Dans le domaine des décisions collectives, les sociétés peuvent accorder plus ou moins de crédit à la prise de risques, et même avoir une expertise nuancée et différente sur ces risques ; et c'est le cas dans le domaine de la manipulation génétique. Jean-

Marie Pelt défend son point de vue en prétendant que les observations astronomiques récentes montrent que les exoplanètes susceptibles d'accueillir la vie sont beaucoup plus rares que l'on a pu le croire auparavant, voire presque improbables, et que donc il est de notre devoir de préserver comme « un saint sacrement » la vie sur terre, et donc d'interdire tout ce qui risque de la mettre en péril à plus ou moins long terme. Je trouve que pour un scientifique, il y a là beaucoup d'approximations. Combien d'exoplanètes les astronomes ont-ils pu repérer par rapport à la très grande quantité qui, pour des raisons de distance ou de perturbations optiques diverses, restent inobservables ? Que peut-on savoir des possibilités de développement de la vie dans des contextes plus agités et chaotiques que notre « Rolls » terrestre, quand même sur terre des organismes assez élaborés se sont développés dans des conditions extrêmes, par exemple au voisinage des *fumeurs noirs* dans les fosses océaniques ? Ensuite, ce qui risque de mettre la biodiversité terrestre en péril est certainement plus aujourd'hui la surpopulation humaine mondiale, que la manipulation génétique. Je crois qu'il ne faut pas prétendre que l'humanité est dépositaire d'un trésor universel qui dépasse ses propres intérêts. Soyons sérieux : l'univers se fout du destin de la terre et de son humanité autant que nous nous foutons du destin individuel de telle ou telle fourmi de notre jardin. Préserver la bio-diversité terrestre est uniquement un problème égoïste d'humains terrestres ; alors

cessons de vouloir donner des prétextes universels à ce qui relève de nos intérêts particuliers, dont il est par ailleurs tout à fait légitime que nous nous préoccupions.

J'ai le même souci que monsieur Pelt de préserver la biodiversité terrestre, mais je ne suis pas sûr que ce soit pour des raisons scientifiquement établies, qui prouvent que l'avenir humain est compromis si cette diversité se réduit. Tout simplement, comme un grand nombre de mes frères humains, j'aime cette bio-diversité, elle m'émerveille par sa fantaisie, me séduit par sa beauté, me captive par son pouvoir imaginaire, m'attendrit par l'analogie des joies et des drames dont elle est pleine, avec ceux qui émaillent ma propre existence, elle est peut-être ma principale joie d'exister. Et pour rien au monde je ne voudrais que toutes ces choses merveilleuses, toutes ces fabuleuses créations de la nature, ne soient plus qu'un souvenir embaumé dans les réserves et les muséums, un peu comme le sont aujourd'hui les villages touristiques de Grèce, ou encore les belles œuvres d'art du passé, dont s'enorgueillissent à juste titre nos musées, et que nos sociétés mondialisées contemporaines ne savent plus produire, qu'elles soient matérialistes et scientifiques comme les riches sociétés de consommation occidentales, ou utopiques et fanatiques comme les chaotiques sociétés du tiers-monde.

J.M. Pelt ne supporte pas l'idée de la fabrication, annoncée par Gregory Stock, d'un *Homo dives* se démarquant de l'*Homo naturalis*. Cela choque sa conscience

égalitaire, comme cela pourra choquer beaucoup de monde parce que l'idéologie égalitaire est à la base de notre philosophie humaniste. D'où le tabou absolu du racisme (pris forcément comme odieux et malveillant), et le dénigrement, bien français, du communautarisme. L'humanité doit être une et indivisible, seule et glorieuse face aux formes de vie inférieures non humaines. C'est peut-être une caractéristique profonde de l'Homo Sapiens-sapiens qui rêve de pureté et ne supporte les différences que si elles sont marginales. Il élimina ainsi jadis toutes les formes hominiennes qui avaient un moins gros cerveau. Ceux qui lui ressemblaient trop pour ne pas être des concurrents, et pas assez pour être des frères, comme l'homme de Neandertal, ont été peu à peu éradiqués, ou absorbés à la marge. On ne se pose pas assez la question de ce que serait notre philosophie en matière de racisme si ces formes hominidées plus anciennes que la nôtre avaient perdurées. Qu'aurait été la place morale d'autres hommes biologiquement moins intelligents que nous, et pourtant incontestablement humains ? On imagine, peut-être un peu facilement, qu'il aurait été insupportable pour eux de se savoir irrémédiablement inférieurs. Ou peut-être est-ce pour les Homo Sapiens qu'il aurait été insupportable d'accepter sans arrière pensée des hommes moins intelligents, dont le destin ne fût pas forcément de devenir des Homo Sapiens. Nous voulons bien aimer les singes pour leur *singitude*, mais pourrions-nous aimer des hommes-singes pour leur

humanité ? Egalité et fraternité ! nous nous targuons de nous aimer les uns les autres, d'être fusionnels entre gens potentiellement et génétiquement équivalents, mais saurions nous avoir un sentiment de fraternité avec des hommes inférieurs ? Lorsqu'il y a péril pour l'humain, comme dans la crise de la vache folle ou plus récemment du H5N1, nous n'hésitons pas à ordonner le massacre de centaines de milliers d'animaux, formes de vie nettement inférieures à l'humain. Mais si la frontière entre humain et non humain était imprécise, s'il y avait dix, vingt, cinquante variétés d'êtres biologiquement échelonnés entre le chimpanzé et l'homme moderne, que ferions-nous ? Car ce que nous reprochons en réalité à nos grands parents colonialistes ou esclavagistes, c'est d'avoir exploité des hommes en prétendant qu'ils étaient inférieurs. L'exploitation de l'homme par l'homme nous est odieuse, mais nous nous accommodons fort bien de l'exploitation par l'homme des non humains, qu'ils soient animaux de boucherie ou animaux de compagnie. Mais toute cette belle idéologie confraternelle s'écroulerait dès lors qu'il y aurait des gradations, des genres semi-humains ou surhumains.

Je prétends pour ma part qu'il faut regarder la réalité en face et cesser de faire de l'angélisme. L'homme, comme les autres animaux, vit dans la nature et de la nature, forcément parfois aux dépens d'autres animaux, dont d'ailleurs nous nous nourrissons. Enlever la limite précise entre humain et non humain, c'est accepter l'entrée des

terribles lois de la nature dans la philosophie des relations sociales, c'est accepter le cannibalisme et la primauté de l'intérêt du plus fort comme des réalités qui peuvent être tempérées mais pas abolies. La violence a existé, existe, et existera, envers les animaux, et aussi entre les hommes. Et la solution n'est pas de chercher à créer un écosystème humain où la violence ne serait tolérée et organisée (les abattoirs) que si elle était dirigée vers le non humain.

Tout est simplement un problème de régulations, et il est peut-être moins dangereux d'accepter les inégalités de statut et de condition humaine, d'apprendre à aimer et respecter celui ou celle qui ne nous est pas égal, qu'il soit supérieur ou inférieur, que de vouloir la peau de ceux qui sont soupçonnés de tirer profit des inégalités. Soit comme exploiters : les aristo et les bourgeois, pour les révolutionnaires ; soit comme parasites : les juifs, les tziganes, les noirs, les handicapés, et autres « inférieurs » pour les nazis.

Il me paraît donc possible de rêver à une humanité évolutive et à plusieurs vitesses. Et la recherche biologique dans ce domaine, même si elle présente des risques qu'il est difficile d'évaluer, peut aller dans le sens d'une identité collective dont les solidarités et les échanges de services transcendent l'humanité stricto sensu, en remplaçant l'Homo Sapiens dans une chaîne d'évolution et d'amitiés qui intègre réellement la biodiversité.

21/05/06

La peinture est un savoir-faire du passé, comme la taille de pierre, la navigation à voile, l'équitation, ou la célébration de la messe. Il fut un temps où elle était le seul chemin pour représenter en images la réalité, comme les grands voiliers étaient le seul moyen de traverser les océans. Tous ces savoir-faire et rituels anciens qui nous rattachent au passé, font la véritable profondeur de toute société, sa poésie et son humanité. Mais ces pratiques archaïques (même quand elles s'accompagnent d'hypermodernité technologique, comme pour la navigation à voile), occupent des secteurs de l'activité socioéconomique que l'on pourrait dire non directement productifs : le sport, le loisir, le jeu, l'art... des façons de convivialité, d'exercice, de méditation, de communion, qui nous rappelle que la vie est passion avant d'être raison, que tout désir est avant tout « animal », ou en tout cas irrationnel, et que nous avons besoin d'habiller nos activités pragmatiques de vêtements oniriques (la mode n'est que cela).

Si donc la peinture est un art du passé, il me paraît contradictoire de parler de peinture d'avant-garde. L'avant-garde n'a jamais été une réalité, mais un pur fantasme, le fantasme que le progrès est comme un habit neuf de la pensée. Les peintres du XXe siècle ont été littéralement obsédés par ce fantasme, à savoir qu'il suffirait de renouveler les thèmes et de relooker la manière, pour

remettre leur art au summum de la modernité et du progrès. Ils sont allés dans ces domaines aussi loin qu'on peut aller, jusqu'à supprimer le thème de leurs images peintes, automatiser ou gestualiser la manière de les produire, jusqu'à supprimer le pinceau, la toile, et la peinture elle-même. Cette épopée tragique de la peinture contemporaine a bien sûr sa grandeur et sa poésie, parce qu'elle nous met le nez sur notre incorrigible délire irrationnel, et nous montre que dans les voies de garages les plus évidentes peuvent parfois s'ouvrir des chemins imprévus. C'est peut-être ça le génie : arriver à faire des œuvres intéressantes avec les pires idées et les pires moyens. Mais il est parfois aussi utile de ne pas s'enfermer dans des impasses, sous prétexte qu'une mystérieuse porte va toujours finir par s'ouvrir au bout.

Essayons alors, au XXI^e s., de repartir du bon pied, et acceptons que la sacro-sainte contemporanéité modernoprogressite ne puisse se passer de la pratique actualisée de savoir-faire du passé, pris comme tels et non maquillés en arts progressistes, et que c'est même là une forme d'activité qui est tout à fait essentielle et indispensable pour que l'accélération de la techno-science ne nous fasse pas quitter la route de l'humanité.

Une fois ce premier pas théorique effectué, il reste néanmoins beaucoup de questions. Et d'abord, qu'est-ce que la pratique actualisée de la peinture comme art traditionnel de la représentation ? L'œuvre peinte est une machinerie complexe qui capte le regard et l'esprit par de multiples

facettes ; c'est une quintessence, un peu comme le sont les grands vins, si l'on en croit en tout cas ce que déclarent les spécialistes au nez raffiné, et dont la vaste connaissance des terroirs nous émerveille toujours. Ainsi pour qu'une peinture nous retienne, il faut peut-être qu'elle nous parle de celui qui l'a réalisé, de la force ou de la douceur de son paysage mental, des désirs qui l'ont réchauffé et des émotions qui l'ont abreuvé ; il faut aussi qu'elle nous retienne au premier regard par son parfum coloré, qu'elle ne nous déçoive pas lorsque nous la détaillons dans tous ses dynamismes plastiques, que leur équilibre et leur subtilité nous ravissent, et qu'enfin elle nous laisse au creux de la mémoire de longues images, de riches évocations. Mais on se doute que comme pour le vin, il y a des modes et des goûts dominants, consacrés ici par Parker, et imposés là par Art-Press. A vrai dire j'ai peur qu'il n'y ait pas aujourd'hui de goût dominant en peinture, parce que la peinture a perdu la rigueur de sa substance et de sa tradition. Un peu comme si l'on faisait du vin avec tout et n'importe quoi, ici du raisin, là des oranges, un coup mélangé à du coca-cola, un coup à du thé à la menthe. La critique œnologique ne ressemblerait plus à rien, il n'y aurait plus même de goût du vin ; seulement diverses bizarreries exotiques. C'est exactement ce qui se passe en peinture aujourd'hui. Je pense donc qu'il est grand temps de retourner aux sources de l'émotion picturale, de trier entre ce qui est de la peinture et ce qui n'en est plus. A commencer, si l'on file la métaphore du vin, par la bouteille.

Assez de cubitainers en plastique et autres récipients impropres : une peinture est un rectangle sur un panneau ou un châssis, éventuellement entourée d'un cadre (sauf bien sûr si c'est une fresque qui fait corps avec un bâtiment particulier). Il y a du dépôt au fond de la bouteille, et je veux bien admettre ici ou là quelques papiers collés sur la toile ; mais très peu. Et pas d'objets en relief !... ce serait du bas-relief. Ensuite, comme le vin est fait avec du raisin pressé, l'image peinte doit être faite avec une scène interprétée, longuement fermentée dans la tête de l'artiste. Et de même qu'il y a des merlots, de cabernets, et autres cépages, il y a des typologies de scènes picturales, consacrées par l'histoire. Donc, assez de tout et n'importe quoi. Il ne faut pas trop s'écarter des genres traditionnels (la peinture d'histoire, le paysage, le portrait, la nature morte, la scène de genre) ; peut-être simplement en rajouter deux ou trois en tenant compte des quelques vraies innovations du XXe siècle. La façon de faire est importante aussi : en vin d'appellation contrôlée, beaucoup de choses, comme la largeur et la hauteur des rangs de vigne, ne sont pas laissées à la fantaisie du vigneron. Il y a des règles à respecter. En peinture, on sera évidemment moins rigoureux sur la façon de tenir le crayon et le pinceau, mais il faudra qu'il y ait des crayons et/ou des pinceaux. Pas de cutters, spatules, couteaux, éponges, pistolets, et autres ustensiles détournés... ou alors, il ne faut pas que ça se sache (c'est un peu comme les viticulteurs qui mettent dans leurs cuves

inox des infusettes de chêne ; si on ne le sait pas, ça passe !). Je sais qu'on va encore une fois me traiter de vieux réactionnaire, mais je suis convaincu que l'on ne peut retrouver la grande qualité d'un art traditionnel dévoyé qu'en y mettant de l'ordre et de la rigueur. Cela n'empêche pas la liberté de l'artiste ; simplement cette liberté est ailleurs. Dans la subtilité des idées et de la manière, dans l'infiniment petit des miracles de l'expression. La liberté du poète n'est pas d'abandonner les mots et les phrases, mais au contraire de composer avec leurs particularités. La liberté du skippeur n'est pas de replier sa voile et d'actionner à fond son moteur, mais de choisir son chemin en fonction des alizés.

25/05/06

Il y a des matins où la pensée est vide.

03/06/06

Le marketing politique est ridicule. Ségolène Royal vient d'en faire une démonstration en parlant de répression et en déclarant que les mots « ordre » et « sécurité » sont aussi des mots socialistes. Si Sarko lave plus blanc, Ségolène lance ses enzymes gloutons sur le grand marché électoral. Tout cela est effectivement aussi stupide que les publicités pour les lessives, et le pire, c'est que comme pour

les lessives, ça marche. La ménagère fait confiance aux âneries pseudo-scientifiques des fabricants de lessive, et l'électeur se laisse séduire par les slogans-recettes des stars politiques. La société de marché dérive inexorablement vers une société de consommation dominée et orchestrée par les grands groupes industriels et les grands groupes de distribution, qui cultivent et développent parmi les masses, à coup de messages publicitaires débiles, les pires addictions et les pires attitudes de gaspillage. De même la démocratie dérive irrémédiablement vers la démagogie et le clientélisme politique, et les ténors des grands partis assoient leur pouvoir sur des clichés et des caricatures d'idées dignes de camelots, qui sont faciles à retenir et accaparent en un rien de temps tout l'espace médiatique. Et pourtant il s'agit bien de « camelote » intellectuelle. Pour bien voter, tout individu est sommé de développer des réflexes pavloviens, et, dans le grand match électoral où il ne doit être qu'un supporter discipliné, de laisser surtout son intelligence au vestiaire.

Les sociétés du monde moderne développé s'organisent, souvent de façon inconsciente, selon un schéma binaire de « bergers et de moutons », dans lequel les moutons sont contents de se faire tondre parce que les bergers leur assurent qu'ils les protègent du loup (mais ils finiront tout de même par les transformer en côtelettes). Les bergers, ce sont les grands groupes capitalistes et les capitaines d'industrie, ainsi que les élites des partis

politiques, qui se partagent le pouvoir en alternance. Les moutons, ce sont les masses salariées, dont l'alpha et l'oméga sont les revendications pour le pouvoir d'achat, le petit travail tranquille, et le temps des loisirs (qu'ils passent le plus souvent devant leur télé). Ce n'est pas un hasard si les acquis sociaux défendus à corps et à cri par le peuple de gauche favorisent les grandes entreprises, qui ont les reins assez solides, et des intérêts dans suffisamment de pays, pour équilibrer par là ce qu'ils concèdent par ici. Les petits patrons ne peuvent pas suivre et jettent l'éponge ou se font absorber. Ce n'est pas non plus un hasard si ce sont souvent les communes socialistes qui ont favorisé l'implantation des grandes surfaces commerciales. Les mousquetaires contre la vie chère et autres grands distributeurs ont fait baisser les prix et démocratisé la consommation, et, ce faisant, poussé au dépôt de bilan ces sales fachos de petits commerçants. Voilà le monde bien organisé vers lequel nous allons, si nous n'y prenons garde : un monde de moutons de Panurge, où la frilosité individuelle, la peur de l'imprévu, et le conformisme social, étouffent peu à peu tout ce qui fait la beauté de l'humain.

10/06/06

Dérida, la déconstruction, et l'indéconstructible... Ce dernier néologisme me fait penser aux inrockuptibles... Et il y a effectivement une certaine convergence, sinon

d'imaginaire, du moins de morale et de moralisme. La morale d'une société ou d'une civilisation n'existe que s'il y a de l'indéconstructible, du tabou. L'indéconstructible de Dérída est apparemment la démocratie, celui des bobos inrocks est l'avant-gardisme. Marc Goldschmit montre que si la déconstruction de Dérída est irrévérence, elle est aussi amour. En ce sens je veux bien revendiquer dans ma peinture la déconstruction des mythes religieux en général et chrétiens en particulier. L'acte poétique en soit est déconstruction. Mon indéconstructible personnel, toujours en peinture, est sans doute la figuration. J'adore que la peinture du XXe siècle déconstruise avec un amour parfois un rien dévorateur, toute la hiérarchie des genres, tout le protocole des conventions picturales, en un mot toute la pensée académique de la peinture. Mais je m'insurge quand elle déconstruit l'essence de la peinture elle-même, c'est-à-dire la figuration. La pensée de l'avant-garde se veut une pensée sans tabou. Mais peut-il y avoir une pensée sans tabou, sans indéconstructible ? Evidemment, ce serait la condition pour qu'il n'y ait plus de conflit, car chacun sait que les conflits, autant et peut-être plus que dans les désaccords matériels, trouvent leur origine dans l'opposition des valeurs sacrées, pour la défense desquelles tout individu valeureux d'une société est sommé de combattre et d'offrir sa vie. S'il n'y a plus d'indéconstructible, il n'y a plus de combat, plus d'engagement ; il n'y a plus que de l'expérience, une curiosité insatiable, une libido à jamais

sans objet, qui butine indifféremment tout ce qui se présente à elle. La société — ou plutôt l'individu — sans tabou n'a plus d'esprit critique, car il s'attache au processus de la critique indépendamment de toute finalité. Il ne prend plus de plaisir dans la découverte ou dans l'espoir de la découverte, parce que, pour lui, tout est découverte. Le plaisir est immédiat et permanent, donc diffus, sans accumulation possible. Il reste à jamais à la surface des choses, et réduit également son être à une surface, ou en tout cas à une chose transparente. Mais en fait cet avant-gardiste radical n'existe pas : comme dit le proverbe populaire : « chassez le naturel, il revient au galop ». L'esprit humain, animal, vivant, est pétri de mystère et de tabou. Le mystère, le tabou, le sacré, les fétiches du désir, toutes ces choses forment en quelque sorte notre système digestif mental. Sans elles, l'esprit n'assimile plus rien. La peur de la mauvaise graisse que produit toute cette tuyauterie psychique un peu louche, et son refus déclaré par les sans-tabou, conduit selon moi à une boulimie ou une anorexie spirituelle, c'est-à-dire un dérèglement morbide ou pervers, qui peut caractériser d'ailleurs certaines formes extrêmes de l'avant-gardisme dans l'art contemporain (par exemple David Nebreda dans le morbide, ou Wim Delvoye dans le pervers).

14/06/06

Toujours le sens qui échappe. Toujours le sentiment que notre esprit est enfermé dans une perception et une logique extrêmement réduites. L'impression aussi que la croyance religieuse, la logique rationnelle, et plus simplement la conscience individuelle, sont des moyens que la nature (?) met en œuvre pour nous amener quelque part où nous devons aller. Vers d'autres mutations biologiques, vers des choses que nous ne pouvons peut-être pas même imaginer.

Mais encore l'impression que la vérité est un mot creux, qu'il y a plusieurs vérités, autant que de regards et d'expériences. Nous sommes scotchés dans le réel rationnel, où notre avenir est de toute façon très court, où nous sommes jetés à la naissance avec nos capacités et nos tares, et où chacun s'efforce de donner un sens et un peu de plaisir à ce parcours en grande partie prédéterminé, qui ressemble beaucoup à un long apprentissage inutile. L'impression enfin que si certains sont très utiles à l'épanouissement et au progrès des sociétés, comme les inventeurs, les penseurs, les responsables politiques, d'autres sont quasi-inutiles, ou même néfastes.

Des milliers de pulsions et de visions divergentes et contradictoires, et au final une forme de corrélation qui se crée et engendre quelque chose de plus grand, un autre niveau d'organisation, un autre être ; ou plusieurs, qui se superposent, se reflètent, se contredisent. Un chaos du réel

dans lequel chaque regard pratique une focalisation et une anamorphose particulières qui donnent sens, qui traduisent le mouvement brownien en une danse organisée des êtres et des choses. Chaque regard, rapproché ou éloigné, intelligent ou bestial, donne un sens différent au monde et fait surgir une danse différente. Et toutes ces danses sont vraies, existent. Mais elles sont fausses aussi. Leur vérité est simplement celle de la communauté des regards qui les fait apparaître. Mais nous ne sommes pas qu'observateurs ; nous dansons aussi. Mais aussi les parties qui nous composent dansent sur d'autres musiques et d'autres pas, qui résonnent et amplifient notre danse personnelle, ou au contraire la destructurent et l'annihilent. Chaque jour des millions de danses apparaissent et disparaissent, des millions de regards font naître de nouvelles formes et en éteignent d'autres. Voilà : chacun de nous est une danse et un regard, rien de plus.

17/06/06

L'histoire est chose curieuse. Elle procède de deux désirs : celui d'une meilleure connaissance du passé ; mais aussi celui, parfois inconscient, d'une valorisation de ce passé. L'historien est aussi un conteur, et la puissance de l'imaginaire collectif conduit tôt ou tard à rapprocher les divers récits historiques, modifiés à chaque génération par

les conteurs-historiens, d'un attracteur étrange que l'on appelle mythe, et qui est en quelque sorte le terreau auquel s'alimente notre personnalité profonde. Si l'histoire, en tant que telle, relève du champ du savoir, et de la science, ou du moins d'une certaine rationalité, le mythe, par contre, procède d'une forme de vérité différente, immanente, révélée (selon les religions), mais plutôt *révélatrice*, en ce sens qu'elle dévoile les grands archétypes de la psychologie humaine.

Mais les rapports du mythe et de l'histoire sont loin d'être clairs. Les historiens prétendent évacuer de leurs travaux toute pensée mythique, tandis que les hommes d'église, à l'inverse, affirment que leurs mythes ont une vérité historique. Le miracle, sorte de joker religieux, permet de les dédouaner des incongruités du récit canonique. La croyance religieuse est pour certains le chemin nécessaire, le seul qui leur permette de s'approprier les bienfaits imaginaires du mythe et de ces vérités profondes ; quitte à refouler, consciemment ou non, une part de leur esprit critique. Mais les croyants ont de plus en plus de mal à tenir devant les coups de boutoir des hommes de science, qui recherchent des preuves et effritent peu à peu toutes les vérités révélées, contraintes bien souvent à se replier dans le symbole. Cependant, il ne faudrait pas se tromper : s'il est clair que le conte religieux n'est pas une vérité historique, le récit de l'historien, reconstruit à force de déductions logiques tirées d'indices ténus ou de textes

d'époque, partisans et déformés, n'est pas davantage la photographie des événements passés. Lui aussi participe à construire une mythologie collective. Cette dernière nous paraît plus proche du réel que le récit religieux, parce qu'elle est plausible et calquée sur notre façon d'appréhender le présent, qui évacue les miracles et surinterprète volontiers chaque épisode anodin de l'actualité.

Notre façon moderne de comprendre la marche du monde et des sociétés humaines est en fait éminemment paranoïaque. Si chaque micro-événement a bien des déterminations logiques que l'expérience individuelle quotidienne nous permet de vérifier, les enchaînements hasardeux existent également et sont plutôt sous-estimés. Au final, nous projetons bien notre fascination pour les enchaînements mécaniques sur le déroulement du réel, et nous en faisons une grille de lecture unique, dont le caractère souvent aussi invraisemblable que le conte religieux, nous échappe totalement. C'est que l'activité néocorticale a besoin de vérité unique, et n'est pas prête à admettre que, si le récit est la seule façon d'appréhender la continuité temporelle du réel, il ne nous en livre qu'un reflet partiel et partial, donc faux. Doit-on tout de même préférer le récit des historiens contemporains à celui des autorités ecclésiastiques, comme nous devons préférer le darwinisme au créationnisme ? Même si la réponse paraît évidente, je préfère la formuler de façon nuancée : je crois que nous

devons préférer celui qui doute à celui qui affirme. Et je crois que nous devons accepter comme seule vérité l'impossibilité de connaître la vérité. La communauté scientifique reconnaît, depuis plusieurs décennies, le caractère définitivement imprédictible des phénomènes qui présentent une hypersensibilité aux conditions initiales, comme par exemple les aléas météorologiques, dont l'horizon prévisible ne pourra jamais dépasser quelques semaines, quels que soient les progrès de l'observation et la puissance de calcul des machines. Les historiens devraient reconnaître, de la même façon, que les traces et fragments déformés qui leur parviennent du passé, ne seront jamais que quelques pièces un peu usées d'un puzzle, qui permettront toujours de multiples reconstitutions de l'image globale, toutes aussi plausibles (ou aussi fantaisistes) les unes que les autres, reconstitutions qui nous apprennent autant — et peut-être plus — sur nos désirs, sur notre relation au réel, que sur ce qui s'est réellement passé.

16/07/06

La vie est un combat quotidien dont l'évolution est toujours incertaine. Il s'agit de jouir et de construire, dans un contexte où il faut sans cesse lutter contre les agressions externes et internes, qui, si nous n'y prêtons pas suffisamment attention, finissent par nous détruire. S'imposer, dans quelque domaine que ce soit, se fait

toujours au détriment de soi et des autres. L'œuvre est un don aux générations futures, et elle nécessite sacrifices et agressions contre ceux qui tirent en arrière. Mais l'abnégation, même si elle est commandée par l'égoïsme du créateur, ne doit pas tuer le principe de jouissance, principe génésique à l'origine de toute création. Barrer notre existence comme un skipper son voilier, demande donc une certaine habileté à composer avec les éléments. Vouloir aller trop vite conduit à casser le matériel et annuler toute chance de réussite. Aller trop lentement ôte tout espoir de gagner. Il faut soupeser les risques, savoir à chaque instant jusqu'où ne pas aller trop loin. En cela la vie, pourrait-on dire, se construit comme l'œuvre elle-même, et se base sur un équilibre métastable.

29/07/06

De la rencontre hasardeuse, de la collusion d'images, de textes, de choses, où d'événements sans rapport les uns avec les autres, peut naître une intuition, une idée nouvelle. C'est pourquoi les gens très spécialisés, comme le sont de plus en plus les chercheurs, qui brassent sans cesse la même matière, sont très peu créatifs et apportent rarement des idées nouvelles. Mais il ne suffit bien sûr pas de tout mélanger pour avoir des idées neuves et des intuitions géniales. Il faut au fond de soi un attracteur étrange, une sorte de graine de folie capable d'attirer comme un aimant

les choses qui ont des sympathies cachées, ou qui sont comme un puzzle en gestation, capables de représenter un monde qui n'existe pas encore. Cette petite graine doit être soignée et arrosée régulièrement, sous peine de se dessécher, et de rendre l'esprit inapte à inventer une interprétation originale du monde et de sa destinée. J'ai entendu tout à l'heure Jacques Attali pérorer sur les grandes évolutions prévisibles du XXI^e siècle, le rôle de la femme, le réchauffement climatique, le commerce mondial, la démocratie, la violence, etc. Il ne disait en vérité que des choses très sensées, tellement sensées qu'elles étaient absolument sans intérêt. Je crois qu'il faut espérer que le XXI^e siècle, et les suivants, produiront des choses et des événements que nous sommes incapables de prévoir ou d'anticiper par la raison. La prévision raisonnable ne marche qu'à très court terme et dans des secteurs très étroits. Mais dès que l'on prend de la distance et de la profondeur de vue, il apparaît que nos petits modèles rationnels déductifs sont loin de saisir les dynamiques profondes du réel, et de soupçonner les lames de fond qui font valser le frêle esquif de l'humanité. Les politiques, comme Attali, sont bons pour prévoir les événements à un horizon maximum de cinq ans ; les scientifiques, eux, peuvent peut-être voir jusqu'à dix ou quinze ans. Les philosophes, s'ils sont de la bonne espèce, arrivent à comprendre (ou à induire par influence sur leurs congénères) les tendances évolutives du monde à quarante ou cinquante ans. Les artistes, ou certains d'entre eux,

voient assez clairement l'état d'un monde dans deux ou trois mille ans, mais ils ne savent pas exactement de quel monde il s'agit, ni si il concernera ou non nos descendants. En fait, le monde dans cinquante ou cent ans est aussi imprévisible qu'une course de chevaux. Les turfistes spécialisés font des pronostics qui ne se réaliseront pas, mais ils pourront faire valoir rétrospectivement les qualités de leurs prévisions, et expliqueront très clairement et rationnellement pourquoi elles ne se sont pas réalisées alors que de toute évidence, elles auraient dû se réaliser. Les masses laborieuses feront des paris en jouant la date de naissance de leur grand'mère, et la plupart ne gagneront pas non plus, mais cela ne les découragera pas et ils joueront la prochaine fois leur date de mariage ou le numéro minéralogique de leur voiture. Impuissance prédictive de la raison, impuissance prédictive de la superstition. Mais en définitive, la prédiction, qui nous occupe tant, n'est-elle pas sans intérêt, puisque les péripéties du monde sont par nature imprévisibles ? Nous savons tous où nous allons : nous mourrons. Mais nulle part il n'est écrit comment.

30/07/06

Les églises, les temples, la liturgie, la communion dans un auto-spectacle collectif ; cette façon de se donner totalement, de donner libre cours à son imaginaire, qui se confond dans un imaginaire partagé ; expérience grisante de

ce que l'on croit être un mystère de la finalité de l'être. Tout cela ressemble à l'expérience, tout aussi mystérieuse et grisante, de l'union des corps dans l'acte d'amour charnel : don de soi, chute des barrières de la pudeur, abandon sacré qui seul peut engendrer un être nouveau. La liturgie religieuse est la manifestation de l'union amoureuse d'une communauté ou d'une société. Sans elle, la société se dessèche ; plus de créativité, plus de réel partage, plus de don de soi. C'est là le problème de nos sociétés occidentales où la ferveur religieuse collective est devenue un phénomène marginal, une simple rémanence des temps anciens où chaque petit village n'existait qu'après avoir construit son église. Il existe bien pourtant dans le monde occidental de nouvelles liturgies collectives, dont l'ampleur et la ferveur sont impressionnantes : je veux parler du sport, et particulièrement du football, qui provoque de réelles communions/fusions de l'ensemble des catégories sociales dans un ego collectif : le match de championnat est comparable à une grande messe, et les dévotions ne sont pas inférieures à ce qu'elles étaient jadis pour le christ, ou pour toute autre divinité. Mais si les antiques jeux olympiques étaient en Grèce dédiés aux dieux, les jeux contemporains sont sans mystère et sans foi. La société démocratique moderne se livre donc bien à cette nécessaire « copulation liturgique collective », mais sans autre amour que celui de soi, du drapeau, et surtout des stars du ballon. Doit-on en conclure qu'il ne s'agit plus d'amour collectif mais de

débauche ? Que les adorateurs du veau d'or sont revenus ? Ce serait, je crois, ne pas comprendre les fluctuations contemporaines du rapport entre sacré et profane. Dans notre monde occidental, la croyance s'est déplacée du paradis céleste, du royaume des cieux qui n'est pas de ce monde, au paradis terrestre, celui de la réussite individuelle dont les Zidane, Ronaldo, etc. sont des symboles vivants. Le culte collectif contemporain va en effet de plus en plus aux demi-dieux du show-biz. Si jadis le roi, l'empereur, le pape, étaient perçus comme les représentants de Dieu sur terre, les stars médiatiques sont aujourd'hui les hypostases du nouveau dieu profane « deus democraticus », dont le germe est en chacun de nous, comme le christ était autrefois sensé résider au fond de chaque âme humaine. Si l'on se plaint (à juste titre) que dans l'Islam, la société civile et le pouvoir politique sont phagocytés par la religion, on peut déplorer également que dans les sociétés occidentales hyperdéveloppées, le sacré est absorbé par le mondain, par les vérités séculières, par le mythe démocratique profane de la réussite (le paradis) à la portée de tous, ici et maintenant. Le sacré s'exprime à travers le profane et se résume à lui, il est littéralement profané.

Je fais partie de ceux qui s'insurgent contre cette mythologie démocratique qui *profanise* l'humanité, ne lui assignant comme destin que le bonheur individuel dans la réussite matérielle partagée par tous, et reléguant la spiritualité au rayon des fantaisies folkloriques respectables

autant qu'inoффensives. Mais quelle alternative avons-nous réellement, si nous ne croyons plus en Dieu ? Comment lutter contre la fin des mystères, contre l'assignation des rêves humains à l'univers étriqué de la consommation, du pouvoir d'achat, ou du quart d'heure de célébrité promis à chacun par ce prophète des temps modernes que fut Andy Warhol ? D'une certaine façon, l'art contemporain a indiqué le chemin de cette *profanisation* généralisée du sacré et de cette sacralisation du profane. N'est-ce pas encore à lui aujourd'hui d'indiquer les voies d'une resacralisation de l'imaginaire collectif, subsumant de nouvelles aspirations ultimes et consensuelles pour l'humanité ? Le problème, c'est que pour le moment, personne ne peut dire si de telles aspirations spirituelles collectives sans dieu sont possibles, ou même souhaitables. Je vois néanmoins une piste... Le musée est, dans nos sociétés, investi de ce prestige sacré de l'histoire de l'art, et du mystère émouvant de la beauté de chaque œuvre, symbolisé par le sourire de la Joconde, devant lequel les touristes font procession par millions chaque année. Le culte rendu à l'art n'est autre, ou ne devrait être autre, qu'un culte rendu à la beauté transcendante du réel, à cet espoir et ce mystère profond dont le regard de l'artiste a fixé à un moment donné l'émotion. Ne se pourrait-il que chaque village ait son musée – non pas un musée des machines agricoles, ou du vin, ou de je ne sais quoi encore de tristement prosaïque et poussiéreux –, mais un musée de ses beautés et richesses

intérieures, témoignant de la ferveur artistique vivante de ses ouailles ?

28/08/06

Retour d'Espagne. J'ai porté quelques toiles à Lleida (Lérida), pour une exposition temporaire dans une galerie pas très bien située, et qui ne vendra probablement rien. Mais c'est ma première expo depuis 97, si j'excepte les toiles que j'envoie chaque année au Japon, sans but commercial.

Lleida est une ville typiquement espagnole : constructions vétustes éventrés voisinant avec des immeubles neufs plein de balcons et plutôt moches, bruit et gaîté dans les rues principales, où l'animation peut se prolonger tard le soir, contraste violent entre la médiocrité de l'ensemble du tissu urbain et les deux joyaux que sont la cathédrale (Seu Vella), semblant flotter en apesanteur au-dessus de la ville, et le lit du riu Segre, oasis de verdure enracinant la ville dans une nature espagnole profonde.

J'ai profité de ce déplacement pour voir quelques splendides monastères cisterciens (celui de Poblet vaut le voyage, comme disent les guides), mais surtout pour effectuer une sorte de pèlerinage au pays de Salvador Dali : la plaine de l'Ampurdan, et cette presque île dominée par le monastère ruiné de Sant Pere de Rodes, et où se trouvent Cadaquès, port Lligat, et le Cap Creus. J'espérais qu'il se

passé quelque chose entre ces lieux hantés par la mémoire de Dali et moi qui, d'une certaine façon, souhaite prolonger une partie de son héritage. J'attendais quelque chose de bizarre, une sorte d'événement surréaliste instaurant une connivence irrationnelle, et qui aurait été comme un adoubement symbolique entre le fantôme de l'artiste superstar, et le modeste peintre inconnu que je suis. Mais au lieu de cela, j'ai dû affronter à Cadaquès la gangrène d'une surexploitation touristique en coupe réglée, à peine tempérée par la protection due au parc naturel. Le village ne ressemble plus à un port de pêche, mais à une sorte de Miconos international où il faut faire un effort considérable pour retrouver, en imagination, l'ambiance qui pouvait caractériser ce lieu du temps de Dali et de Gala. La postérité d'Avida Dollars a pris le pas sur celle de Salvador Dali. Quant à port Lligat, où, selon mon habitude, je n'ai pu visiter la maison du maître faute de m'être inscrit deux jours avant, j'ai été à la fois enchanté et déçu : cette crique est véritablement un coin de nature magique, un havre isolé de tout, où la paix, la lumière, et la beauté règnent sans partage... ou presque : deux hôtels-furoncles, et une route en béton pour les touristes, sont venus enlaidir passablement ce site intemporel.

Il ne s'est rien passé, donc, entre cet ancien haut-lieu de la surréalité et moi : pas de signe, pas de perception synchronistique (selon la théorie de Jung, reprise récemment par les physiciens quantiques Belal E. Baaquie et François

Martin), si ce n'est le vol des mouches autour de mon visage, ces petites complices que Dali aimait attirer près de sa bouche avec de la confiture. Mais il se trouve qu'à l'inverse du peintre Catalan, j'adore les sauterelles et j'ai horreur des mouches. Donc aucune communication supra-sensible, aucune décohérence de l'intrication quantique supposée, entre l'électron Dali et l'électron Chambon, dans le champ de l'inconscient collectif du surréalisme. Dommage. Je suis donc parti, après la prise de quelques photos souvenirs, qui sont l'équivalent de ce qu'étaient les fausses reliques dans les pèlerinages médiévaux. J'ai voulu voir aussi le mythique Cap Creus, si présent dans les toiles du maître. Et je dois dire que là, devant la violente beauté de ce lieu balayé par le vent et inondé de soleil, où le ciel et la mer viennent résonner dans le labyrinthe des rochers décharnés, j'ai perçu de plein fouet quelques souvenirs hautement daliniens. Et cela m'a rasséréiné.

15/09/06

La déclaration des droits de l'homme. Dans ce manifeste, il y a *droit*, et *homme*. Qu'est-ce qu'un droit ? Qu'est-ce qu'un homme ?

Le droit, au sens strict, est tout ce qui n'est pas interdit, tout ce qui peut se faire, en respectant des règles établies. Les droits de l'homme, c'est donc d'abord ce qu'il est interdit d'interdire aux individus humains (liberté de

parole, liberté de pensée – ce qui est exactement la même chose puisqu’une pensée sans parole reste secrète, liberté de culte, liberté de circulation). Le droit régit donc des actions, pas des biens ou des possessions. Cependant lorsque l’action d’un individu est commandée par un autre, le droit de chacun est ce que l’un peut exiger de l’autre en contrepartie du bien qu’il cède pour un service ou de l’acte qu’il effectue pour l’autre. Par extension, c’est l’obligation faite à la collectivité de donner à chacun l’accès à certains biens ou services, sans autre contrepartie que l’appartenance à l’humanité : le droit à la santé, le droit au logement, le droit à l’éducation, droit à la justice : j’appartiens à l’humanité, donc les instances qui la représentent localement me doivent certains biens en contrepartie de mon humanité ; il s’agit d’une forme de charité obligatoire, ou de fraternité nécessaire. Mais parallèlement, la société humaine m’interdit de m’exclure volontairement de son sein : je dois avoir une carte d’identité, je dois payer taxes, cotisations et impôts. Cela pour la raison bien simple que les sociétés humaines se sont partagé le monde et ses richesses, et qu’il n’est pas un mètre carré de terre où je puisse vivre sans être sur les terres de quelqu’un, ou sur le territoire de quelque communauté humaine ; donc si je n’appartiens pas génériquement à l’humanité, j’appartiens alors, comme chose ou comme richesse, à l’une de ses multiples communautés.

Il y a encore beaucoup d'endroits sur terre où des hommes sont exclus des droits fondamentaux - et moins fondamentaux, et sont considérés par d'autres comme simples esclaves ou animaux nuisibles. La déclaration des droits de l'homme vise à les réintégrer dans l'humanité, qui, semble-t-il, peut seule avoir des droits.

Ces droits s'inscrivent en faux sur les droits naturels qui découlent des lois physiques et biologiques. Dans ceux-ci, le fait d'appartenir à la nature ne garantit rien : tout doit se conquérir et se défendre : on se nourrit de la chair des autres, qui eux-mêmes vivent de la décomposition de ceux qui sont morts, etc... On peut s'aimer ou se dévorer, passer des pactes de non agression et de symbiose, ou se chasser et se faire la guerre. L'homme applique toujours ces droits naturels (que l'on appelle la loi du plus fort) envers les non-humains ; il ne les remet en cause, en instaurant les droits de l'homme, que pour ce qui lui ressemble. On pourrait pourtant imaginer, plutôt que des droits de l'homme, des règles de comportement universel, basées sur le respect, la modération, la recherche de synergies, l'obligation de donner à chaque fois que l'on prend, de compenser à chaque fois que l'on détruit. C'est-à-dire des devoirs, qui ne s'appliqueraient pas à la simple humanité, mais à tous les êtres de la nature. Evidemment il faudrait alors cesser d'avoir des abattoirs et des élevages en stabulation, il faudrait cesser de déforester et de faire disparaître les espèces menacées, il faudrait cesser la pêche industrielle,

etc.. il faudrait cesser de s'approprier systématiquement tout ce qui n'est pas humain, tout ce qui est plus faible que l'humain. Et pour toutes les exactions passées, à l'encontre de la nature, il faudrait maintenant lui donner beaucoup, pour réparer. On sait que les sociétés primitives pratiquaient ces compensations symboliques en échange de ce qu'elles prélevaient sur la nature ; on sait aussi que toute l'histoire sacrificielle, dans les religions, à la même signification. Notre société rationnelle a aujourd'hui la possibilité de pratiquer cette règle de la compensation de façon scientifique, et non plus uniquement symbolique ; pourquoi ne le fait-elle pas ? Parce que l'homme moderne est très nombriliste et égoïste, et la déclaration universelle des droits de l'homme n'est en définitive qu'une mondialisation de ce nombrilisme fondamental. La représentation du monde a fait sa révolution copernicienne au grand dam de l'église, il y a trois siècle ; quand la représentation de l'homme fera-t-elle sa révolution copernicienne ?

Je me rends compte que le fait d'habiter ce coin perdu du Puy, non loin de Saint-Emilion, c'est d'une certaine façon le signe que j'ai voulu m'exclure de l'humanité pour me rapprocher de la nature, et de tous les êtres non humains qui la peuplent. Et, toujours d'une certaine façon, l'humanité me le rend bien. Non qu'elle m'exclue des droits de l'homme, ni qu'elle ne m'assigne une place professionnelle bien répertoriée et estampillée,

mais j'ai le sentiment qu'elle n'entend plus ma voix, ce qui vient de l'extérieur étant pour elle à peu près inaudible.

Tiens, au fait, comme il y a deux ans, l'orage vient de casser la chaudière, et il y a dans le jardin d'affreux champignons spongieux.